This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

Digitized by Google

TAYLOR INSTITUTION

DOMINUS ILLUMINATIO MEA

VA2. 1763 (4)

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉLANGES
DE
LITTÉRATURE, D'HISTOIRE,
ET DE
PHILOSOPHIE.

Digitized by Google

MÉLANGES
DE
LITTÉRATURE,
D'HISTOIRE,
ET DE
PHILOSOPHIE.

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée de plusieurs Notes sur la Traduction de quelques morceaux de Tacite.

TOME QUATRIEME.

A AMSTERDAM,
Chez ZACHARIE CHATELAIN & Fils, Imprimeurs-Libraires.

M. DCC. LXIII.

Digitized by Google

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
16 MAR 1979
OF OXFORD
LIBRARY

Digitized by Google

ESSAI
SUR LES ÉLÉMENS DE PHILOSOPHIE, OU SUR LES PRINCIPES DES CONNOISSANCES HUMAINES.

I.

Tableau de l'esprit humain au milieu du dix-huitieme siecle.

Il semble que depuis environ trois cens ans, la nature ait destiné le milieu de chaque siecle à être l'époque d'une révolution dans l'esprit humain. La prise de Constantinople au milieu du

Digitized by Google

quinzieme siecle a fait renaître les Lettres en Occident. Le milieu du seizieme a vu changer rapidement la religion & le systême d'une grande partie de l'Europe ; les nouveaux dogmes des Réformateurs, soutenus d'une part & combattus de l'autre avec cette chaleur que les intérêts de Dieu bien ou mal entendus peuvent seuls inspirer aux hommes, ont également forcé leurs partisans & leurs adversaires à s'instruire ; l'émulation animée par ce grand motif a multiplié les connoissances en tout genre ; & la lumiere, née du sein de l'erreur & du trouble, s'est répandue sur les objets même qui paroissoient les plus étrangers à ces disputes (*a*). Enfin Descartes au milieu du dix-septieme siecle a fondé une nouvelle Philosophie, persécutée d'abord avec fureur, embrassée ensuite avec superstition, & réduite aujourd'hui à ce qu'elle contient d'utile & de vrai (*b*).

(*a*) Je prens ici l'époque du Protestantisme au Concile de Trente, commencé en 1545, & qui a tracé pour ainsi dire la ligne de séparation entre les Catholiques & les Protestans.

(*b*) La Philosophie de Descartes n'a proprement commencé à se répandre qu'après sa mort, arrivée en 1650.

Digitized by Google

Pour peu qu'on conſidere avec des *yeux* attentifs le milieu du ſiecle où nous vivons, les événemens qui nous occupent, ou du moins qui nous agitent, nos mœurs, nos ouvrages, & juſqu'à nos entretiens; on apperçoit ſans peine qu'il s'eſt fait à pluſieurs égards un changement bien remarquable dans nos idées; changement qui par ſa rapidité ſemble nous en promettre un plus grand encore. C'eſt au tems à fixer l'objet, la nature & les limites de cette révolution, dont notre poſtérité connoîtra mieux que nous les inconvéniens & les avantages.

Tout ſiecle qui penſe bien ou mal, pourvu qu'il croye penſer, & qu'il penſe autrement que le ſiecle qui l'a précédé, ſe pare du titre de Philoſophe; comme on a ſouvent honoré du titre de ſages ceux qui n'ont eu d'autre mérite que de contredire leurs contemporains. Notre ſiecle s'eſt donc appellé par excellence le ſiecle de la Philoſophie; pluſieurs Ecrivains lui en ont donné le nom, perſuadés qu'il en rejailliroit quelqu'éclat ſur eux; d'autres lui ont refuſé cette gloire dans l'impuiſſance de la partager.

Digitized by Google

Si on examine ſans prévention l'état actuel de nos connoiſſances, on ne peut diſconvenir des progrès de la Philoſophie parmi nous. La Science de la nature acquiert de jour en jour de nouvelles richeſſes; la Géométrie en reculant ſes limites, a porté ſon flambeau dans les parties de la Phyſique qui ſe trouvoient le plus près d'elle; le vrai ſyſtême du monde a été connu, dévéloppé & perfectionné; la même ſagacité qui s'étoit aſſujetti les mouvemens des corps céleſtes, s'eſt portée ſur les corps qui nous environnent; en appliquant la Géométrie à l'étude de ces corps, ou en eſſayant de l'y appliquer, on a ſu appercevoir & fixer les avantages & les abus de cet emploi; en un mot depuis la Terre juſqu'à Saturne, depuis l'Hiſtoire des Cieux juſqu'à celle des inſectes, la Phyſique a changé de face. Avec elle preſque toutes les autres Sciences ont pris une nouvelle forme, & elles le devoient en effet. Quelques réflexions vont nous en convaincre.

L'étude de la nature ſemble être par elle-même froide & tranquille, parce que la ſatisfaction qu'elle procure eſt un ſentiment uniforme, continu &

Digitized by Google

ſans ſecouſſes, & que les plaiſirs, pour être vifs, doivent être ſéparés par des intervalles & marqués par des accès. Néanmoins l'invention & l'uſage d'une nouvelle méthode de philoſopher, l'eſpece d'enthouſiaſme qui accompagne les découvertes, une certaine élévation d'idées que produit en nous le ſpectacle de l'univers; toutes ces cauſes ont dû exciter dans les eſprits une fermentation vive; cette fermentation agiſſant en tout ſens par ſa nature, s'eſt portée avec une eſpece de violence ſur tout ce qui s'eſt offert à elle, comme un fleuve qui a briſé ſes digues. Or les hommes ne reviennent guere ſur un objet qu'ils avoient négligé depuis long-tems, que pour réformer bien ou mal les idées qu'ils s'en étoient faites. Plus ils ſont lents à ſecouer le joug de l'opinion, plus auſſi dès qu'ils l'ont briſé ſur quelques points, ils ſont portés à le briſer ſur tout le reſte; car ils fuyent encore plus l'embarras d'examiner, qu'ils ne craignent de changer d'avis; & dès qu'ils ont pris une fois la peine de revenir ſur leurs pas, ils regardent & reçoivent un nouveau ſyſtême d'idées comme une ſorte de récompenſe de

Digitized by Google

leur courage & de leur travail. Ainsi depuis les principes des sciences profanes jusqu'aux fondemens de la révélation, depuis la Métaphysique jusqu'aux matieres de goût, depuis la Musique jusqu'à la Morale, depuis les disputes scholastiques des Théologiens jusqu'aux objets du commerce, depuis les droits des Princes jusqu'à ceux des peuples, depuis la loi naturelle jusqu'aux loix arbitraires des Nations, en un mot depuis les questions qui nous touchent davantage jusqu'à celles qui nous intéressent le plus foiblement, tout a été discuté, analysé, agité du moins. Une nouvelle lumiere sur quelques objets, une nouvelle obscurité sur plusieurs, a été le fruit ou la suite de cette effervescence générale des esprits, comme l'effet du flux & reflux de l'Océan est d'apporter sur le rivage quelques matieres, & d'en éloigner les autres.

Digitized by Google

I I.

Deſſein de cet Ouvrage.

EN obſervant le tableau que nous venons de préſenter, il ſemble que la raiſon ſe ſoit comme repoſée durant plus de mille ans de barbarie, pour manifeſter enſuite ſon réveil & ſon action par des efforts réitérés & puiſſans. Ces révolutions de l'eſprit humain, ces ſecouſſes qu'il reçoit de tems en tems de la nature, ſont pour un ſpectateur philoſophe un objet agréable, & ſur-tout inſtructif. Il ſeroit donc à ſouhaiter que nous en euſſions un tableau exact à chaque époque. Si cette partie intéreſſante de l'Hiſtoire du monde eût été moins négligée, les Sciences n'auroient pas avancé ſi lentement; les hommes ayant ſans ceſſe devant leurs yeux les progrès ou le travail de leurs prédéceſſeurs, chaque ſiecle, par une émulation naturelle, eût été jaloux d'ajouter quelque choſe au dépôt que lui auroient laiſſé les ſiecles précédens; il en eût été de chaque Science comme de l'Aſtro-

Digitized by Google

nomie, qui s'enrichit & se perfectionne tous les jours des observations nouvelles ajoutées aux anciennes.

Une Société de Gens de Lettres a essayé de faire pour notre siecle & pour les suivans, ce que nous reprochons avec raison à nos ancêtres de n'avoir pas fait pour nous. Le plan de l'Encyclopédie a été formé dans cette vue. Nous avons tâché de faire sentir ailleurs (*c*) les secours que nos contemporains & nos descendans en pourront tirer, quand ce ne seroit que pour en faire une meilleure. Ce que le Public a déjà vu de cet Ouvrage fait desirer qu'il ne soit ni opprimé par ses ennemis, ni abandonné ou dégradé par ses Auteurs. Mais soit que nos contemporains aient l'avantage d'achever heureusement une si grande entreprise, ou que l'honneur en soit réservé à la génération suivante & à des tems plus favorables, il sera permis au moins de mettre sous les yeux des Gens de Lettres les projets qui peuvent tendre à l'améliorer. Dans la multitude des vérités que l'Encyclopédie embrasse, & qu'en vain on chercheroit

(*c*) Voyez le Discours préliminaire de l'Encyclopédie, & la Préface du troisieme Volume du même Ouvrage. Tom. I. de ces *Mélanges*.

Digitized by Google

à ſaiſir toutes enſemble, il en eſt qui s'élevent & qui dominent ſur les autres, comme quelques pointes de rochers au milieu d'une mer immenſe. Ces vérités qu'il importe le plus de connoître, étant réunies & rapprochées dans des élémens de Philoſophie qui ſerviroient à l'Encyclopédie comme d'introduction, l'utilité de ce grand Ouvrage en deviendroit ſans doute plus générale & plus aſſurée. Entrons là-deſſus dans quelque détail.

L'Hiſtoire générale & raiſonnée des Sciences & des Arts renferme quatre grands objets ; nos connoiſſances, nos opinions, nos diſputes & nos erreurs. L'Hiſtoire de nos connoiſſances nous découvre nos richeſſes, ou plutôt notre indigence réelle. D'un côté elle humilie l'homme en lui montrant le peu qu'il fait, de l'autre elle l'éleve & l'encourage, ou elle le conſole du moins, en lui développant les uſages multipliés qu'il a ſu faire d'un petit nombre de notions claires & certaines. L'Hiſtoire de nos opinions nous fait voir comment les hommes, tantôt par néceſſité, tantôt par impatience, ont ſubſtitué avec des ſuccès divers la vraiſemblance à la vé-

Digitized by Google

rité ; elle nous montre comment ce qui d'abord n'étoit que probable, est ensuite devenu vrai à force d'avoir été remanié, approfondi, & comme épuré par les travaux successifs de plusieurs siecles ; elle offre à notre sagacité & à celle de nos descendans des faits à vérifier, des vues à suivre, des conjectures à approfondir, des connoissances commencées à perfectionner. L'Histoire de nos disputes montre l'abus des mots & des notions vagues, l'avancement des Sciences retardé par des questions de nom, les passions sous le masque du zele, l'obstination sous le nom de fermeté : elle nous fait sentir combien les contestations sont peu faites pour apporter la lumiere, combien même lorsqu'elles roulent sur certains objets, elles sont turbulentes & dangereuses ; cette étude, la moins utile pour augmenter nos connoissances réelles, devroit être la plus propre à nous rendre sages ; mais sur cela comme sur tout le reste l'exemple des autres est toujours perdu pour nous. Enfin l'Histoire de nos erreurs les plus remarquables, soit par leur ressemblance avec la vérité, soit par leur durée, soit par le nombre ou l'importance

des hommes qu'elles ont séduits, nous apprend à nous défier de nous-mêmes & des autres ; de plus, en montrant les chemins qui ont écarté du vrai, elle nous facilite la recherche du véritable sentier qui y conduit. Il semble que la nature se soit étudiée à multiplier les obstacles en ce genre. L'esprit faux s'égare en préférant à une route simple des voies difficiles & détournées ; l'esprit ju[illegible]trompe quelquefois, en prenant, c[illegible]il le doit, la voie qui lui semble la plus naturelle : l'erreur doit alors en quelque maniere précéder nécessairement la vérité ; mais l'erreur même doit alors devenir instructive, en épargnant à ceux qui nous suivront des pas inutiles. Les routes trompeuses qui ont séduit & perdu tant de grands hommes, nous auroient, comme eux, éloignés du vrai ; il étoit nécessaire qu'ils les tentassent pour que nous en connussions les écueils. Ainsi le Philosophe spéculatif profite de l'égarement de ses semblables, comme le Philosophe pratique des fautes & du malheur d'autrui. Ainsi les Nations que le joug de la superstition & du despotisme retient encore dans les ténebres, profiteront un jour, si elles

Digitized by Google

peuvent enfin briſer leurs chaînes, des contradictions que les vérités de toute eſpece ont eſſuyées parmi nous; éclairées par notre exemple, elles franchiront en un inſtant la carriere immenſe d'erreurs & de préjugés, où mille obſtacles nous ont retenus durant tant de ſiecles, & passeront tout-à-coup de l'obſcurité la plus profonde à la vraie Philoſophie que nous n'avons rencontrée que lentement & comme à tâtons.

Mais des quatre grands objets que nous venons de préſenter à nos Lecteurs, & qui font la matiere importante de l'Encyclopédie, il n'en eſt point qui puiſſe nous éclairer davantage, & qui par conſéquent ſoit plus digne d'être tranſmis à nos deſcendans, que le tableau de nos connoiſſances réelles; il eſt l'hiſtoire & l'éloge de l'eſprit humain; le reſte n'en eſt que le roman ou la ſatyre. Ce tableau eſt le ſeul que l'empreinte de la vérité rend immuable, tandis que les autres changent ou s'effacent. Il ſemble même que les trois autres objets, quoique très-utiles, ne ſoient qu'une eſpece de reſſource à laquelle nous avons recours au défaut d'un bien plus ſolide. Plus on acquiert

Digitized by Google

de lumieres ſur un ſujet, moins on s'occupe des opinions fauſſes ou douteuſes qu'il a produites; on ne cherche à ſavoir l'Hiſtoire de ce qu'ont penſé les hommes, que faute d'idées fixes & lumineuſes auxquelles on puiſſe s'arrêter: par cette apparence vraie où fauſſe de ſavoir, on tâche de ſuppléer autant qu'il eſt poſſible à la Science véritable. C'eſt pour cela que l'Hiſtoire des Sophiſmes eſt ſi courte en Mathématique, & ſi longue en Philoſophie.

Rien ne ſeroit donc plus utile qu'un Ouvrage qui contiendroit, non ce qu'on a penſé dans tous les ſiecles, mais ſeulement ce qu'on a penſé de vrai. Ce plan bien approfondi, eſt moins immenſe qu'il ne paroît. Il ne s'agit point ici de raſſembler cette foule de connoiſſances particulieres, iſolées, & ſouvent ſtériles, que les hommes ont acquiſes ſur chaque matiere; il ne s'agit point de montrer en détail le chemin long, pénible & tortueux que les Inventeurs ont ſuivi; il s'agit de fixer & de recueillir les principes de nos connoiſſances certaines; de préſenter ſous un même point de vue les vérités fondamentales; de réduire les objets de chaque Science

particuliere pour les parcourir plus aisément, à des points principaux & bien distincts; d'éviter également dans cette décomposition, l'esprit minutieux & borné qui laisse le tronc pour les branches, & l'esprit trop avide de généralités, qui perd & confond tout en voulant tout embrasser & tout réduire.

Dans le Discours préliminaire de l'Encyclopédie, discours dont nous supposerons ici tous les principes, nous nous sommes contentés d'expliquer comment les différens objets de la nature, considérés d'abord séparément & successivement unis & rapprochés ensuite, combinés, approfondis, décomposés & recomposés, ont mené les hommes d'une Science à l'autre. Obligés de nous tenir dans une espece de lointain pour embrasser cette perspective immense, & composée de parties si nombreuses & si disparates, nous n'avons pu y jetter qu'un coup d'œil rapide & général; dans des élémens de Philosophie on doit se placer à cette juste distance qui permettra d'examiner successivement les parties principales du tableau, celles qui peuvent être saisies à la vue simple par un Observateur

Digitized by Google

attentif, les maſſes & les objets principaux.

Notre deſſein dans cet Eſſai n'eſt point de parcourir en détail les différentes matieres qui doivent entrer dans les élémens dont nous parlons ; nous ne voulons que les expoſer ſommairement, & en faire comme une eſpece de table ; nous nous bornerons à indiquer l'ordre ſuivant lequel il nous paroît qu'on doit diſpoſer ces matieres, & les principes par leſquels on doit les traiter. Ce n'eſt ici que le ſimple projet d'un Ouvrage que nous aurons peut-être le courage d'entreprendre, ſi le Public donne ſon approbation à l'eſpece d'eſquiſſe que nous allons lui en offrir.

III.

Objet & Plan général.

LA Philoſophie n'eſt autre choſe que l'application de la raiſon aux différens objets ſur leſquels elle peut s'exercer. Des élémens de Philoſophie doivent donc contenir les principes fonda-

Digitized by Google

mentaux de toutes les connoiſſances humaines ; or ces connoiſſances ſont de trois eſpeces, ou de faits, ou de ſentiment, ou de diſcuſſion. Cette derniere eſpece ſeule appartient uniquement & par tous ſes côtés à la Philoſophie, mais les deux autres s'en rapprochent par quelques-unes des faces ſous leſquelles on peut les enviſager. La Science des faits de la nature eſt un des grands objets du Philoſophe ; non pour remonter à leur premiere cauſe, ce qui eſt preſque toujours impoſſible, mais pour les combiner, les comparer, les rappeller à différentes claſſes, expliquer enfin les uns par les autres, & les appliquer à des uſages ſenſibles. La Science des faits hiſtoriques tient à la Philoſophie par deux endroits, par les principes qui ſervent de fondement à la certitude hiſtorique, & par l'utilité qu'on peut tirer de l'Hiſtoire. Les hommes placés ſur la ſcene du monde, ſont appréciés par le ſage comme témoins, ou jugés comme acteurs ; il étudie l'univers moral comme le phyſique, dans le ſilence des préjugés ; il ſuit les Ecrivains dans leur récit avec la même circonſpection que la nature dans ſes phéno-

Digitized by Google

menes ; il obſerve les nuances qui diſtinguent le vrai hiſtorique du vraiſemblable, le vraiſemblable du fabuleux ; il reconnoît les différens langages de la ſimplicité, de la flatterie, de la prévention & de la haine ; il en fixe les caracteres ; il détermine quels doivent être, ſuivant la nature des faits, les divers degrés de force dans les témoignages, & d'autorité dans les témoins. Eclairé par ces regles auſſi fines que ſures, c'eſt principalement pour connoître les hommes avec qui il vit qu'il étudie ceux qui ont vécu. Pour le commun des Lecteurs, l'Hiſtoire eſt l'aliment de la curioſité ou le ſoulagement de l'ennui ; pour lui elle n'eſt qu'un recueil d'expériences morales faites ſur le genre humain ; recueil qui ſeroit plus court & plus complet s'il n'eût été fait que par des ſages, mais qui tout informe qu'il eſt, renferme encore les plus grandes leçons ; comme le recueil des obſervations médicinales de tous les âges, toujours augmenté & toujours imparfait, forme néanmoins la partie la plus eſſentielle de l'art de guérir.

Les vérités de ſentiment appartiennent au goût ou à la Morale, & ſous

Digitized by Google

ces deux points de vue elles présentent au Philosophe des objets importans de méditation. Les principes de Morale sont liés au systême général de la Société, à l'avantage commun du tout & des parties qui le composent; la nature qui a voulu que les hommes vécussent unis, les a dispensé du soin de chercher par le raisonnement les regles suivant lesquelles ils doivent se conduire les uns par rapport aux autres; elle leur fait connoître ces regles par une espece d'inspiration, & le leur fait goûter par le plaisir intérieur qu'ils éprouvent à les suivre, comme elle les porte à perpétuer leur espece par la volupté qu'elle y attache. Elle conduit donc la multitude par le charme de l'impression, la seule espece d'impulsion qui lui convienne; mais elle laisse au Sage à pénétrer ses vues. Aussi tandis que les autres hommes se bornent aux sentimens que la nature leur a donnés pour leurs semblables, le sage cherche & apperçoit l'union intime de ces sentimens avec son intérêt propre; il la découvre à ces mêmes hommes qui ne la voyoient pas, & affermit par-là les liens qui les unissent.

Il porte une analyse semblable dans

Digitized by Google

les vérités de ſentiment qui ont rapport aux matieres de goût. Eclairé par une Métaphyſique ſubtile & profonde, il diſtingue les principes de goût généraux & communs à tous les peuples, d'avec ceux qui ſont modifiés par le caractere, le génie, le degré de ſenſibilité des nations ou des individus; il démêle par ce moyen le beau eſſentiel d'avec le beau de convention; également éloigné d'une déciſion machinale & ſans principes, & d'une diſcuſſion trop ſubtile, il ne pouſſe l'analyſe du ſentiment que juſqu'où elle doit aller, & ne la reſſerre point non plus trop en deçà du champ qu'elle peut ſe permettre; il étudie ſon impreſſion, s'en rend compte à lui-même & aux autres, & quand il a mis, ſi on peut parler de la ſorte, ſon plaiſir d'accord avec la raiſon, il plaint ſans orgueil, & ſans chercher à les convaincre, ceux qui ont reçu ſoit de la nature, ſoit de l'habitude, une autre façon de ſentir.

Puiſque la Philoſophie embraſſe tout ce qui eſt du reſſort de la raiſon, & que la raiſon étend plus ou moins ſon empire ſur tous les objets de nos connoiſſances naturelles, il s'enſuit qu'on ne

Digitized by Google

doit exclure des Elémens de Philosophie qu'un seul genre de connoissances, celles qui tiennent à la Religion révélée. Elles sont absolument étrangeres aux Sciences humaines par leur objet, par leur caractere, par l'espece même de conviction qu'elles produisent en nous. Plus faites, comme l'a remarqué Pascal, pour le cœur que pour l'esprit, elles ne répandent la lumiere vive qui leur est propre que dans une ame déja préparée par l'opération divine; la Foi est une espece de sixieme sens que le Créateur accorde ou refuse à son gré; & autant que les vérités sublimes de la Religion sont élevées au-dessus des vérités arides & spéculatives des Sciences humaines, autant le sens intérieur & surnaturel par lequel des hommes choisis saisissent ces premieres vérités, est au-dessus du sens grossier & vulgaire par lequel tout homme apperçoit les secondes.

Mais si la Philosophie doit s'abstenir de porter une vûe sacrilege sur les objets de la révélation, elle peut & elle doit même discuter les motifs de notre croyance. En effet les principes de la Foi sont les mêmes que ceux qui servent de fondement à la certitude historique;

avec cette différence que dans les matieres de Religion les témoignages qui en font la base doivent avoir un degré d'étendue, d'évidence, & de force, proportionné à l'importance & à la sublimité de l'objet. C'est donc à la raison à établir en ce genre les regles de critique qui serviront à écarter les preuves foibles, à distinguer celles qui pourroient être communes à toutes les Religions d'avec celles qui ne sont propres qu'à la seule vraie, à donner enfin aux véritables preuves toute la lumiere dont elles sont susceptibles. Ainsi la Foi doit rentrer par ce moyen dans le domaine de la Philosophie, mais elle n'y doit rentrer que pour jouir d'un triomphe plus assuré.

Trois grands appuis font la base du Christianisme; les prophéties, les miracles & les martyrs. La Philosophie détermine la qualité que ces appuis doivent avoir pour être inébranlables. Elle borne les prophéties à deux conditions essentielles, celle d'avoir précédé indubitablement les faits prédits, & celle de les annoncer avec une clarté qui ne permette pas de se méprendre sur l'accomplissement. Elle prouve qu'il

Digitized by Google

ne peut y avoir de vrais miracles que dans la ſeule Religion véritable ; elle donne les moyens d'apprécier, ſoit en les expliquant, ſoit en les niant, les prétendus prodiges dont les fauſſes religions s'appuient. Enfin le ſage qui n'ignore pas que l'erreur a ſes martyrs, remarque en même tems que l'avantage de la vérité doit être d'en avoir un plus grand nombre ; ainſi pour diſtinguer ceux qui ont donné leur vie par conviction de ceux qui l'ont prodiguée par fanatiſme, il n'établit point d'autre regle que celle de compter les ſuffrages.

Sur ces différens objets le Philoſophe ſe contente d'établir les principes, & en laiſſe aux Théologiens l'uſage & l'application ; ce détail ſeroit étranger à des Elémens de Philoſophie qui ne doivent contenir que des germes de vérités premieres, ſans mêlange & ſans controverſe ; les preuves de la Religion ont d'ailleurs été développées par un ſi grand nombre d'Ecrivains, que les lumieres de la Philoſophie ſemblent n'avoir plus rien à y ajouter, & que de nouveaux écrits ſur ce ſujet ſeroient plus louables que néceſſaires.

Mais un objet qui intéreſſe & qui

Digitized by Google

regarde particuliérement le Philoſophe, c'eſt de diſtinguer avec ſoin les vérités de la Foi d'avec celles de la raiſon, & de fixer les limites qui les ſéparent. Faute d'avoir fait cette diſtinction ſi néceſſaire, d'un côté quelques grands génies ſont tombés dans l'erreur, de l'autre les défenſeurs de la Religion ont quelquefois ſuppoſé trop légerement qu'on lui portoit atteinte. Cette diſcuſſion nous écarteroit trop de notre ſujet, & mérite par ſon importance d'être la matiere d'un écrit particulier.

I V.

Méthode générale qu'on doit ſuivre dans des Elémens de Philoſophie.

NOus n'avons fait juſqu'ici que fixer en général les différents objets qui appartiennent à des Elémens de Philoſophie. Examinés plus en détail, ces objets peuvent ſe réduire à quatre, l'eſpace, le tems, l'èſprit & la matiere. La Géométrie ſe rapporte à l'eſpace, l'Aſtronomie & l'Hiſtoire au tems, la Méta-

Digitized by Google

physique à l'esprit, la Physique à la matiere, la Méchanique à l'espace, à la matiere & au tems, la Morale à l'esprit & à la matiere réunis, c'est-à-dire à l'homme, les Belles-Lettres & les Arts à ses goûts & à ses besoins. Mais quelque différentes que ces Sciences soient entr'elles, soit par leur étendue, soit par leur nature, il est néanmoins des vues générales qu'on doit suivre dans la maniere d'en traiter les élémens; il est ensuite des nuances différentes dans la maniere d'appliquer ces vues générales aux élémens de chaque Science particuliere; c'est ce qu'il faut développer.

Tous les êtres, & par conséquent tous les objets de nos connoissances, ont entr'eux une liaison qui nous échappe; nous ne devinons dans la grande énigme du monde que quelques syllabes dont nous ne pouvons former un sens. Si les vérités présentoient à notre esprit une suite non interrompue, il n'y auroit point d'élémens à faire, tout se réduiroit à une vérité unique dont les autres vérités ne seroient que des traductions différentes. Les Sciences seroient alors un labyrinthe immense, mais sans mystere, dont l'Intelligence suprême em-

brasseroit

Digitized by Google

brasseroit les détours d'un coup dœil, & dont nous tiendrions le fil. Mais ce guide si nécessaire nous manque ; en mille endroits la chaîne des vérités est rompue ; ce n'est qu'à force de soins, de tentatives, d'écarts même que nous pouvons en saisir les branches : quelques-unes sont unies entr'elles, & forment comme différens rameaux qui aboutissent à un même point ; quelques autres isolées, & comme flottantes, représentent les vérités qui ne tiennent à aucune.

Or quelles sont les vérités qui doivent entrer dans des Elémens de Philosophie ? Il y en a de deux sortes ; celles qui forment la tête de chaque partie de la chaîne, & celles qui se trouvent au point de réunion de plusieurs branches.

Les vérités du premier genre ont pour caractere distinctif de ne dépendre d'aucune autre, & de n'avoir de preuves que dans elles-mêmes. Plusieurs Lecteurs croiront que nous voulons parler des axiomes, & ils se tromperont ; nous les renvoyons à ce que nous en avons dit ailleurs, (*d*) que ces sortes de

(*d*) Discours préliminaire de l'Encyclopédie, *page 46. Tome I.*

Digitized by Google

principes ne nous apprennent rien à force d'être vrais, & que leur évidence palpable & grossiere se réduit à exprimer la même idée par deux termes différens; l'esprit ne fait alors autre chose que tourner inutilement sur lui-même sans avancer d'un seul pas. Ainsi les axiomes, bien loin de tenir en Philosophie le premier rang, n'ont pas même besoin d'être énoncés. Que devons-nous donc penser des Auteurs qui en ont donné des démonstrations en forme? Un Mathématicien moderne, célébré de son vivant en Allemagne comme Philosophe, commence ses Elémens de Géométrie par ce théorême, *que la partie est plus petite que le tout*, & le prouve par un raisonnement si obscur, qu'il ne tiendroit qu'au Lecteur d'en douter.

La stérilité & une vérité puérile sont le moindre défaut des axiomes; quelques-uns de ceux même dont on fait le plus d'usage, ne présentent pas toujours des notions justes, & sont capables d'induire en erreur par les fausses applications qu'on en peut faire. Pour n'en citer qu'un seul exemple, que signifie ce principe si commun, qu'*il faut exister simplement avant que d'exister*,

de telle ou telle maniere? comme si l'existence réelle n'emportoit pas une certaine maniere déterminée d'exister? L'idée d'existence simple, sans qualité ni attribut, est une idée abstraite qui n'est que dans notre esprit, qui n'a point d'objet au dehors; & un des grands inconvéniens des prétendus principes généraux, est de réaliser les abstractions.

Quels sont donc dans chaque Science les vrais principes d'où l'on doit partir? Des faits simples & reconnus, qui n'en supposent point d'autres, & qu'on ne puisse par conséquent ni expliquer ni contester; en Physique les phénomenes journaliers que l'observation découvre à tous les yeux; en Géométrie les propriétés sensibles de l'étendue; en Méchanique l'impénétrabilité des corps, source de leur action mutuelle; en Métaphysique le résultat de nos sensations; en Morale les affections premieres communes à tous les hommes. La Philsophie n'est point destinée à se perdre dans les propriétés générales de l'être & de la substance, dans des questions inutiles sur des notions abstraites, dans des divisions arbitraires

Digitized by Google

& des nomenclatures éternelles; elle est la Science des faits, ou celle des chimeres.

Non-seulement elle abandonne à l'ignorante subtilité des siecles barbares ces objets imaginaires de spéculations & de disputes, dont les écoles retentissent encore : elle s'abstient même de traiter des questions dont l'objet peut être plus réel, mais dont la solution n'est pas plus utile au progrès de nos connoissances. La Géométrie, par exemple, étant la même pour toutes les sectes de Philosophie, il résulte de cet accord que les vérités géométriques ne tiennent point aux questions si agitées sur la nature de l'étendue; le Philosophe ne cherchera donc point dans la solution de ces questions les premiers principes de la Géométrie; il portera sa vue plus haut & plus loin. Puisque les propriétés de l'étendue, démontrées en Géométrie, sont admises sans contradiction, il en conclura qu'il est sur la nature de l'étendue des idées communes à tous les hommes, un point commun où les sectes se réunissent comme malgré elles, des principes vulgaires & simples d'où elles partent toutes sans s'en apperce-

Digitized by Google

voir; principes que les diſputes ont obſcurcis ou fait négliger, ſans en étouffer le germe. Ce ſont ces notions communes & primitives, dégagées des nuages que le Sophiſme cherche à y répandre, que le Philoſophe ſaiſira pour en faire la baſe des vérités géométriques. De même quoique le mouvement ſoit l'objet de la Méchanique, le Philoſophe apperçoit ſans peine que la Métaphyſique obſcure de la nature du mouvement eſt entiérement étrangere à cette Science : il ſuppoſe donc l'exiſtence du mouvement, tel que tous les hommes le conçoivent, tire de cette ſuppoſition une foule de vérités utiles, & laiſſe bien loin derriere lui les Scholaſtiques s'épuiſer en vaines ſubtilités ſur le mouvement même. Zénon chercheroit encore ſi les corps ſe meuvent, tandis qu'Archimede auroit trouvé les lois de l'équilibre, Huyghens celles de la percuſſion, & Newton celles du ſyſtême du monde.

On voit par ces réflexions, qu'il eſt un grand nombre de Sciences où il ſuffit pour arriver à la vérité de ſavoir faire uſage des notions les plus communes. Cet uſage conſiſte à développer les idées ſimples que ces notions renferment, &

Digitized by Google

c'eſt ce qu'on appelle *définir.* Ainſi ce n'eſt pas ſans raiſon que les Mathématiciens regardent les définitions comme des principes, puiſque dans les Sciences où le raiſonnement a la meilleure part, c'eſt ſur des définitions nettes & exactes que la plupart de nos connoiſſances ſont appuyées. Les définitions ſont donc un des objets auxquels on doit donner le plus de ſoin dans des élémens de Philoſophie; & puiſqu'elles ne conſiſtent qu'à ſavoir démêler dans chaque notion les idées ſimples qui y ſont contenues, il faut, pour apprendre à définir, ſavoir d'abord diſtinguer les idées compoſées de celles qui ne le ſont pas.

A proprement parler, il n'y a aucune de nos idées qui ne ſoit ſimple; car quelque compoſé que ſoit un objet, l'opération par laquelle nous le concevons eſt unique; ainſi c'eſt par une ſeule opération ſimple que nous concevons un corps comme une ſubſtance tout à la fois étendue, impénétrable, figurée & colorée. Ce n'eſt donc point par la nature des opérations de l'eſprit qu'on doit juger du degré de ſimplicité des idées; c'eſt la ſimplicité de l'objet qui en décide; & cette ſimplicité n'eſt pas déter-

Digitized by Google

minée par le petit nombre des parties de l'objet, mais par celui des propriétés qu'on y conſidere. Ainſi quoique l'eſpace ſoit composé de parties, & par conſéquent ne ſoit pas un être ſimple, cependant l'idée que nous en avons eſt une idée ſimple, parce que toutes les parties de l'eſpace étant de même genre, les idées partielles que renferme l'idée de l'eſpace ſont auſſi entiérement ſemblables. Il en eſt de même de l'idée du tems. Mais l'idée de corps eſt composée, parce qu'elle renferme les idées différentes & ſéparables d'impénétrabilité, de figure & d'étendue.

Les idées ſimples peuvent ſe réduire à deux eſpeces. Les premieres ſont des notions abſtraites; l'abſtraction en effet n'eſt autre choſe que l'opération par laquelle nous conſidérons dans un objet une propriété particuliere, ſans faire attention aux autres; telles ſont les idées déjà citées d'étendue & de durée; telles ſont encore celles d'exiſtence, de ſenſation, & d'autres ſemblables. La ſeconde eſpece d'idées ſimples renferme les idées primitives que nous acquerons par nos ſens, comme celles des couleurs particulieres, du froid, du chaud, & ainſi du reſte.

Digitized by Google

On ne sauroit mieux rendre les idées simples que par le terme qui les exprime; une définition ne feroit que les obscurcir. Mais toutes les notions qui renferment plusieurs idées simples doivent être définies, ne fût-ce que pour développer ces idées. Ainsi dans la Méchanique on ne définira, ni l'espace, ni le tems; mais le mouvement doit être défini, parce que l'idée du mouvement renferme celle du tems & de l'espace.

Les idées simples qui entrent dans une définition, doivent être tellement distinctes l'une de l'autre, qu'on ne puisse en retrancher aucune sans rendre la définition incomplete. C'est à quoi on ne sauroit apporter trop d'attention, pour ne pas faire regarder comme deux idées distinctes ce qui n'est individuellement que la même. Suivant ce principe une définition sera d'autant plus claire, tout le reste d'ailleurs égal, qu'elle sera plus courte; on peut même, pour l'abréger encore, y faire entrer des idées composées, pourvu qu'elles aient été définies. En tout genre la briéveté bien entendue sert plus qu'on ne pense à la clarté; elle ne differe point de la précision qui consiste à n'employer que les

Digitized by Google

idées nécessaires, à les disposer dans l'ordre convenable, & à les exprimer par les termes qui leur sont propres.

La plûpart des Philosophes ont prétendu que les définitions avoient pour objet d'expliquer la nature de la chose définie. Cette notion, si on veut y attacher quelque sens, retombe dans celle que nous avons donnée, & qui nous paroît beaucoup moins équivoque. En effet non-seulement nous ignorons la nature de chaque être en particulier, nous ne savons pas même bien distinctement ce que c'est que la *nature* d'un être en lui-même. Mais la nature des êtres envisagée par rapport à nous, n'est autre chose que le développement des idées simples renfermées dans la notion que nous nous formons de ces êtres. On voit par-là combien est futile la question tant agitée, s'il y a des définitions *de chose*, c'est-à-dire, des définitions qui expliquent l'essence des êtres, ou s'il n'y a que des définitions *de nom*, c'est-à-dire, de simples explications de ce qu'on entend par un mot. Les définitions dont il s'agit ici ne sont proprement ni dans l'un ni dans l'autre cas; elles sont plus que des définitions de nom, & moins

que des définitions de chose ; elles expliquent la nature de l'objet tel que nous le concevons, mais non tel qu'il est.

On ne doit proprement appeller définitons de nom, que celles de certains termes particuliers aux sciences, termes de pure convention qu'il suffit d'expliquer, & dont l'usage est inconnu au vulgaire. Les Sciences sont forcées de se servir de ces sortes de termes, soit pour abréger les circonlocutions, & contribuer à la clarté par ce moyen, soit pour désigner des objets peu connus sur lesquels le Philosophe s'exerce, & que souvent il se produit à lui-même par des combinaisons singulieres & nouvelles. Ces mots ont simplement besoin d'être expliqués par d'autres plus simples & d'usage commun. Mais les termes scientifiques n'étant inventés que pour la nécessité, on ne doit pas les multiplier au hasard ; on ne doit pas surtout exprimer d'une maniere savante ce qu'on dira aussi-bien par un terme que tout le monde peut entendre. On ne sauroit rendre la langue de la raison trop simple & trop populaire : non-seulement c'est un moyen de répandre la lumiere sur un plus grand espace, c'est

ôter encore aux ignorans un prétexte de décrier le sçavoir. Plusieurs s'imaginent que toute la science d'un Mathématicien consiste à dire *corollaire* au lieu de *conséquence*, *scholie* au lieu de *remarque*, *théorême* au lieu de *proposition*. Ils croient que la langue particuliere de chaque science en fait tout le mérite, que c'est une espece de rempart inventé pour en défendre les approches ; ne pouvant forçer la place, ils se vengent en insultant les dehors. Au reste le Philosophe en parlant le plus qu'il lui est possible la langue du Peuple, ne proscrit point avec rigueur la langue établie. Il est dans les choses d'usage des limites en deçà desquelles il s'arrête ; il ne veut ni tout réformer, ni se soumettre à tout, parce qu'il n'est ni tyran ni esclave.

C'est ainsi qu'on doit se conduire dans le choix, le développement & l'énonciation des principes fondamentaux de chaque science, de ceux qui forment, comme nous l'avons dit, la tête de chaque portion de la chaîne. Nous les appellons *principes*, parce que c'est là que nos connoissances commencent. Mais bien loin de mériter ce nom par eux-mêmes, ils ne sont peut-être que des

Digitized by Google

conſéquences fort éloignées d'autres principes plus généraux que leur ſublimité dérobe à nos regards. N'imitons pas les premiers habitans des bords de la Mer, qui ne voyant point de terme au-delà du rivage, croyoient qu'il n'y en avoit pas.

A l'égard des vérités qui ſe trouvent aux points de réunion des différentes branches de la chaîne, elles ne ſont des principes, ni en elles-mêmes, ni par rapport à nous, puiſqu'elles ſont le réſultat de pluſieurs autres vérités. Mais elles doivent entrer dans des élémens par le grand nombre de vérités qu'elles produiſent; & elles peuvent à cet égard être traitées comme des principes du ſecond ordre. On reconnoîtra donc ces principes au double caractere, d'avoir au-deſſous d'eux un grand nombre de vérités de détail, & d'être eux-mêmes dépendans de deux ou de pluſieurs vérités primitives. Si cette dépendance ne s'apperçoit pas du premier coup d'œil, on remplira l'intervalle par quelques vérités deſtinées à former la liaiſon, & qui doivent, non pas ſe toucher immédiatement, mais être diſpoſées entr'elles à cette juſte diſtance qui permet à l'eſprit

Digitized by Google

le passage facile de l'un à l'autre. Ces vérités qui doivent mener des premiers principes à ceux du second ordre, auront pour l'ordinaire elles-mêmes quelques autres vérités au-dessous d'elles dans des branches collatérales ; & par-là elles seront faciles à reconnoître pour celles qu'on doit employer par préférence dans des élémens de Philosophie.

V.

LOGIQUE.

PUisque les vérités fondamentales qui sont la substance des Elémens, ne sont pas toutes des vérités premieres, & qu'il y en a qui ont besoin de combinaison pour être saisies & prouvées, il faut donc avant toutes choses connoître les regles suivant lesquelles cette combinaison doit se faire. Elle ne consiste que dans le chemin continu & successif que fait l'esprit du connu à l'inconnu ; c'est ce qu'on appelle *raisonner.* L'art de raisonner, qu'on a nommé *Logique*, est donc la premiere Science qu'on doit traiter dans les élémens de Philosophie, & qui en forme comme

Digitized by Google

le frontiſpice & l'entrée. Nous avons ſur la Logique des écrits ſans nombre ; mais la ſcience du raiſonnement a-t-elle beſoin de tant de regles ? Pour y réuſſir il eſt auſſi peu néceſſaire d'avoir lu tous ces écrits, qu'il l'eſt d'avoir lu nos grands traités de morale pour être honnête homme. Les Géometres ſans s'épuiſer en préceptes ſur la Logique, & n'ayant que le ſens naturel pour guide, parviennent par une marche toujours ſûre aux vérités les plus détournées & les plus abſtraites ; tandis que tant de Philoſophes, ou plutôt d'Ecrivains en Philoſophie, paroiſſent n'avoir mis à la tête de leurs ouvrages de grands traités ſur l'art du raiſonnement, que pour s'égarer enſuite avec plus de méthode ; ſemblables à ces joueurs malheureux qui calculent long-tems, & finiſſent par perdre.

Ce n'eſt point, comme nous l'avons déjà dit, à l'uſage illuſoire des axiomes que les Géometres doivent la ſûreté de leurs raiſonnemens & de leurs principes ; c'eſt au ſoin qu'ils ont de fixer le ſens des termes, & de n'en abuſer jamais, à la maniere dont ils décompoſent leur objet, à l'enchaînement qu'ils ſa-

Digitized by Google

vent mettre entre les vérités. Il est vrai qu'ils ont un avantage; c'est de travailler sur un sujet palpable, & simplifié le plus qu'il le peut être par l'abstraction qu'on fait d'un grand nombre de ses qualités. Mais si dans les autres Sciences les intervalles entre les vérités sont plus grands, plus fréquens, plus difficiles à remplir, la méthode sera toujours uniforme pour parvenir à la connoissance des vérités qui nous sont soumises. Elle consiste à observer exactement leur dépendance mutuelle; à ne point remplir par une fausse généalogie les endroits où la filiation manque; à imiter enfin ces Géographes qui en détaillant avec soin sur leurs cartes les régions connues, ne craignent point de laisser des espaces vuides à la place des terres ignorées.

Toute la Logique se réduit à une regle fort simple. Pour comparer deux ou plusieurs objets éloignés les uns des autres, on se sert de plusieurs objets intermédiaires; il en est de même quand on veut comparer deux ou plusieurs idées. L'art du raisonnement n'est que le développement de ce principe, & des conséquences qui en résultent.

On voit d'abord que ce principe sup-

poſe un fait auſſi certain qu'inexplicable, c'eſt que notre eſprit peut non-ſeulement avoir pluſieurs idées à la fois, mais encore appercevoir à la fois l'union ou la diſcordance de ces idées. C'eſt un des myſteres de la Métaphyſique, que cette multiplicité inſtantanée d'opérations dans une ſubſtance auſſi ſimple que la ſubſtance penſante.

Tout raiſonnement qui fait voir avec évidence la liaiſon ou l'oppoſition de deux idées, s'appelle *démonſtration*; les Mathématiques n'emploient que des raiſonnemens de cette eſpece; quelques-unes des autres Sciences en fourniſſent auſſi des exemples, quoique moins fréquens; mais le comble de l'erreur feroit d'imaginer que l'eſſence des démonſtrations conſiſtât dans la forme géométrique, qui n'en eſt que l'acceſſoire & l'écorce, dans une liſte de définitions, d'axiomes, de propoſitions & de corollaires. Cette forme eſt ſi peu eſſentielle à la preuve des vérités mathématiques, que pluſieurs Géometres modernes l'ont abandonnée comme inutile.

Cependant quelques Philoſophes trouvant cet appareil propre à en impoſer, ſans doute parce qu'il les avoit

ſéduits eux-mêmes, l'ont appliqué indifféremment à toutes ſortes de ſujets; ils ont cru que raiſonner en forme, c'étoit raiſonner juſte; mais ils ont montré par leurs erreurs, qu'entre les mains d'un eſprit faux ou de mauvaiſe foi, cet extérieur mathématique n'eſt qu'un moyen de ſe tromper plus aiſément ſoi-même & les autres. On a mis juſqu'à des figures de géométrie dans des traités de l'ame; on a réduit en théorêmes l'énigme inexplicable de l'action de Dieu ſur les créatures; on a profané le mot de *démonſtration* dans un ſujet où les termes même de *conjecture* & de *vraiſemblance* ſeroient preſque téméraires. Auſſi il ne faut que jetter les yeux ſur ces propoſitions ſi orgueilleuſement qualifiées, pour découvrir la groſſiéreté du preſtige, pour démaſquer le Sophiſte traveſti en Géometre, & pour ſe convaincre que les titres ſont une marque auſſi équivoque du mérite des ouvrages, que du mérite des hommes.

Il ſeroit ſans doute à ſouhaiter qu'on n'employât jamais que des démonſtrations rigoureuſes; il ſeroit à ſouhaiter du moins, que dans les cas où cette

Digitized by Google

lumiere manque, on se bornât à avouer simplement son ignorance; mais dans la plupart des Sciences, telles que la Physique, la Médecine, la Jurisprudence & l'Histoire, il est une infinité de cas, où sans être ni éclairés ni convaincus, nous sommes forcés d'agir & de raisonner comme si nous l'étions. Ne pouvant alors atteindre au vrai, ou du moins s'assurer qu'on y est parvenu, il faut en approcher le plus qu'il est possible. On imite les Mathématiciens qui n'ayant pas, pour résoudre exactement un problême, ou assez de choses données, ou une méthode assez complette, essayent de le résoudre à peu-près. Mais comme dans ces solutions même le Mathématicien connoît les limites qui l'éloignent ou qui l'approchent du vrai, ainsi on doit apprendre dans les matieres purement conjecturales à ne pas confondre avec le vrai rigoureux ce qui est simplement probable, à saisir dans le vraisemblable même les nuances qui séparent ce qui l'est davantage d'avec ce qui l'est moins. Tel est l'usage de cet esprit de conjecture plus admirable quelquefois que l'esprit même de découverte, par la sagacité qu'il sup-

Digitized by Google

pose dans celui qui en est pourvu; par l'adresse avec laquelle il fait entrevoir ce qu'on ne peut parfaitement connoître, suppléer par des à-peu-près à des déterminations rigoureuses, & substituer lorsqu'il est nécessaire la probabilité à la démonstration, avec les restrictions d'un Pyrrhonisme raisonnable.

L'art de *conjecturer* est donc une branche de la Logique, aussi essentielle que l'art de démontrer, & trop négligée dans les élémens de Logique ordinaires. Néanmoins plus l'art conjectural est imparfait par sa nature, plus on a besoin de regles pour s'y conduire; c'est même, à parler exactement, le seul qui exige des regles; ajoutons qu'elles sont insuffisantes, si par un fréquent usage on n'apprend à les appliquer avec succès. Pour acquérir cette qualité précieuse de l'esprit, deux choses sont nécessaires; s'exercer aux démonstrations rigoureuses, & ne pas s'y borner. Ce n'est qu'en s'accoutumant à reconnoître le vrai dans toute sa pureté, qu'on pourra distinguer ensuite ce qui en approchera plus ou moins. La seule chose qu'on ait à craindre, c'est que l'habitude trop grande & trop continue du vrai absolu

Digitized by Google

& rigoureux n'émousse le sentiment sur ce qui ne l'est pas; des yeux ordinaires, trop habituellement frappés d'une lumiere vive, ne distinguent plus les gradations d'une lumiere foible, & ne voient que des ténebres épaisses où d'autres entrevoient encore quelque clarté. L'esprit qui ne reconnoît le vrai que lorsqu'il en est directement frappé, est bien au-dessous de celui qui sait non-seulement le reconnoître de près, mais encore le pressentir & le remarquer dans le lointain à des caracteres fugitifs. C'est là ce qui distingue principalement l'esprit *géométrique*, applicable à tout, d'avec l'esprit purement *géometre*, dont le talent est restreint à une sphere étroite & bornée. Le seul moyen d'exercer avantageusement l'un & l'autre, & de les faire marcher comme d'un pas égal, est de ne pas borner ses recherches aux seuls objets susceptibles de démonstration; de conserver à l'esprit sa flexibilité, en ne le tenant point toujours courbé vers les lignes & les calculs, & en tempérant l'austérité des mathématiques par des études moins séveres; de s'accoutumer enfin à passer sans peine de la lumiere au crépuscule.

Digitized by Google

V I.

MÉTAPHYSIQUE.

LA Logique étant l'inſtrument général des Sciences & le flambeau qui doit *nous* y guider, voyons préſentement ſuivant quel ordre & de quelle maniere nous devons porter ce flambeau dans les différentes parties de la Philoſophie.

Nos idées ſont le principe de nos connoiſſances, & ces idées ont elles-mêmes leur principe dans nos ſenſations; c'eſt une vérité d'expérience. Mais comment nos ſenſations produiſent-elles nos idées? Premiere queſtion que doit ſe propoſer le Philoſophe, & ſur laquelle doit porter tout le ſyſtême des élémens de Philoſophie. La génération de nos idées appartient à la Métaphyſique; c'eſt un de ſes objets principaux, & peut-être devroit-elle s'y borner; preſque toutes les autres queſtions qu'elle ſe propoſe ſont inſolubles ou frivoles; elles ſont l'aliment des eſprits téméraires ou des eſprits faux;

Digitized by Google

& il ne faut pas être étonné ſi tant de queſtions ſubtiles, toujours agitées & jamais réſolues, ont fait mépriſer par les bons eſprits cette Science vuide & contentieuſe qu'on appelle communément Métaphyſique. Elle eût été à l'abri de ce mépris, ſi elle eût ſu ſe contenir dans de juſtes bornes, & ne toucher qu'à ce qu'il lui eſt permis d'atteindre; or ce qu'elle peut atteindre eſt bien peu de choſe. On peut dire en un ſens de la Métaphyſique que tout le monde la ſait ou perſonne, ou pour parler plus exactement, que tout le monde ignore celle que tout le monde ne peut ſavoir. Il en eſt des ouvrages de ce genre comme des pieces de théatre; l'impreſſion eſt manquée quand elle n'eſt pas générale. Le vrai en Métaphyſique reſſemble au vrai en matiere de goût; c'eſt un vrai dont tous les eſprits ont le germe en eux-mêmes, auquel la plûpart ne font point d'attention, mais qu'ils reconnoiſſent dès qu'on le leur montre. Il ſemble que tout ce qu'on apprend dans un bon livre de Métaphyſique, ne ſoit qu'une eſpece de réminiſcence de ce que notre ame a déja ſu; l'obſcurité, quand il y en a, vient toujours de la faute de

Digitized by Google

l'*Auteur*, parce que la Science qu'il se *propose* d'enseigner n'a point d'autre langue que la langue commune. Aussi peut-on appliquer aux bons Auteurs de Métaphysique ce qu'on a dit des bons Ecrivains, qu'il n'y a personne qui en les lisant, ne croie pouvoir en dire autant qu'eux.

Mais si dans ce genre tous sont faits pour entendre, tous ne sont pas faits pour instruire. Le mérite de faire entrer avec facilité dans les esprits des notions vraies & simples, est beaucoup plus grand qu'on ne pense, puisque l'expérience nous prouve combien il est rare; les saines idées métaphysiques sont des vérités communes que chacun saisit, mais que peu d'hommes ont le talent de développer; tant il est difficile, dans quelque sujet que ce puisse être, de se rendre propre ce qui appartient à tout le monde. Je ne crains point que ces réflexions blessent nos Métaphysiciens modernes; ceux qui n'en sont pas l'objet y applaudiront, ceux qui pourroient l'être croiront qu'elles ne les regardent pas; mais les Lecteurs sauront bien distinguer les uns des autres.

L'examen de l'opération de l'esprit

qui consiste à passer de nos sensations aux objets extérieurs, est évidemment le premier pas que doit faire la Métaphysique. Comment notre ame s'élance-t-elle hors d'elle-même, pour s'assurer de l'existence de ce qui n'est pas elle? Tous les hommes franchissent ce passage immense, tous le franchissent rapidement & de la même maniere; il suffit donc de nous étudier nous-mêmes, pour trouver en nous tous les principes qui serviront à résoudre la grande question de l'existence des objets extérieurs. Elle en renferme trois autres qu'il ne faut pas confondre. Comment concluons-nous de nos sensations l'existence de ces objets? Cette conclusion est-elle démonstrative? Enfin comment parvenons-nous, par ces mêmes sensations, à nous former une idée des corps & de l'étendue?

La premiere de ces questions ayant pour objet une vérité de fait, c'est-à-dire, la conclusion que nous tirons de nos sensations à l'existence des objets, la solution en est susceptible de toute l'évidence possible. Cette conclusion est une opération de l'esprit dont les Philosophes seuls s'étonnent, mais dont
ils

Digitized by Google

ils ont bien droit de s'étonner ; & le peuple qui rit de leur ſurpriſe, la partage bientôt pour peu qu'il réfléchiſſe. Pour expliquer cette opération, il eſt néceſſaire de ſe mettre en quelque ſorte à la place d'un enfant qui vient de naître, & de ſuivre le développement de ſes idées. Ce Cours d'ignorance, ſi on peut l'appeller de la ſorte, eſt beaucoup plus utile que ce qu'on appelle quelquefois ſi gratuitement Cours de ſcience dans nos écoles.

Nous ne prétendons point blâmer l'analyſe qu'un Philoſophe moderne a faite de nos ſens, en examinant ce que chacun d'eux pris ſéparément peut nous apprendre, & ce qu'ils nous apprennent étant réunis. Nous croyons ſeulement que cette méthode ſeroit trop longue pour des Elémens. On doit y prendre l'homme tel qu'il eſt, & non tel qu'à la rigueur il auroit pu être.

Mais pour prendre l'homme tel qu'il eſt, il n'eſt pas néceſſaire de le conſidérer avec tous ſes ſens ; il ſuffit de lui ſuppoſer celui qui paroît eſſentiellement attaché à l'exiſtence de nos corps, celui dont aucun homme n'eſt jamais abſolument privé, le toucher en un

Digitized by Google

mot. Le Philosophe suivra donc l'intention de la nature, en s'attachant au toucher comme à celui de nos sens qui nous fait vraiment connoître l'existence des objets extérieurs. D'ailleurs l'impénétrabilité, cette qualité essentielle des corps, ne nous est connue que par le toucher; nouvelle observation qui indique le toucher au Métaphysicien, comme le sens dont il doit s'aider dans une pareille recherche.

La connoissance des objets extérieurs étant acquise dès l'enfance par tous les hommes, le Philosophe doit avoir uniquement pour but de démontrer comment elle s'acquiert. Il peut donc employer le langage commun qui est fondé sur cette connoissance acquise; il peut se servir par exemple, du terme de *corps extérieurs*, avant que d'avoir démêlé comment nous en connoissons l'existence. Cette maniere de s'énoncer n'entraînera ni équivoque, ni supposition de ce qui est en question; parce qu'il s'agit uniquement d'expliquer un fait incontestable, & non pas de le prouver.

Une observation très-fréquente & très-simple nous sert à distinguer notre

Digitized by Google

corps de ceux qui l'environnent. Quand quelque partie de notre propre corps en touche une autre, notre ſenſation eſt double ; elle eſt ſimple & ſans replique quand nous touchons un corps étranger. En voilà aſſez pour diſtinguer le *nous*, & pour reconnoître d'abord en général la différence de ce qui eſt *nôtre* d'avec ce qui ne l'eſt pas. Le Métaphyſicien, en étendant & en développant cette obſervation, répondra d'une maniere ſatisfaiſante à la premiere des trois queſtions ſur l'exiſtence des objets extérieurs.

Mais la concluſion qu'il tire de ſes ſenſations à l'exiſtence des objets eſt-elle démonſtrative ? Les Philoſophes ſe partagent ſur ce point, quoique tous conviennent que notre penchant à juger de l'exiſtence des corps eſt invincible. Ceux qui regardent nos ſenſations comme une preuve démonſtrative de l'exiſtence des objets, prétendent que *Dieu* nous tromperoit ſi nos ſenſations ne nous repréſentoient que des êtres fantaſtiques. Ces Philoſophes en raiſonnant ainſi, tombent dans deux inconvéniens. Le premier eſt de prouver une vérité directe & primitive par une

vérité réfléchie, l'existence des corps par celle de Dieu; tandis que c'est au contraire dans l'existence des corps qu'il faut chercher les preuves de l'existence de Dieu les plus solides, celles que toutes les écoles de Philosophie ont généralement admises. Le second inconvénient est de croire pouvoir convaincre par le raisonnement un Philosophe opiniâtre, que Dieu le tromperoit s'il n'y avoit point de corps. « Je reconnois » comme vous, dira-t-il, l'existence » d'un premier être; mais c'est lui faire » injure que de lui attribuer vos erreurs. » Pour ne pas les regarder comme son » ouvrage, il suffit de penser qu'il est » assez puissant pour exciter en nous des » sensations, sans qu'il y ait rien au » dehors qui lui serve à les produire. Il » ne tiendra qu'à vous de vous abstenir » comme moi, par cette réflexion si » simple, de toute assertion précipitée. » Vous avouez que mes sensations me » trompent souvent; pourquoi ne me » tromperoient-elles pas toujours? » Cette vivacité, cet accord, ces nuances, ces affections involontaires, qui » vous font passer si légérement de la » réalité de la sensation à celle de l'ob-

Digitized by Google

» jet, ne les ai-je pas souvent éprouvées
» dans le sommeil ? Et pourquoi la vie
» seroit-elle autre chose qu'un sommeil
» plus continu & plus profond, qui a
» seulement le triste avantage de se laiss-
» ser de tems en tems appercevoir ?
» Quand je considere d'ailleurs quels
» sont les objets de mes sensations,
» que de contradictions je rencontre
» dans l'idée que je m'en forme ! Deux
» substances aussi disparates que l'esprit
» & la matiere, séparées l'un de l'au-
» tre par un intervalle immense quant
» à la substance & quant à la nature,
» peuvent-elles agir l'une sur l'autre,
» ce qui est pourtant nécessaire pour que
» celui-là ait l'idée de celle-ci ? D'ail-
» leurs qu'est-ce que cette matiere dont
» vous prétendez que mes sens me pro-
» curent une notion si distincte ? Qu'est-
» ce que les élémens ou particules pre-
» mieres des corps ? Vous ne pouvez pas
» dire que ce soient des corps ; car ils
» auroient eux-mêmes des élémens, &
» par conséquent ne seroient pas ceux
» que nous cherchons : & si ce ne sont
» pas des corps, comment concevez-
» vous que l'assemblage de ces élémens
» non matériels puisse former cet être

Digitized by Google

» que vous appellez matiere? direz-vous
» qu'un corps est composé d'autres corps
» à l'infini? Mais n'est-ce pas une chi-
» mere qu'un être composé dont on ne
» peut jamais retrouver les composans,
» ou plutôt dont réellement les compo-
» sans n'existent pas, puisqu'on ne sau-
» roit supposer qu'ils existent seuls, &
» puisqu'ils ne tiennent leur existence
» que de leur union avec d'autres êtres
» à qui ils la donnent aussi? Plutôt que
» d'avoir à dévorer cette multitude de
» contradictions, n'est-il pas plus simple
» & plus raisonnable de penser que la
» matiere n'est qu'un phénomene, une
» pure illusion de nos sens, & qu'il n'y
» a rien hors de nous de semblable à
» ce qu'ils nous représentent? Je ne puis
» reconnoître dans l'Univers qu'une
» seule espece de substance, je n'y vois
» que Dieu & quelques êtres pensans,
» ou peut-être que Dieu & moi. »

La meilleure réponse à ce Pyrrhonien décidé, est celle de Diogene à Zénon: il faut ou l'abandonner à sa bonne foi, ou le laisser vivre & raisonner avec des fantômes (*e*). Ce qu'il

(*e*) Les principaux argumens contre l'existence des corps sont développés fort au long dans un Ouvrage de

y a de très-singulier, c'est que des Philosophes estimables, tels que Malebranche, ne se soient abstenus de nier l'existence de la matiere que par la crainte de contredire la révélation; comme si la révélation n'étoit pas appuyée sur cette existence; réduisez un incrédule à nier qu'il y ait des corps, il aura bientôt honte de l'être, s'il n'est pas tout-à-fait insensé. Chez le commun des Philosophes Chrétiens, c'est la raison qui défend la Foi; ici par une disposition d'esprit singuliere, c'est la foi de Malebranche qui a mis à couvert sa raison, & qui lui a épargné l'absurdité la plus insoutenable. L'imagination de ce Philosophe, souvent malheureuse dans les principes qu'elle lui faisoit adopter, mais presque toujours juste dans les conséquences qu'elle en tiroit, l'entraînoit quelquefois bien au-delà

Berkley, qui a pour titre: *Dialogues entre Hilas & Philonous*; ce dernier mot signifie *ami de l'esprit*, nom bien convenable à un Philosophe, ou plutôt à un raisonneur qui ne reconnoît point de corps. A la tête de la Traduction Françoise qu'on en a faite il y a quelques années, on a mis une vignette allégorique, ingénieuse & singuliere. Un enfant voit sa figure dans un miroir, & court pour la saisir, croyant voir un être réel. Un Philosophe placé derriere l'enfant paroît rire de sa méprise; & au bas de la vignette on lit ces mots adressés au Philosophe: *Quid rides? Fabula de te narratur.*

du point où il auroit voulu aller. Les principes de Religion dont il étoit pénétré le retenoient alors ſur le bord du précipice ; ſa Philoſophie touchoit au Pyrrhoniſme d'une part, & au Spinoſiſme de l'autre.

La ſeule réponſe raiſonnable qu'on puiſſe oppoſer aux objections des Sceptiques contre l'exiſtence des corps, eſt celle-ci. Les mêmes effets naiſſent des mêmes cauſes ; or ſuppoſant pour un moment l'exiſtence des corps, les ſenſations qu'ils nous feroient éprouver ne pourroient être ni plus vives, ni plus conſtantes, ni plus uniformes que celles que nous avons ; donc nous devons ſuppoſer que les corps exiſtent. Voilà juſqu'où le raiſonnement peut aller en cette matiere, & où il doit s'arrêter. L'illuſion dans les ſonges nous frappe ſans doute auſſi vivement que ſi les objets étoient réels ; mais nous parvenons à découvrir cette illuſion, lorſqu'à notre réveil nous nous appercevons que ce que nous avons cru voir, toucher ou entendre, n'a aucun rapport ni aucune liaiſon, ſoit avec le lieu où nous ſommes, ſoit avec ce que nous nous ſouvenons d'avoir fait auparavant. Nous diſ-

Digitized by Google

tinguons donc la veille du sommeil par cette continuité d'actions qui pendant la veille se suivent & s'occasionnent les unes les autres ; elles forment une chaîne continue que les songes viennent tout-à-coup briser ou interrompre, & dans laquelle nous remarquons sans peine les lacunes que le sommeil y a faites. Par ces principes on peut distinguer dans les objets l'existence réelle de l'existence supposée.

La troisieme question, comment nous parvenons à nous former l'idée des corps & de l'étendue, renferme des difficultés encore plus réelles, & même en un certain sens insolubles. Le toucher nous apprend sans doute à distinguer ce qui est *nôtre* d'avec ce qui nous environne ; il nous fait, pour ainsi dire, circonscrire l'univers à nous-mêmes ; mais comment nous donne-t-il l'idée de cette contiguité de parties, en quoi consiste proprement la notion de l'étendue ? Voilà sur quoi la Philosophie ne peut nous fournir, ce me semble, que des lumieres fort imparfaites. C'est que nous ne pouvons remonter jusqu'aux perceptions simples qui sont les élémens de cette perception multiple, comme

nous ne pouvons remonter aux élémens de la matiere ; c'est que toute perception primitive, unique & élémentaire, ne peut avoir pour objet qu'un être simple ; & qu'il nous est aussi impossible de concevoir comment l'assemblage d'un nombre fini ou infini de perceptions simples produit une perception composée, que de concevoir comment un être composé peut se former d'êtres simples. En un mot la sensation qui nous fait connoître l'étendue, est par sa nature aussi incompréhensible que l'étendue même. Ainsi l'essence de la matiere, & la maniere dont nous nous en formons l'idée, restera toujours couverte de nuages. Nous pouvons conclure de nos sensations, qu'il y a des êtres hors de nous ; mais cet être que nous appellons matiere, est-il semblable à l'idée que nous nous en formons ? C'est ce que nous devons nous résoudre à ignorer. Il est dans chaque Science des principes vrais ou supposés, qu'on saisit par une espece d'instinct auquel on doit s'abandonner sans résistance ; autrement il faudroit admettre dans les principes un progrès à l'infini qui seroit aussi absurde qu'un progrès à l'infini dans les êtres

& dans les causes, & qui rendroit tout incertain, faute d'un point fixe d'où l'on pût partir. C'est pour satisfaire nos besoins & non pas notre curiosité, que les sensations nous sont données; c'est pour nous faire connoître le rapport que les êtres extérieurs ont au nôtre, & non pour nous faire connoître ces êtres en eux-mêmes. Que nous importe au fond de pénétrer dans l'essence des corps, pourvu que la matiere étant supposée telle que nous la concevons, nous puissions déduire des propriétés que nous y regardons comme primitives, les autres propriétés secondaires que nous appercevons en elle, & que le systême général des phénomenes, toujours uniforme & continu, ne nous présente nulle part de contradiction? Arrêtons-nous donc, & ne cherchons pas à diminuer par des sophismes subtils le nombre déjà trop petit de nos connoissances claires & certaines.

Mais quand la matiere, telle que nous la concevons, ne seroit qu'un phénomene fort différent de ce qu'elle est en elle-même, quand nous n'aurions pas d'idée nette, ni peut-être même d'idée juste de sa nature, l'expérience

journaliere nous démontre que cet assemblage d'êtres, quel qu'il soit, que nous appellons matiere, est par lui-même incapable d'action, de vouloir, de sentiment & de pensée. C'en est assez pour conclure que cet assemblage d'êtres ne forme point en nous le principe pensant. Le Sage se borne à cette vérité incontestable, sans chercher à rendre raison de la plûpart des phénomenes qui accompagnent nos sensations; il n'entreprendra point d'expliquer pourquoi nous rapportons le toucher aux extrémités de notre corps, & comment le principe sentant qui est en nous, principe simple & indivisible de sa nature, se transporte, si on peut parler ainsi, tantôt successivement, tantôt à la fois, dans toutes les extrémités du principe matériel qui sont affectées par les objets extérieurs. Nous avons déjà observé combien la multiplicité instantanée de nos sensations est incompréhensible; l'erreur par laquelle nous rapportons toutes nos sensations aux parties de notre corps l'est peut-être davantage. Mais une erreur encore plus étrange, c'est l'application que nous faisons de la couleur sur la surface des objets. La

Digitized by Google

ſenſation de couleur ne pouvant être que dans notre ame, il eſt bien extraordinaire que l'ame tranſporte cette ſenſation ſimple à un être qui ne lui eſt uni en aucune maniere, & que de plus elle étende cette ſenſation ſur cet être composé qui n'en eſt nullement ſuſceptible, tant par ſa multiplicité que par ſon incapacité de ſentir. Nouveau problême métaphyſique plus difficile que tous les précédens, & que nous laiſſerons à réſoudre à notre poſtérité, qui le laiſſera de même à la ſienne.

Ainſi plus on approfondit les différentes queſtions qui ſont du reſſort de la Métaphyſique, plus on voit combien leur ſolution eſt au-deſſus de nos lumieres, & avec quel ſoin on doit les exclure des élémens de Philoſophie. On demande, par exemple, ſi l'ame penſe ou ſent toujours? L'énoncé ſeul de cette queſtion doit faire ſentir l'impoſſibilité d'y répondre. La connoiſſance de la nature de l'ame ne peut ſervir à la réſoudre, puiſque cette connoiſſance nous manque; ainſi les Philoſophes qui ont prétendu que l'ame ne penſe pas toujours, ne peuvent ſe fonder que ſur l'obſervation qu'ils en ont faite. Or

Digitized by Google

c'eſt penſer, qu'obſerver qu'on ne penſe pas ; & à l'égard de ces momens ſi fréquens & ſi fugitifs, où l'on n'a rien obſervé, & dont on ne juge que par réminiſcence, cette réminiſcence peut-elle être aſſez ſure pour nous perſuader que nous n'avons point penſé dans ces momens ? Ceux au contraire qui ſoutiennent que l'ame penſe toujours, ne le peuvent prétendre que d'après l'attention continuelle qu'ils ont faite à chacune de leurs penſées ; & tout le monde ſait que la rapidité des penſées qui ſe ſuivent en nous ne nous permet pas cette attention ſoutenue.

Il en eſt de même d'une infinité d'autres queſtions dont on doit abandonner la ſolution aux Métaphyſiciens téméraires ; En quoi conſiſte l'union du corps & de l'ame, & leur influence réciproque ? En quel tems l'ame eſt unie au corps ? Si les habitudes ſont dans le corps & dans l'ame, ou dans l'ame ſeulement ? En quoi conſiſte l'inégalité des eſprits ? Si cette inégalité eſt dans les ames, ou dépend uniquement de la diſpoſition du corps, de l'éducation, des circonſtances, de la ſociété ? Comment ces différens objets peuvent influer

Digitized by Google

si différemment sur des ames qui seroient toutes égales d'ailleurs, ou comment des substances simples peuvent être inégales par leur nature ? Comment les animaux, avec des organes pareils aux nôtres, avec des sensations semblables, & souvent plus vives, restent bornés à ces mêmes sensations, sans en tirer comme nous une foule d'idées abstraites & réfléchies, les notions méthaphysiques, les Langues, les Lois, les Sciences & les Arts ? Enfin jusqu'où la réflexion peut porter les animaux, & pourquoi elle ne peut les porter au-delà ? Les idées innées sont une chimere que l'expérience réprouve ; mais la maniere dont nous acquérons des sensations & des idées réfléchies, quoique prouvée par la même expérience, n'est pas moins incompréhensible. Sur tous ces objets l'intelligence suprême a mis au devant de notre foible vue un voile que nous voudrions arracher en vain. C'est un triste sort pour notre curiosité & notre amour propre, mais c'est le sort de l'humanité. Nous devons du moins en conclure que les systêmes, ou plutôt les rêves des Philosophes sur la plûpart des questions méthaphysiques, ne méri-

Digitized by Google

tent aucune place dans un ouvrage, uniquement destiné à renfermer les connoissances réelles acquises par l'esprit humain.

L'existence des objets de nos sensations, celle de notre corps & celle de l'être pensant qui existe en nous, conduit le Philosophe à la grande vérité de l'existence de Dieu. Cette vérité ne pouvant être l'objet de la révélation, (puisque la révélation la suppose) on ne sauroit trop s'étonner que l'Antiquité ait été partagée sur ce sujet; que des sectes entieres de Philosophes n'aient reconnu d'autre Dieu que le monde; & que d'autres, en admettant un Être souverain, aient eu des idées assez imparfaites & assez fausses de la nature de cet Être, pour donner à leurs adversaires de l'avantage sur eux. Il a fallu que Dieu se manifestât directement aux hommes, pour leur faire connoître évidemment cette vérité qu'ils portoient tous au dedans d'eux-mêmes, mais que les uns n'y avoient pas reconnue, & que les autres n'y voyoient qu'à travers un nuage. L'Intelligence suprême a déchiré le voile & s'est montrée; sans ajouter rien aux lumieres de notre rai-

Digitized by Google

ſon par rapport aux preuves de ſon exiſtence, elle n'a fait que nous donner pleinement l'uſage & l'exercice de ces lumieres.

La preuve de l'exiſtence de Dieu, qui ſe tire du conſentement de tous les peuples, a paru d'une grande force à pluſieurs Philoſophes de l'antiquité. Perſuadés qu'ils étoient de l'impoſſibilité de ſe former une idée claire de la nature divine, il leur ſuffiſoit que tous les peuples admiſſent ſon exiſtence; la différence des opinions ſur la nature de cet Être étoit peu propre à les frapper, parce qu'ils regardoient cette différence comme une preuve de la foibleſſe de l'eſprit humain, & l'uniformité de ſentimens ſur l'exiſtence d'une intelligence ſupérieure comme une eſpece d'aveu que le ſpectacle de l'univers arrachoit aux hommes, & comme un hommage que cette intelligence inconnue les forçoit à lui rendre (ƒ). Mais la Philoſophie éclairée par la révélation, ayant acquis

(ƒ) Rien n'eſt peut-être plus éloquent dans toute l'antiquité, que le commencement du diſcours de S. Paul dans l'Aréopage. *Athéniens, en paſſant devant un de vos Autels, j'y ai vu cette inſcription :* Au Dieu inconnu. *C'eſt ce Dieu que vous adorez ſans le connoître, que je vous annonce.*

Digitized by Google

des idées plus saines de la Divinité, ne sépare plus ces idées de son existence. Croire Dieu ce qu'il n'est pas, est pour le Sage à peu près la même chose que de ne pas croire qu'il existe. Ainsi la preuve de l'existence de Dieu, tirée du consentement des peuples, ne pouvoit avoir toute sa force tant que l'univers a été privé des lumieres de l'Evangile. Il ne faut donc pas être étonné que cette preuve n'ait pas alors produit le même effet sur tous les esprits.

Une autre raison des idées obscures ou informes que les anciens Philosophes ont eues sur l'existence de Dieu, c'est que parmi les objections de l'Antiquité payenne contre cette vérité, il en est plusieurs auxquelles la révélation seule a l'avantage de répondre. Ces difficultés sont; la misere de l'homme qui ne paroît pas devoir être l'ouvrage d'un Être infiniment bon & infiniment juste; les désordres de l'univers dans l'ordre moral; l'inégalité monstrueuse en apparence dans la distribution des biens & des maux; le triomphe trop fréquent du vice sur la vertu; la difficulté de supposer qu'un Être infiniment puissant & infiniment sage n'ait pas créé le meilleur

Digitized by Google

des mondes possibles ; & l'impossibilité de concevoir que ce monde, tel qu'il est, soit le meilleur que Dieu ait pu créer ; enfin l'incompatibilité apparente de la science de Dieu, de sa sagesse & de sa toute-puissance, avec la liberté de l'homme.

Les Philosophes de l'antiquité qui regarderent comme un problême l'existence du premier Être, furent coupables, il est vrai, de ne point sentir en cette matiere la supériorité des preuves directes sur les objections. Mais ils avoient du moins la bonne foi de sentir aussi l'insuffisance des réponses que fournit à ces objections la seule lumiere naturelle. Dans cette incertitude ils prenoient le parti du scepticisme, persuadés, disoient-ils, que l'Être suprême ne pouvoit les punir de ne l'avoir pas mieux connu, puisqu'il avoit couvert pour eux son existence d'obscurité. Mais sans doute l'obscurité n'étoit pas suffisante pour les rendre excusables ; ils étoient dans le cas de ces peuples, que Dieu, par un jugement aussi juste qu'impénétrable, punira éternellement d'avoir ignoré les dogmes du Christianisme ; vérité effrayante, que la Foi nous oblige de croire.

Digitized by Google

Les sophismes par lesquels l'existence de Dieu peut être attaquée, ne feront point ombrage au Métaphysicien aidé des lumieres de la Religion. Il établira d'abord (ce qui est évident par soi-même) qu'il est nécessaire qu'il existe un Être éternel; il montrera de plus que l'Être éternel est différent du monde; que l'arrangement physique de l'univers ne peut être l'ouvrage d'une matiere brute & sans intelligence; il n'entreprendra point de concilier avec la liberté de l'homme la toute-puissance de Dieu, sa providence & sa science éternelle, parce que l'oracle de Dieu même lui apprend que l'accord de ces vérités est au-dessus de la raison; il n'imitera pas la Philosophie orgueilleuse qui a entrepris de sonder cet abyme, & n'a fait que s'y perdre; mais il n'en reconnoîtra pas moins l'une & l'autre de ces vérités. Il avouera, par les mêmes raisons, sans chercher à l'expliquer, la différence établie par les Théologiens entre l'*infaillible* & le *nécessaire*; il n'admettra point en Dieu, pour sauver la liberté de l'homme, une prévoyance des actions libres, indépendante de ses décrets, parce qu'une telle prévoyance

Digitized by Google

est impossible ; il ne dira point avec d'autres, pour sauver la justice de Dieu, que cet Être si bon, si parfait & si sage, produit tout le physique des crimes sans en produire le moral, qui n'est autre chose qu'une *privation* ; il renvoie aux rêveries des scholastiques cette distinction extravagante, & se contente de leur demander pour leur fermer la bouche, comment Dieu après avoir produit tout le physique des crimes, punit ensuite le moral, effet nécessaire de ce physique. Ainsi, au lieu de faire des détours inutiles pour se retrouver au point d'où il est parti, au lieu de se couvrir de quelques raisonnemens subtils & frivoles, pour revenir ensuite, pressé par les objections, à la profondeur des décrets éternels, il reconnoît dès le premier moment cette profondeur & son ignorance. Mais pour ôter aux Athées tout sujet de triomphe, il remarque & fait voir sans peine que les objections contre la liberté sont du moins aussi fortes dans le systême de l'éternité & de la nécessité de la matiere, que dans celui d'une intelligence toute puissante & éternelle. Enfin, aux objections sur la misere de l'homme, sur les

désordres de l'ordre moral & sur les imperfections de ce monde, il opposera les dogmes qui nous apprennent que l'homme a péché avant que de naître, qui nous promettent des récompenses & des peines dans une vie future, & qui nous font voir le plus parfait des mondes possibles dans celui où il a fallu que Dieu prît la forme humaine. Mais ces différentes matieres étant l'objet de la révélation, le Philosophe pour ne point en usurper les droits, laisse aux Théologiens à les traiter avec le soin & les détails qu'elles exigent, & se contente de renvoyer les incrédules aux ouvrages où elles sont discutées.

Du reste, comme la meilleure réponse aux objections des Athées consiste dans des preuves directes de la vérité qu'ils combattent, le Philosophe s'appliquera principalement au choix de ces preuves : il évitera sur-tout d'en employer aucune qui puisse être sujette à contestation. Rien n'est, on ose le dire, plus indécent, plus scandaleux même, & ne seroit plus nuisible à cette grande vérité (si quelque chose pouvoit lui nuire) que la licence avec laquelle les Scholastiques s'attaquent réciproque-

Digitized by Google

ment ſur leurs démonſtrations de l'e-*xiſtence* de Dieu, qui ne méritent plus ce nom dès qu'elles ne ſont pas hors *d'atteinte*. L'école de Scot rejette celle des Thomiſtes, les Thomiſtes celle de Scot, Deſcartes celle de Scot & des Thomiſtes, les Péripatéticiens modernes celle de Deſcartes. Il ſuffit qu'une opinion ſoit combattue (comme celle des idées innées) pour qu'on ne doive pas en faire la baſe d'un argument de l'exiſtence de Dieu. C'eſt alors moins prouver un premier Être que l'outrager. Le Philoſophe ſe bornera donc aux preuves qui ſont communes à toutes les ſectes, aux ſeuls argumens qui ſont fondés ſur des principes avoués par tous les ſiecles & par tous les hommes. Il cherchera l'exiſtence de Dieu dans les phénomenes de l'univers, dans les loix admirables de la nature, non dans ces lois métaphyſiques ſujettes aux exceptions, & que chacun peut étendre, modifier & reſſerrer à ſon gré, mais dans les lois primitives fondées ſur les propriétés invariables des corps. Ces lois ſi ſimples qu'elles paroiſſent dériver de l'exiſtence même de la matiere, n'en dévoilent que mieux l'Intelligence

Digitized by Google

ſuprême ; par la maniere dont elle a conſtruit les différentes parties de notre Univers, elle ſemble n'avoir eu beſoin que de donner à cette grande machine la premiere impulſion, pour en régler à jamais les différens phénomenes, & pour produire, comme par un ſeul acte de ſa volonté, l'ordre conſtant & inaltérable de la nature ; impulſion trop admirable & trop raiſonnée pour être l'effet d'un hazard aveugle. C'eſt dans ces lois générales, plutôt que dans les phénomenes particuliers, que le Philoſophe cherchera l'Être ſuprême. Ce n'eſt pas que les procédés d'un inſecte qui occupe en apparence ſi peu de place dans l'univers, découvrent moins à un eſprit attentif l'intelligence infinie que les phénomenes généraux : mais ce dernier ſpectacle eſt bien plus fait que le premier pour frapper tous les yeux : & les meilleurs argumens en ce genre ſont ceux qui peuvent convaincre le plus grand nombre.

De toutes les vérités métaphyſiques, celle qui nous intéreſſe le plus après l'exiſtence de Dieu, & ſans laquelle même l'exiſtence de Dieu nous intéreſſeroit beaucoup moins, eſt l'immorta-

lité

lité de l'ame. Comme cette vérité tient en même tems à la Philosophie & à la révélation, il est nécessaire de distinguer ce qu'elle emprunte de l'une & de l'autre.

La Philosophie fournit des argumens pressans de la réalité d'une autre vie. Nous avons de très-fortes raisons de croire que notre ame subsistera éternellement, parce que Dieu ne pourroit la détruire sans l'anéantir, que l'anéantissement de ce qu'il a produit une fois ne paroît pas être dans les vues de sa sagesse, & que les corps même ne se détruisent qu'en se transformant. Mais d'un autre côté l'exemple des animaux dans lesquels la substance immatérielle périt avec eux, & ce grand principe que rien de tout ce qui est créé n'est immortel de sa nature, suffisent pour nous faire sentir que Dieu pouvoit ne créer notre ame que pour un tems ; ainsi l'impénétrabilité des décrets éternels nous laisseroit toujours quelqu'espece d'incertitude sur cet important objet, si la Religion révélée ne venoit au secours de nos lumieres, non pour y suppléer entiérement, mais pour y ajouter le peu qui leur manque. D'un côté la vertu souvent

Digitized by Google

malheureuſe en ce monde, exige de la juſtice de l'Être ſuprême des récompenſes après la mort; de l'autre la révélation nous fait connoître pourquoi Dieu, qui doit des récompenſes à la vertu, ne les lui accorde pas dès cette vie même, & ſouffre qu'elle ſoit malheureuſe ſans paroître l'avoir mérité. La Religion ſeule, dit Paſcal, empêche l'état de l'homme en cette vie d'être une énigme. Voilà ce que le Philoſophe ne doit point perdre de vue en traitant la queſtion de l'immortalité de l'ame, pour diſtinguer, comme dans l'exiſtence de Dieu, les preuves directes qui ſont du reſſort de la raiſon, d'avec les objections dont la révélation fournit la réponſe.

Il eſt néanmoins aſſez ſurprenant que pluſieurs anciens Philoſophes, quoique privés du ſecours de cette même révélation, ayent cru l'ame immortelle, tandis que la ſpiritualité de l'ame, qui eſt une vérité purement philoſophique, n'a été connue diſtinctement d'aucun d'eux. La vanité des hommes qui aime à ſe flatter d'une exiſtence éternelle, a fait faire ce pas aux ſages du Paganiſme; &, s'il eſt permis de le dire, leur erreur ſur la nature de l'ame ſervoit à les con-

Digitized by Google

firmer dans la croyance de son immortalité. Ils ne voyoient aucune différence entre dire que l'ame n'étoit rien, & la dépouiller absolument de toute espece de matiere ; persuadés d'ailleurs qu'aucune particule de matiere ne pouvoit périr, & qu'une matiere douée de sentiment & de pensée (& par conséquent selon eux très-déliée & très-subtile) ne pouvoit perdre cette propriété sans cesser d'être, ils en concluoient que la substance de l'ame étoit immortelle ; ils se partageoient seulement sur le sort de cette substance après la mort, & leurs systêmes sur ce point étoient autant de questions d'aveugles sur la lumiere. Nous avons l'avantage d'être plus éclairés & plus instruits. Les difficultés que l'ame des bêtes semble fournir contre la spiritualité & contre l'immortalité de l'ame, n'ébranlent ni la raison ni la croyance du sage. Il n'y répond point avec certains Scholastiques par cette absurdité ridicule, que l'ame des bêtes est matiere parce qu'elle est bornée à sentir & qu'elle ne pense pas ; il reconnoît que les sensations & la pensée ne peuvent appartenir qu'au même principe ; & l'expérience lui

Digitized by Google

prouve d'ailleurs que les bêtes ne sont pas bornées aux ſenſations pures. Il convient donc que l'ame des bêtes eſt de la même nature que celle de l'homme quant à la ſpiritualité, parce qu'il ſeroit abſurde de ſoutenir que la matiere ſent & penſe dans les animaux & non dans l'homme. Mais il avoue en même tems que la différence de l'ame humaine & de celle des bêtes quant à l'immortalité, vient uniquement de ce que Dieu a voulu que l'ame des animaux pérît avec le corps, & qu'au contraire celle de l'homme ſubſiſtât éternellement. Si on lui propoſe d'expliquer pourquoi les bêtes ſouffrent, ſans l'avoir mérité comme nous par le péché d'un premier pere, & ſans aucun eſpoir de récompenſe dans une autre vie, il n'éludera point avec Deſcartes cette objection en ſoutenant contre la raiſon & l'expérience que les bêtes ſont de purs automates, il ſe contentera de répondre que ſi les bêtes ont des ſenſations cruelles, elles en ont auſſi d'agréables qui les en dédommagent; que la nature de tout ce qui a des ſenſations eſt d'être également ſuſceptible de douleur & de plaiſir; que c'eſt une ſuite de l'union du corps

& de l'ame, & de l'action que les autres corps exercent sur les corps animés; action qui dépend elle-même de la constitution immuable de l'univers, & des lois invariables que son Auteur a établies. Enfin il se contentera d'avoir tiré de la Philosophie toutes les lumieres qu'elle peut fournir sur ce sujet, & se taira sur ce qu'il ne peut comprendre.

VII.

MORALE.

L'Existence de l'Être suprême étant une fois reconnue, nous conduit à chercher le culte que nous devons lui rendre. Mais quoique la Philosophie nous instruise jusqu'à un certain point sur ce grand objet, cependant les lumieres qu'elle nous donne sont très-imparfaites. Le Créateur nous en a avertis lui-même, en nous prescrivant par une révélation particuliere la maniere dont il veut être honoré, & que tous les efforts de la raison n'auroient pu nous faire découvrir. Ainsi la Religion, qui n'est autre chose que le culte

Digitized by Google

que nous devons à l'Intelligence souveraine, ne doit point entrer dans des élémens de Philosophie ; la Religion naturelle ne doit même y paroître que pour nous avertir qu'elle ne suffit pas.

Mais ce qui appartient essentiellement & uniquement à la raison, & ce qui en conséquence est uniforme chez tous les Peuples, ce sont les devoirs dont nous sommes tenus envers nos semblables. La connoissance de ces devoirs est ce qu'on appelle *Morale*, & l'un des plus importans sujets sur lesquels la raison puisse s'exercer. On ne fait pas tant d'honneur à cette Science dans nos écoles. On la rejette pour l'ordinaire à la fin de toutes les autres parties de la Philosophie, apparemment comme la moins intéressante ; & on la réduit à quelques pages, où l'on se borne à agiter des questions vuides & scholastiques, aussi peu propres à nous instruire qu'à nous rendre meilleurs.

Connoissons mieux l'étendue de la Morale, & le cas que nous devons en faire. Peu de Sciences ont un objet plus vaste, & des principes plus susceptibles de preuves convaincantes. Tous ces principes aboutissent à un point com-

Digitized by Google

mun, sur lequel il est difficile de se faire illusion à soi-même ; ils tendent à nous procurer le plus sûr moyen d'être heureux, en nous montrant la liaison intime de notre véritable intérêt avec l'accomplissement de nos devoirs.

La Morale est une suite nécessaire de l'établissement des Sociétés, puisqu'elle a pour objet ce que nous devons aux autres hommes. Or l'établissement des Sociétés est dans les décrets du Créateur, qui a rendu les hommes nécessaires les uns aux autres ; ainsi les principes moraux rentrent dans les décrets éternels. Il n'en faut pourtant pas conclure avec quelques Philosophes, que la connoissance de ces principes suppose nécessairement la connoissance de Dieu. Il s'en suivroit delà, contre le sentiment des Théologiens même, que les Païens n'auroient eu aucune idée de vertu. La Religion sans doute épure & sanctifie les motifs qui nous font pratiquer les vertus morales ; mais Dieu, sans se faire connoître aux hommes, a pu leur faire sentir, & leur a fait sentir en effet la nécessité de pratiquer ces vertus pour leur propre avantage. On a vu même, par un effet de cette

providence qui veille au maintien de la société, des sectes de Philosophes qui révoquoient en doute l'existence d'un premier être, professer dans la plus grande rigueur les vertus humaines. Zénon chef des Stoïciens, n'admettoit d'autre Dieu que l'univers, & sa morale est la plus pure que la lumiere naturelle ait pu inspirer aux hommes.

C'est donc à des motifs purement humains que les Sociétés ont dû leur naissance ; la Religion n'a eu aucune part à leur premiere formation ; & quoiqu'elle soit destinée à en serrer le lien, cependant on peut dire qu'elle est principalement faite pour l'homme considéré en lui-même. Il suffit pour s'en convaincre de faire attention aux maximes qu'elle nous inspire, à l'objet qu'elle nous propose, aux récompenses & aux peines qu'elle nous promet. Le Philosophe ne se charge que de placer l'homme dans la société & de l'y conduire ; c'est au Missionnaire à l'attirer ensuite aux pieds des autels.

La connoissance des principes moraux qui précede la connoissance de l'Être suprême, est elle-même précédée par d'autres connoissances. C'est

Digitized by Google

par les ſens que nous apprenons quels ſont nos rapports avec les autres hommes & nos beſoins réciproques ; & c'eſt par ces beſoins réciproques que nous parvenons à connoître ce que nous devons à la ſociété & ce qu'elle nous doit ; il ſemble donc qu'on peut définir très-exactement l'injuſte, ou ce qui revient au même le mal moral, *ce qui tend à nuire à la ſociété en troublant le bien-être phyſique de ſes membres*. En effet le mal phyſique eſt la ſuite ordinaire du mal moral ; & comme nos ſenſations ſuffiſent, ſans aucune opération de notre eſprit, pour nous donner l'idée du mal phyſique, il eſt évident que dans l'ordre de nos connoiſſances, c'eſt cette idée qui nous conduit à celle du mal moral, quoique l'une & l'autre ſoient de nature différente. Que ceux qui nieront cette vérité ſuppoſent l'homme impaſſible, & qu'ils eſſayent de lui faire acquérir dans cette hypotheſe la notion de l'injuſte.

Mais cette notion en ſuppoſe une autre, celle de la liberté; car ſi l'homme n'étoit pas libre, toute idée de mal ſe réduiroit au mal phyſique. C'eſt donc renverſer l'ordre naturel des idées, que

Digitized by Google

de vouloir prouver l'existence de la liberté par celle du bien & du mal moral. C'est prouver une vérité qui n'est que de sentiment, c'est-à-dire de l'ordre le plus simple, par une vérité sans doute aussi incontestable, mais qui dépend d'une suite de notions plus combinées. Nous disons que l'existence de la liberté n'est qu'une vérité de sentiment, & non pas de discussion; il est facile de s'en convaincre. Car le sentiment de notre liberté consiste dans le sentiment du pouvoir que nous avons de faire une action contraire à celle que nous faisons actuellement; l'idée de la liberté est donc celle d'un pouvoir qui ne s'exerce pas, & dont l'essence même est de ne pas s'exercer au moment que nous le sentons; cette idée n'est donc qu'une opération de notre esprit, par laquelle nous séparons le pouvoir d'agir d'avec l'action même, en regardant ce pouvoir oisif (quoique réel) comme subsistant pendant que l'action n'existe pas. Ainsi la notion de la liberté ne peut être qu'une vérité de conscience. En un mot la seule preuve dont cette vérité soit susceptible, est analogue à celle de l'existence des corps; des êtres réelle-

ment libres n'auroient pas un ſentiment plus vif de leur liberté que celui que nous avons de la nôtre ; nous devons donc croire que nous ſommes libres. D'ailleurs quelles difficultés pourroit préſenter cette grande queſtion, ſi on vouloit la réduire au ſeul énoncé net dont elle ſoit ſuſceptible ? Demander ſi l'homme eſt libre, ce n'eſt pas demander s'il agit ſans motif & ſans cauſe, ce qui ſeroit impoſſible ; mais s'il agit par choix & ſans contrainte ; & ſur cela il ſuffit d'en appeller au témoignage univerſel de tous les hommes. Quel eſt le malheureux, prêt à périr pour ſes forfaits, qui ait jamais penſé à s'en juſtifier en ſoutenant à ſes juges qu'une néceſſité inévitable l'a entraîné dans le crime ? C'en eſt aſſez pour faire ſentir aux Philoſophes, combien les diſcuſſions métaphyſiques ſur la liberté ſont inutiles à la tête d'un Traité de Morale. Vouloir aller en cette matiere au-delà du ſentiment intérieur, c'eſt ſe jetter tête baiſſée dans les ténebres.

Comme la juſtice morale des lois eſt une ſuite de la liberté, & non la liberté une ſuite de la juſtice des lois, ce ſeroit renverſer, ce me ſemble, l'ordre natu-

Digitized by Google

rel des idées, de vouloir prouver que nous ſommes libres, parce qu'autrement les lois ſeroient injuſtes. Je dis plus ; on auroit tort de prétendre que ſi nous n'étions pas libres, il faudroit anéantir les lois. Ce n'eſt ici, je l'avoue, qu'une ſpéculation purement métaphyſique, ſur une hypotheſe qui n'exiſte pas ; mais cette ſpéculation abſtraite peut ſervir à développer & fixer nos idées ſur la matiere que nous traitons. Fuſſions-nous aſſujettis dans nos actions à une puiſſance ſupérieure & néceſſaire, les lois & les peines qu'elles impoſent n'en ſeroient pas moins utiles au bien phyſique de la ſociété, comme un moyen efficace de conduire les hommes par la crainte, & de donner, pour ainſi dire, l'impulſion à la machine. De deux ſociétés ſemblables, compoſées d'êtres qui ne ſeroient pas libres, celle où il y auroit des lois ſeroit moins ſujette au déſordre, parce qu'elle auroit, ſi on peut parler de la ſorte, un régulateur de plus. La néceſſité phyſique des lois, dans des ſociétés pareilles, ſeroit indépendante de la liberté de l'homme ; mais dans la ſociété telle qu'elle eſt, compoſée d'êtres libres, cette néceſſité phyſique ſe

change en équité morale. Dans le premier cas, les loix ne feroient que néceſſaires ; dans le ſecond, elles ſont néceſſaires & juſtes.

Ces obſervations, eſſentiellement relatives aux queſtions préliminaires de la Morale, nous ont paru indiſpenſables pour prémunir nos Lecteurs contre les notions peu exactes que pluſieurs Philoſophes ont données de cette Science & des vérités qui en ſont la baſe, & pour faire ſentir de quelle maniere ces vérités importantes doivent être traitées.

VIII.

Division de la Morale.

Morale de l'homme.

QUoique le genre humain ne compoſe proprement qu'une grande famille, néanmoins la trop grande étendue de cette famille l'a obligé de ſe ſéparer en différentes ſociétés qui ont pris le nom d'*États*, & dont les membres ſe rapprochent par des liens particuliers, indépendamment de ceux qui

Digitized by Google

les uniſſent au ſyſtême général. La Morale a donc quatre objets ; ce que les hommes ſe doivent comme membres de la ſociété générale ; ce que les ſociétés particulieres doivent à leurs membres ; ce qu'elles ſe doivent les unes aux autres ; enfin ce que les membres de chaque ſociété particuliere ſe doivent mutuellement, & à l'Etat dont ils ſont membres. Les premiers devoirs renferment la loi naturelle ou générale, qui n'eſt bornée ni par les tems ni par les lieux, & qu'on peut nommer la *Morale de l'homme ;* les devoirs de la ſeconde eſpece peuvent être appellés la *Morale des Légiſlateurs ;* ceux de la troiſieme la *Morale des Etats ;* enfin les devoirs du quatrieme genre, la *Morale du Citoyen.* Ainſi on trouve dans cette diviſion le droit naturel ou commun ; le droit politique, qu'il ne faut pas confondre avec la politique à laquelle il eſt ſouvent contraire ; le droit des gens & le droit poſitif. A ces quatre branches de la Morale on peut en ajouter une cinquieme, la *Morale du Philoſophe :* elle n'a pour objet que nous-mêmes, & la maniere dont nous devons penſer pour rendre notre condition la meilleure ou

Digitized by Google

la moins triste qu'il est possible. Parcourons successivement ces différentes branches, & voyons les principaux points qui s'y rapportent.

Les lois générales & naturelles sont de deux especes, écrites ou non écrites. Les lois naturelles écrites sont celles dont l'observation est tellement nécessaire au maintien de la société, qu'on a établi des peines contre ceux qui les violeroient. On appelle *crime* toute action qui tend à violer les lois naturelles écrites. De cette seule notion se déduisent, comme nous le verrons plus bas, les principes par lesquels on peut juger de la nature & du degré d'énormité de chaque crime.

Les lois naturelles non écrites sont celles à l'infraction desquelles on n'a point attaché de peines, parce que cette infraction ne porte pas un trouble aussi marqué dans la société que l'infraction des lois naturelles écrites. Mais si l'observation de celles-ci est nécessaire pour rendre la société durable, l'observation de celles-là ne l'est pas moins pour rendre la société douce & florissante; leur transgression est même un poison lent qui doit insensiblement la miner & la

Digitized by Google

diſſoudre. Pourquoi néanmoins les Légiſlateurs ſemblent-ils avoir remis à la volonté des peuples l'obſervation de ces lois ? Pourquoi n'eſt-il point d'action contre l'avarice, la dureté envers les malheureux, l'ingratitude & la perfidie ? Celui qui laiſſe périr de miſere un citoyen qu'il peut ſecourir, n'eſt-il pas à-peu-près auſſi coupable envers la ſociété que s'il faiſoit périr ce malheureux par une mort lente ? Pourquoi donc les lois l'ont-elles épargné ? C'eſt que le bien de cet avare étant ſuppoſé acquis par des moyens que les lois ne réprouvent pas, elles ne peuvent le lui arracher pour le donner à d'autres ; & que ſi la loi qui nous oblige de ſoulager nos ſemblables eſt une des premieres dans l'état de nature, elle eſt ſubordonnée, dans l'ordre de la ſociété, à la loi qui veut que chacun jouiſſe tranquillement & en liberté de ce qu'il poſſede. De même pourquoi la perfidie & l'ingratitude n'ont-elles point de peines afflictives ? C'eſt par une raiſon à-peu-près ſemblable à celle pour laquelle le larcin n'étoit point puni à Sparte, pour nous apprendre à être ſur nos gardes avec les hommes, & à ne

pas placer trop légérement notre confiance & nos bienfaits : c'eſt auſſi pour ne pas trop accorder à la tyrannie des bienfaiteurs, & pour exciter les hommes aux belles actions par le ſeul plaiſir de les faire. Ainſi la Morale établit la réalité & la juſtice des lois non écrites par les raiſons même qui ont forcé les Légiſlateurs à être indulgens ſur la tranſgreſſion de ces lois. D'ailleurs les Légiſlateurs ont pu croire que les hommes ſe feroient juſtice eux-mêmes ſur cette tranſgreſſion, en puniſſant les coupables, ſoit par la honte, ſoit par le mépris, ſoit par le refus de leur ſecours; mais il faut avouer que ſi les Légiſlateurs ont penſé de la ſorte, ils ont eu trop bonne opinion du cœur humain.

L'obſervation des lois naturelles écrites eſt ce qu'on nomme *probité ;* la pratique des lois naturelles non écrites eſt ce qu'on appelle *vertu*. Cette pratique eſt proprement l'objet de la Morale : car la ſévérité des lois qui produit la crainte eſt la Morale la plus efficace qu'on puiſſe oppoſer aux crimes ; & la vraie Morale, celle qui enſeigne la vertu, eſt le ſupplément des lois.

La vertu ſera d'autant plus pure que

Digitized by Google

l'on ſera plus rempli de l'amour univerſel de l'humanité. Or notre ame n'a qu'une certaine étendue d'affections ; ainſi les paſſions qui rempliſſent l'ame de quelque objet particulier nuiſent à la vertu, parce que le degré de ſentiment qu'elles emportent & qu'elles conſomment, eſt autant de retranché ſur celui que l'on doit à tous les membres de la ſociété pris enſemble. L'amour, par exemple, peut produire quelquefois le même effet que le défaut d'humanité, par la violence avec laquelle il nous concentre dans un objet, & nous détache de tous les autres; il n'éteint pas l'amitié dans les ames vertueuſes, mais ſouvent il l'aſſoupit; s'il adoucit quelquefois les ames féroces, il dégrade encore plus ſûrement les ames foibles. L'amour eſt pourtant de toutes les paſſions la plus naturelle, la plus excuſable & la plus commune.

Les paſſions peuvent donc être contraires à la vertu par leur ſeul excès, quand elles auroient d'ailleurs un objet louable ; mais elles le peuvent être encore par la nature même de leur objet, & pour lors elles ſont appellées *vices ;* le vice n'étant autre choſe qu'un ſenti-

Digitized by Google

ment habituel qui nous porté à l'infraction des lois naturelles de la société écrites ou non écrites. C'est pourquoi les passions par leur excès, & les vices par leur nature, sont un des plus grands objets dont la Morale puisse s'occuper. Elle travaille à modérer les unes & à déraciner les autres. Nous disons à modérer les unes : car quoique les sentimens trop isolés & trop concentrés nuisent à l'exercice des vertus sociales, la Morale ne prétend pas réduire les affections de l'ame à ces seules vertus. Elle nous apprend seulement que ces sentimens doivent être subordonnés à l'amour de l'humanité. *Je préfere*, disoit un Philosophe, *ma famille à moi, ma patrie à ma famille, & le genre humain à ma patrie.* Telle est la devise de l'homme vertueux.

Si on appelle *bien-être* tout ce qui est au-delà du besoin absolu, il s'ensuit que sacrifier son bien-être aux besonis d'autrui, est le grand principe de toutes les vertus sociales, & le remede à toutes les passions. Mais ce sacrifice est-il dans la nature, & en quoi doit-il consister ? Sans doute aucune loi naturelle ni positive ne peut nous obliger à aimer les

Digitized by Google

autres plus que nous ; cet héroïſme, ſi on peut appeller ainſi un ſentiment abſurde, ne ſauroit être dans le cœur humain ; mais l'amour éclairé de notre propre bonheur nous montre comme des biens préférables à tous les autres, la paix avec nous-mêmes, & l'attachement de nos ſemblables ; & le moyen le plus ſûr de nous procurer cette paix & cet attachement, eſt de diſputer aux autres le moins qu'il eſt poſſible, la jouiſſance de ces biens de convention, ſi chers à l'avidité des hommes. Ainſi l'amour éclairé de nous-mêmes eſt le principe de tout ſacrifice moral.

La diſpoſition qui nous porte à ce ſacrifice s'appelle déſintéreſſement. On peut donc regarder le déſintéreſſement comme la premiere des vertus morales. C'eſt en effet celle qui contribue le plus à conſerver & à fortifier en nous toutes les autres. C'eſt auſſi celle que les malhonnêtes gens connoiſſent le moins, celle à laquelle ils croient le moins, celle enfin qu'ils craignent ou qu'ils haïſſent le plus dans ceux à qui ils ſont forcés de l'accorder.

Pour fixer quelles ſont les lois & les bornes du ſacrifice que nous devons

Digitized by Google

aux autres, il faut distinguer deux sortes de nécessaire, l'absolu & le relatif. L'absolu est réglé par les besoins indispensables de la vie; le relatif par l'état & les circonstances. Le nécessaire relatif n'est donc pas égal pour tous les hommes; l'absolu même ne l'est pas; la vieillesse a plus de besoin que l'enfance, le mariage que le célibat, la foiblesse que la force, la maladie que la santé.

La Morale doit s'appliquer à fixer les bornes du nécessaire absolu & du nécessaire relatif. Il ne s'agit point sur cet article de recourir aux préceptes ni même aux conseils de la Religion; il s'agit de ce que la Philosophie & les lois rigoureuses de la société nous permettent ou nous ordonnent. Car des Elémens de Morale doivent être faits pour toutes les nations, même pour celles que la lumiere de la Foi n'a pas éclairées.

Les bornes du nécessaire absolu sont fort étroites; un peu de justice & de bonne foi avec soi-même suffira pour les connoître. A l'égard du nécessaire relatif, la regle la plus sûre pour en juger est l'opinion publique; elle apprécie toujours équitablement les différens

Digitized by Google

besoins de chaque état. Un Citoyen auroit donc tort de régler en général son nécessaire relatif sur l'exemple de ses égaux ; parce que dans un mauvais gouvernement un état peu estimable en lui-même peut être le chemin de l'opulence, & par conséquent n'autorise pas à user avec faste des richesses qu'il a procurées. Mais au défaut du gouvernement la nation fait justice, & prononce sur ce qui est permis à chacun ; il ne s'agit que de savoir l'entendre.

Au reste une loi antérieure à toute considération sur le nécessaire relatif, c'est que dans les Etats où plusieurs citoyens manquent du nécessaire absolu (& ces états sont par malheur le plus grand nombre) tous ceux qui ont plus que ce nécessaire doivent à l'Etat au moins une partie de ce qu'ils possedent au-delà. Or quelle est cette partie qu'ils doivent, & qu'ils ne peuvent retenir sans être coupables envers la société dont ils sont membres ? La réponse à cette premiere question (*g*) renfermera

(*g*) Voici un calcul qui peut servir à nous faire entendre. Supposons en France vingt millions d'habitans, & dix mille millions de richesses ; c'est environ 500 livres par tête, auxquelles chaque citoyen a également droit & auxquelles même il auroit un droit absolu & rigoureux,

l'obligation étroite que la Morale nous impose. Mais quand on a satisfait à cette obligation, & qu'on voit encore une

si ces 500 livres étoient indispensables pour satisfaire au nécessaire absolu. Mais supposons que le nécessaire absolu se borne à 300 livres, & qu'il y ait dans la Société dix millions d'hommes dont le bien ne se monte qu'à 200 liv. Voilà donc 100 livres qui manquent à chacun de ces citoyens pour le nécessaire absolu; & par conséquent mille millions de richesses dont une portion de la Société est redevable à l'autre dans les regles de la plus exacte justice. Or la partie la plus riche de la Société possede huit mille millions, & comme nous supposons que trois cens livres suffisent au nécessaire absolu des dix millions d'hommes qui composent cette partie opulente, il s'ensuit que cette partie a trois mille millions de nécessaire, & cinq mille millions de superflu. Sur ce superflu elle doit mille millions à l'autre partie, c'est donc un cinquieme de ce superflu qu'elle lui doit nécessairement. Donc dans la supposition présente, tout citoyen riche de plus de 300 livres, doit en rigueur à ses compatriotes le cinquieme du restant. L'exemple que nous donnons ici n'est qu'une ébauche légere du calcul moral que tout homme de bien doit avoir devant les yeux; nous y avons supposé que les citoyens les plus pauvres aient au moins 200 livres de revenu, & cette supposition peut être trop forte si une grande partie languit dans la misere; nous avons supposé d'un autre côté que 300 livres sont le nécessaire absolu de chaque particulier, & cette supposition peut être trop peu favorable dans plusieurs cas, eu égard au sexe, à la constitution du corps, à l'éducation qu'on a reçue, & qui augmente nos besoins même malgré nous; mais encore une fois nous ne prétendons ici que donner un exemple du calcul que chaque citoyen est obligé de faire sur des *données* plus exactes; & nous ajoutons que ce calcul est un des principaux points qu'on doit traiter en Morale. Une des conséquences qu'on doit en tirer, & qui paroît mériter beaucoup d'attention, c'est que les charges publiques ne doivent être imposées

Digitized by Google

partie de ses semblables manquer du nécessaire par l'injustice & la barbarie du plus grand nombre des citoyens, n'est-il pas du devoir de l'homme vertueux de pousser le sacrifice plus loin, de se priver même tout à fait de son nécessaire relatif; & l'étendue plus ou moins grande de ce sacrifice n'est-elle pas la véritable mesure de la vertu?

Voilà les questions importantes qu'on doit traiter dans les élémens de la morale de l'homme. Cette science considérée sous ce point de vue devient une espece de tarif, mais un tarif qui doit effrayer toute ame honnête. Il fera voir à l'homme de bien que s'il lui est permis de desirer les richesses dans la vue d'en faire usage pour diminuer le nombre des malheureux, la crainte des injustices auxquelles l'opulence l'expose doit le consoler, quand il est réduit au pur nécessaire.

Le luxe est au nécessaire relatif ce que celui-ci est au nécessaire absolu; les lois morales sur le luxe doivent

que sur le nécessaire relatif des Citoyens, & jamais sur le nécessaire absolu. Celui qui n'a que du pain, ne doit rien à l'Etat, que d'y observer les lois, & d'exposer, s'il le faut, sa vie pour le défendre.

donc

Digitized by Google

donc être encore plus rigoureuses que les lois sur le nécessaire rélatif. On peut les réduire à ce principe sévere, mais vrai, que le luxe est un crime contre l'humanité, toutes les fois qu'un seul membre de la société souffre & qu'on ne l'ignore pas. Qu'on juge de là combien peu il y a d'occasions & de gouvernemens où le luxe soit permis, & qu'on tremble de s'y laisser entraîner, si on a quelque reste d'humanité & de justice. Nous ne parlons ici que des maux civils du luxe, de ceux qu'il peut produire dans la société ; que sera-ce si on y joint les maux purement personnels, les vices qu'il produit ou qu'il nourrit dans ceux qui s'y livrent, en énervant leur ame, leur esprit & leur corps ? Aussi plus l'amour de la patrie, le zele pour sa défense, l'esprit de grandeur & de liberté sont en honneur dans une nation, plus le luxe y est proscrit ou méprisé ; il est le fléau des Républiques, & l'instrument du despotisme des Tyrans.

Une autre question qui tient à celles du nécessaire absolu & rélatif, est la question de l'usure, si agitée par les Philosophes & les Écrivains moraux.

Digitized by Google

Il ne feroit pas ſurprenant que ſur ce point, ainſi que ſur beaucoup d'autres, les préceptes de la Religion allaſſent plus loin que ceux de la ſociété ; mais pour bien connoître ce que la Religion ajoute à la Morale en cette matiere, il eſt du devoir du Philoſophe d'examiner les regles que la raiſon & l'équité purement naturelle nous preſcrivent ; En quoi conſiſte l'uſure proprement dite ? Si ce qui eſt uſure dans un cas peut ne pas l'être dans un autre, eu égard aux circonſtances & aux perſonnes ? Si l'aliénation du fonds eſt néceſſaire pour pouvoir exiger l'intérêt de l'argent ? Enfin ſi l'intérêt compoſé, c'eſt-à-dire l'intérêt de l'intérêt, eſt en lui-même plus contraire à la morale que l'intérêt ſimple ? On pourroit faire voir à cette occaſion, (& c'eſt une obſervation que nous croyons nouvelle & importante) que ſi l'intérêt compoſé eſt plus onéreux au débiteur que l'intérêt ſimple, lorſque le débiteur s'acquite au-delà du tems par rapport auquel l'intérêt eſt fixé, l'intérêt compoſé eſt au contraire favorable au débiteur lorſqu'il s'acquite avant ce même tems; vérité de calcul qu'un Auteur de morale

peut mettre aiſément à la portée de *tout le* monde (*h*).

(*h*) Pour rendre ſenſible à tous nos Lecteurs cette obſervation, ſuppoſons qu'un particulier prête à un autre une ſomme d'argent à 3 pour 1 d'intérêt par an ; cette uſure exorbitante ne peut ſans doute jamais être permiſe en morale, mais l'exemple eſt choiſi pour rendre le calcul plus facile. Il eſt clair qu'au commencement de la 1re. année, c'eſt-à-dire, dans l'inſtant du prêt, le débiteur devra ſimplement la ſomme prêtée 1 ; qu'au commencement de la deuxieme année il devra la ſomme 4 ; & que cette ſomme 4 devant porter ſon intérêt à 3 pour 1, il ſera dû au commencement de la troiſieme année la ſomme 4 plus 12, ou 16 ; enſorte que les ſommes 1, 4, 16 dues au commencement de chaque année, c'eſt-à-dire à des intervalles égaux, formeront une proportion dans laquelle le troiſieme nombre contient le ſecond, autant de fois que celui-ci contient le premier. Or par la même raiſon ſi on cherche la ſomme due au milieu de la premiere année, on trouvera que cette ſomme eſt 2, parce que la ſomme due au milieu de la premiere année doit former auſſi une proportion ſemblable avec les ſommes 1 & 4 dues au commencement & à la fin de cette année, & qu'en effet la ſomme 1 eſt contenue dans la ſomme 2 autant de fois que la ſomme 2 l'eſt dans la ſomme 4. Préſentement, dans le cas de l'intérêt ſimple, le débiteur de la ſomme 4 au commencement de la deuxieme année, ne devroit que la ſomme 7 & non 16 au commencement de la troiſieme ; mais au milieu de la premiere année il devroit la ſomme 2 & $\frac{1}{2}$; car l'argent qui rapporte 3 pour 1 à la fin de l'année dans le cas de l'intérêt ſimple, & 6 (c'eſt-à-dire, le double de 3) à la fin de la deuxieme année, doit rapporter $\frac{3}{2}$, c'eſt-à-dire, la moitié de 3, au milieu de la premiere année. Donc dans le cas de l'intérêt compoſé, le débiteur devra moins avant la fin de la premiere année, que dans le cas de l'intérêt ſimple. Donc ſi l'intérêt compoſé eſt favorable au créancier dans certains cas, il l'eſt au débi-

Les lois naturelles, écrites ou non écrites, ont principalement pour but de conserver ou d'améliorer l'existence physique des citoyens; mais outre cette existence, il en est encore une autre qu'on peut appeller existence morale, & qui ne doit pas leur être moins chere: elle est fondée sur l'estime & la confiance de leurs semblables, sentiment précieux sans lequel aucune société ne peut subsister.

Les citoyens ont trois especes d'existence morale. La premiere, qui consiste dans la réputation de *probité*, ne sauroit être trop ménagée dans ceux qui la méritent, & trop ouvertement attaquée dans ceux qui en sont indignes. La seconde, qui consiste dans la réputation de *vertu*, est moins rigoureusement nécessaire, & par conséquent, lorsqu'elle est usurpée, elle peut être attaquée avec plus de liberté; mais elle

teur dans d'autres. La compensation, il est vrai, n'est pas égale, puisque l'avantage du débiteur finit avec la premiere année, & que celui du créancier commence alors pour aller toujours en croissant à mesure que le nombre des années augmente. Néanmoins il n'est pas inutile d'avoir fait cette remarque, ne fût-ce que pour montrer, que l'intérêt simple dans certains cas est moins favorable au débiteur que l'intérêt composé, si la convention est telle que le débiteur soit obligé de s'acquitter avant la fin de l'année de l'emprunt.

Digitized by Google

ne le sauroit être avec trop de circonspection & de justice. Enfin la troisieme est la réputation de *talent* & de *mérite*, qui moins nécessaire encore, peut aussi souffrir dés attaques plus vives quand elle n'est pas méritée. Ces attaques sont l'objet de la critique ; ainsi la critique est non-seulement permise, elle est encore utile & nécessaire, pourvu qu'on ne *la* confonde pas avec la satyre, dont le but est plutôt de nuire que d'éclairer. Mais c'est peut-être une des questions les plus délicates de la morale ; que de marquer avec équité la différence précise de la satyre & de la critique ; d'un côté la vanité offensée voit la satyre où elle n'est pas, de l'autre la malignité voudroit trop en reculer les bornes.

I X.

Morale des Législateurs.

NOus avons donné dans l'article précédent le précis des grands objets sur lesquels doit porter la morale de l'homme. Celle des Législateurs a deux branches, ce que tout gouverne-

Digitized by Google

ment de quelqu'espece qu'il soit doit à chacun de ses membres, & ce que chaque espece particuliere de gouvernement doit à ceux qui lui sont soumis.

Conservation & tranquillité ; voilà ce que tout gouvernement doit à ses membres, & ce qu'il doit également à tous. Or c'est par les lois que tout gouvernement satisfait à ces deux points. Le premier principe de la morale des Législateurs est donc, qu'il n'y a de bon gouvernement que celui dans lequel les citoyens sont également protégés & également liés par les lois. Ils ont alors un même intérêt à se défendre & à se respecter les uns les autres ; & en ce sens ils sont égaux, non de cette égalité métaphysique, qui confond les fortunes, les honneurs & les conditions, mais d'une égalité qu'on peut appeller morale, & qui est plus importante à leur bonheur. L'égalité métaphysique est une chimere qui ne sauroit être le but des lois, & qui seroit plus nuisible qu'avantageuse. Etablissez cette égalité, vous verrez bientôt les membres de l'État s'isoler, l'anarchie naître & la société se dissoudre. Etablissez au contraire l'inégalité morale, vous verrez

Digitized by Google

une partie des membres opprimer l'autre, le despotisme prendre le dessus & la société s'anéantir.

Il en est des lois comme des sciences ; ce n'est pas par le nombre des principes particuliers, c'est par la fécondité & l'application des principes généraux qu'on leur donne de l'étendue & de la force. Les lois sont de deux especes, criminelles ou civiles. Par rapport aux lois criminelles, la Morale s'attache à développer les principes qui doivent en diriger l'objet, l'établissement & l'exécution.

Les lois supposent qu'aucun citoyen ne doit se trouver par sa situation dans la nécessité absolue d'attenter à la vie ou à la fortune d'un autre. Elles ne doivent donc permettre d'attaquer la vie de son ennemi que pour défendre la sienne. Mais elles ne peuvent permettre en aucune occasion d'attaquer par des moyens violens la fortune de qui que ce soit; non-seulement parce qu'elles doivent toujours offrir au citoyen des moyens de rentrer dans ce qu'on lui a ravi ; mais parce que l'œconomie & la balance de la société doit être telle, qu'aucun citoyen n'y soit malheureux sans l'avoir mérité ; ce qui lui ôte le

droit de dépouiller ou de vexer son semblable. Ce n'est pas à dire pourtant que dans une société mal gouvernée (comme la plupart le sont) les citoyens malheureux puissent se procurer par des violences le nécessaire que la société leur refuse ; tolérer ces violences ne seroit dans l'état qu'un mal de plus. La punition des coupables est alors une espece de sacrifice que la société fait à son repos ; mais il seroit juste de joindre à ce sacrifice une punition beaucoup plus sévere de ceux qui gouvernent.

On peut distribuer les crimes en différentes classes ; dans la premiere sont ceux qui ôtent ou qui attaquent injustement la vie ; dans la seconde ceux qui attaquent l'honneur ; dans la troisieme ceux qui attaquent les biens ; dans la quatrieme ceux qui attaquent la tranquillité publique ; dans la cinquieme ceux qui attaquent les mœurs. Les peines des crimes doivent leur être proportionnées ; ainsi ceux de la premiere espece doivent être punis par des peines capitales, ceux de la seconde par des peines infamantes, ceux de la troisieme par la privation des biens, ceux de la quatrieme par l'exil ou la prison, ceux

Digitized by Google

de la cinquieme par la honte & le mépris public. Telles sont en général les maximes que le droit naturel prescrit sur cette matiere, & qui ne doivent souffrir d'exceptions que le moins qu'il est possible. Car le crime doit être puni non-seulement à proportion du degré auquel le coupable a violé la loi, mais encore à proportion du rapport plus ou moins étroit, & plus ou moins direct de la loi au bien de la société. C'est la regle sur laquelle le Législateur doit juger du degré d'énormité des crimes, & sur-tout de la distinction qu'on doit y apporter, en les envisageant soit par rapport à la Religion, soit par rapport à la Morale purement humaine. Par-là on peut expliquer pourquoi le vol, par exemple, est puni par les lois beaucoup plus sévérement que des crimes qui attaquent la Religion aussi directement que le vol; pourquoi la fornication, quoique beaucoup moins criminelle en elle-même que l'adultere caché, est cependant en un sens plus nuisible à la société humaine, puisqu'elle tend ou à multiplier dans l'État les citoyens malheureux & sans ressource, ou à faciliter la dépopulation par la ruine de la fécondité.

C'est ainsi que la Morale législative décide quelle doit être la peine des crimes, eu égard à leur objet, à leur nature, aux circonstances dans lesquelles ils ont été commis, à la forme du gouvernement, au caractere de la nation. C'est en conséquence des mêmes principes qu'elle examine; Si dans la punition des crimes il n'est pas quelquefois nécessaire d'aller au-delà des limites que la loi naturelle semble prescrire, & dans quel cas le Législateur y est obligé? Si on doit infliger des peines infamantes aux actions qui ne sont pas infames en elles-mêmes? Si le Juge doit suivre dans tous les cas la lettre de la loi? S'il peut être permis, dans quelque espece de gouvernement que ce soit, de s'assurer, sans l'intervention des lois, de la personne d'un citoyen dangereux?

Nous ne faisons qu'indiquer ici ces différents points de la Morale des lois criminelles. Celle des lois civiles est plus courte. Il est en ce genre un grand nombre de questions sur lesquelles le Philosophe ne doit pas appuyer, à cause de l'arbitraire qu'elles renferment. Il doit se borner aux objets généraux de l'administration, examiner les cas où

Digitized by Google

l'on doit sacrifier le bien particulier au bien public, & ceux où il peut y avoir des exceptions à cette maxime; les principes qui rendent les impôts justes ou injustes; la différence de la dépendance civile, par laquelle les citoyens tiennent tous également au corps de l'Etat dont ils sont sujets, & de la dépendance domestique, par laquelle les enfans sont soumis à leurs peres, les femmes à leurs maris, les serviteurs à leurs maîtres; les bornes de la dépendance domestique où les citoyens peuvent être les uns des autres, & la nécessité de modifier cette dépendance sans la rompre, pour resserrer les liens de la dépendance civile; les lois du mariage, la plupart trop onéreuses au sexe le plus foible, parce qu'elles ont été faites par le plus fort; en un mot les maximes qui doivent servir de base aux grands principes du gouvernement. Le reste est la matiere de la Jurisprudence, science trop contentieuse & trop peu uniforme pour avoir place dans des élémens de Philosophie.

Enfin l'objet des Législateurs étant de procurer le plus grand bien de la société qu'ils gouvernent, ils doivent encore

Digitized by Google

engager les hommes à concourir à ce bien pour leur propre intérêt. Si le droit politique demande qu'un citoyen ne devienne pas trop puissant, le droit naturel exige qu'un citoyen utile soit récompensé. Les récompenses sont de deux especes, les richesses & les honneurs. Les richesses sont dues à ceux qui ont enrichi l'État, les honneurs à ceux qui l'ont honoré. Que les citoyens qui se plaignent d'être pauvres ou d'être oubliés, méditent cette regle, & qu'ils se jugent.

Comme le mérite, les talens & les services rendus à l'Etat sont personnels, les récompenses doivent l'être aussi. Ainsi la famille d'un citoyen, lorsqu'elle n'a d'autre mérite que celui de lui appartenir, ne devroit pas participer aux honneurs qu'on lui rend, si ce n'est autant que cette participation seroit elle-même un honneur de plus pour le citoyen. Cette participation devroit-elle donc s'étendre au-delà du tems où le citoyen peut en jouir, c'est-à-dire, au-delà de sa vie? Et la Noblesse héréditaire, sur-tout dans les pays où les Nobles ont beaucoup de prérogatives, n'a-t-elle pas l'inconvénient de faire jouir des avanta-

Digitized by Google

ges dûs au mérite, des hommes souvent *inutiles*, ou même nuisibles à la patrie ?

Si les honneurs ne se doivent qu'au *mérite*, ils ne doivent donc pas être la récompense de la fortune ; ils ne doivent donc pas se vendre. C'est à-peu-près, dit Platon, comme si on faisoit quelqu'un Général ou Pilote pour son argent. Ceux qui ont fait la meilleure apologie de cette vénalité, ont dit que dans des Etats despotiques, où le Prince gouverné par ses courtisans est exposé à faire de mauvais choix, le hasard donnera de meilleurs sujets que le choix du Prince, & que l'espérance de s'avancer par les richesses entretiendra l'industrie ; c'est-à-dire, à proprement parler, que la vénalité des honneurs ne devroit avoir lieu que dans un gouvernement dont le principe seroit mauvais, & le Chef indigne de l'être.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des principes purement moraux qui doivent guider & éclairer les Législateurs. La Religion par ses préceptes, ses conseils, ses récompenses & ses peines, est le complément des lois ; mais comment & jusqu'à quel point doit-elle en faire partie ? De-là plusieurs grandes ques-

Digitized by Google

tions qui appartiennent essentiellement à la Marale législative ; n'est-il pas nécessaire que les lois civiles & celles de la Religion soient séparées ? Que les unes & les autres n'aient rien de commun entre elles, ni quant aux obligations, ni quant aux peines ? Que la Religion n'ait aucune influence sur les effets civils, ni ceux-ci sur la Religion ? La tolérance de toutes les manieres d'honorer l'Etre suprême, ne seroit-elle pas l'effet infaillible de cette distinction de lois ? Enfin dans des élémens de Morale législative ne doit-on pas établir l'esprit de douceur & de modération à l'égard de quelque culte que ce puisse être ? Cette derniere question est la plus facile à décider. En effet, parmi cette multitude de Religions qui couvrent la surface de la terre, il n'y a point de nation qui ne croie posséder la vraie ; ainsi des élémens de Morale devant embrasser tout l'univers, décideroient en pure perte de la prééminence d'une Religion sur une autre ; ils ne feroient là-dessus changer aucun peuple ; ils doivent donc se borner à conseiller aux hommes de se supporter sur ce point. D'ailleurs, si l'intolérance religieuse d'une société par

rapport à ses membres, étoit autorisée par la Morale, elle devroit l'être par les mêmes principes, de société à société; or quel trouble affreux n'en résulteroit-il pas sur la surface de la terre? Animés par un zele éclairé, nous envoyons nos Missionnaires à la Chine; si les Chinois, poussés par un zele aveugle, en faisoient autant par rapport à nous, traînerions-nous leurs Missionnaires au supplice? Nous nous bornerions à tâcher de les convertir.

Il faut donc bien distinguer l'esprit de tolérance, qui consiste à ne persécuter personne, d'avec l'esprit d'indifférence qui regarde toutes les Religions comme égales. Plût-à-Dieu que cette distinction, si essentielle & si juste, fût bien connue de toutes les Nations! La Religion Chrétienne, qu'il est si important aux hommes de pratiquer, seroit plus aisée à leur faire connoître. Car la charité que cette Religion même nous oblige d'avoir pour ceux qui ont le malheur de l'ignorer, n'exclut pas les voies de douceur par lesquelles elle doit s'insinuer dans les esprits. Bien loin de rejetter ces moyens de persuasion, elle les favorise & les prépare; sa nature est sans doute

de faire des profélytes, mais fans y employer l'autorité coactive. Les récompenfes & les distinctions font le feul reffort dont les Légiflateurs puiffent fe permettre de faire ufage, pour mettre la véritable Religion en honneur. Par ce moyen elle acquerra de jour en jour des fectateurs d'autant plus fideles qu'ils feront volontaires. La perfécution produiroit un effet tout oppofé. Dans le premier cas, la vanité feule, fans aucun effort, détache infenfiblement les hommes de leurs opinions, dans l'autre au contraire elle les y attache.

L'application de ces principes doit principalement avoir lieu, lorfqu'il y a dans un Etat deux Religions puiffantes, rivales l'une de l'autre. Dans quelques gouvernemens on y a ajouté un autre moyen de miner infenfiblement celle des deux Religions qu'on veut affoiblir, c'eft d'ouvrir la porte à toutes les efpeces de culte. Ainfi, difent les partifans de ce fyftême, « pour prévenir ou faire » ceffer une inondation dans certains » fleuves, on y ajoute de nouvelles » eaux, qui creufent le lit & rendent » le courant plus rapide; au lieu de » faire au fleuve des faignées, qui en

» affoibliſſant la rapidité des eaux, ne
» ſeroient propres qu'à augmenter le
» débordement. La rivalité de deux
» Religions qui ſe diſputent l'empire
» chez un peuple, eſt plus propre à y
» cauſer des déſordres civils que le mê-
» lange de cent Religions que l'État
» tolere toutes, & qui ſe mépriſent
» mutuellement ſans ſe craindre & ſans
» ſe nuire. Auſſi l'Angleterre qui admet
» toutes les manieres d'honorer Dieu
» qu'il a plu aux hommes d'inventer,
» ne connoît pas ces diſputes funeſtes
» de Religion dont tant d'autres peuples
» ont été la victime ». Nous n'examinerons pas ſi ce ſyſtême a été en effet utile à l'Angleterre; mais il ſeroit peut être dangereux, & par rapport à la Religion, & par rapport à la politique, d'en faire une regle générale.

L'intolérance en matiere de Religion (nous parlons toujours de l'intolérance qui perſécute) eſt d'autant plus injuſte dans ſon principe & dans ſes effets, qu'en général les hommes ſont aſſez portés d'eux-mêmes, ou à ſuivre la religion du pays qu'ils habitent, ou du moins à la reſpecter lorſqu'on ne les y force pas. Pour s'en convaincre il ſuffit de faire attention à l'horreur que les

Digitized by Google

incrédules même affectent pour ceux de leurs semblables qui embrassent une autre Religion que celle où ils sont nés. De la part d'un Chrétien persuadé, cette horreur est naturelle ; mais dans un homme qui regarde toutes les Religions comme aussi indifférentes que la maniere de se vêtir, quel peut en être le principe ? Seroit-ce pure inconséquence ? Seroit-ce plutôt une suite de ce sentiment de respect pour la Religion de nos peres, que l'éducation a gravé dans nous, & auquel on obéit, même sans s'en appercevoir ?

Au reste, soit que l'Etat doive entrer ou non dans les questions de Religion, il doit au moins veiller avec soin à ce que les Ministres de la Religion ne deviennent pas trop puissans. Si leur pouvoir peut être de quelque utilité, c'est dans les Etats despotiques, pour servir de barriere à la tyrannie ; c'est-à-dire, que ce pouvoir n'est alors qu'un moindre mal opposé à un plus grand.

Ces principes généraux de la tolérance civile (qu'il ne faut pas confondre encore une fois avec la tolérance ecclésiastique, c'est-à-dire, avec l'indifférence pour toute Religion) nous ont paru mériter par leur importance

Digitized by Google

d'être indiqués ici avec quelque étendue, comme un des principaux points qu'on doit s'appliquer à traiter dans des élémens de Morale législative. Mais en laissant à chaque citoyen la liberté de penser en matiere de Religion, lui laissera-t-on celle de parler & d'écrire ? La tolérance, ce me semble, ne doit pas aller jusques-là, sur-tout si les écrits & les discours dont il s'agit attaquent la Religion dans sa Morale. Cette sévérité s'étend même aux écrits qui attaquent le dogme, chez la plupart des Nations qui ont le bonheur de posséder la vraie Religion, & il seroit imprudent d'oser en cela blâmer leur conduite. Mais la question devient bien plus difficile à résoudre par rapport aux contrées dont les peuples sont engagés dans l'erreur ; sur-tout quand cette erreur est connue d'une grande partie de la nation, & que ceux qui gouvernent n'y participent pas, ou n'y sont soumis qu'en apparence. En effet, si d'un côté, comme le Christianisme nous l'enseigne, rien n'est plus déplorable que de laisser en matiere de Religion toute une Nation plongée dans les ténebres, de l'autre il est quelquefois plus nuisible qu'utile pour le repos de cette même Nation, de cher-

Digitized by Google

cher à lui arracher ce voile imposteur. On voit par-là avec combien de précautions & de sagesse cette question doit être discutée. Mais quelque méthode qu'on suive pour la résoudre, il est un principe que l'on ne doit pas oublier en la traitant, & qu'on ne sauroit trop inspirer à tous les citoyens : c'est qu'il y a de la démence à combattre la Religion si elle est vraie, & bien peu de mérite si elle est fausse.

On a quelquefois attaqué les adversaires déclarés du Christianisme par ce principe, qu'ils anéantissent autant qu'il est en eux le seul frein que puisse avoir le peuple. Il seroit dangereux, ce me semble, d'appuyer uniquement, comme ont fait quelques Ecrivains, sur cette considération purement politique. Ce seroit faire injure à la vraie Religion que de vouloir la conserver & la défendre par les mêmes vues qu'une invention purement humaine. Ce seroit d'ailleurs ignorer, que si la croyance d'un Dieu vengeur est un des plus puissants remparts que les Législateurs puissent opposer à la méchanceté des hommes, ce motif n'agit pas avec une égale force sur tous les esprits. La multitude, pour l'ordinaire, n'est vivement agitée que

Digitized by Google

par la crainte d'un mal ou l'espérance d'un bien présent. Une expérience triste, mais malheureusement trop vraie, prouve, à la honte de l'humanité, que les crimes qui sont punis par des lois se commettent peu, en comparaison de ceux dont l'Etre suprême est le seul Témoin & le seul Juge, quoique la Loi *Divine* défende également les uns & les autres. Ainsi d'un côté les peines dont la Foi nous menace, sont par leur nature le frein le plus redoutable des crimes ; de l'autre l'aveuglement de l'esprit humain empêche ce frein d'être aussi général qu'il pourroit l'être.

Il résulte de tout ce qu'on vient de dire, que dans les pays même où la tolérance civile est admise, le Moraliste ne doit pas établir cette regle, de ne jamais punir les écrits contre la Religion ; mais qu'il doit laisser à la prudence du gouvernement & des Magistrats, à déterminer en ce genre ce qu'il vaut mieux ignorer que punir.

Quelques Philosophes de nos jours prétendent, que si l'on proscrit entiérement les ouvrages contre la Religion, il ne seroit peut-être pas moins à propos d'interdire aussi les écrits en sa fa-

Digitized by Google

veur. « Dès qu'il n'y aura point, disent-
» ils, d'adversaires déclarés, ces écrits
» ne serviroient qu'à prouver aux sim-
» ples que la Religion a des adversaires
» secrets. D'ailleurs qu'ajouteront tous
» ces ouvrages aux excellens Livres
» déjà composés en faveur du Christia-
» nisme ? Et qu'y ajoutent-ils souvent
» en effet, que des argumens foibles &
» mal présentés, qui prouvent plus
» de zele que de lumiere, & qui peu-
» vent donner aux incrédules une ap-
» parence d'avantage » ? Nous conve-
nons que dans la supposition présente,
les apologies de la Religion seroient
moins nécessaires; mais si cette cause
respectable peut être défendue, comme
nous n'en doutons point, par des rai-
sons victorieuses, nous ne voyons pas
qu'il puisse jamais être dangereux d'é-
crire en sa faveur, même sans avoir
d'adversaires à combattre. Penser au-
trement, ce seroit marquer une dé-
fiance condamnable, & injurieuse à la
vérité.

Outre les lois générales qui ont rap-
port aux hommes considérés comme
membres d'une société quelconque,
chaque société particuliere a une forme

Digitized by Google

qui lui est propre ; & sa forme est principalement déterminée par deux choses ; par la nature des lois particulieres de chaque société, & par la nature de la puissance chargée de les faire observer. Cette puissance réside, ou dans le corps de l'Etat pris ensemble, ou dans une partie des citoyens, ou dans un seul ; ce qui constitue les trois especes de gouvernemens, Démocratique, Aristocratique, & Monarchique. Le détail de ce qui convient aux uns & aux autres n'appartient point à des élémens de Morale ; l'esquisse suivante offre les principaux points sur lesquels on doit s'arrêter.

D'un côté les abus sont plus sujets à s'introduire, & plus difficiles à guérir dans un grand que dans un petit État ; mais de l'autre un grand État a plus de ressources en lui-même pour sa conservation & pour sa défense. C'est donc une belle question de Morale législative, que de savoir s'il est bon qu'il y ait de grands États ; & quel est pour chaque État le degré d'étendue & le genre de gouvernement le plus convenable, suivant le caractere des peuples ?

Lorsque l'État en corps n'est pas dépositaire des lois, le corps particulier

Digitized by Google

ou le citoyen qui en eſt chargé, n'en eſt abſolument que le dépoſitaire & non le maître; rien ne l'autoriſe à changer à ſon gré les lois. C'eſt en vertu d'une convention entre les membres que la ſociété s'eſt formée; & tout engagement a des liens réciproques. Telle eſt la Morale de tous les Rois juſtes. Il répugne en effet à la nature de l'eſprit & du cœur humain, qu'une multitude d'hommes ait dit ſans condition à un ſeul ou à quelques-uns : *Commandez-nous, & nous vous obéirons.*

Sans diſcuter les avantages réciproques du gouvernement Républicain & du Monarchique, la Morale établit ſeulement, que la meilleure République eſt celle qui par la ſtabilité des lois & l'uniformité du gouvernement reſſemble le mieux à une bonne Monarchie, & que la meilleure Monarchie eſt celle où le pouvoir n'eſt pas plus arbitraire que dans la République.

Les devoirs mutuels du gouvernement & des membres ſont le fondement de la véritable liberté du citoyen, qu'on peut définir la dépendance des devoirs, & non des hommes. Plus le principe du gouvernement s'éloigne de cet eſprit de liberté,

Digitized by Google

liberté, plus l'Etat est voisin de sa ruine. Le despotisme porte en lui-même sa cause de destruction, parce qu'une troupe d'esclaves se lasse bientôt de l'être, ou se laisse facilement subjuguer par les Etats voisins. Le tyrannicide est né du pouvoir arbitraire; & les peuples que la Religion n'a pas éclairés, ont honoré ce crime comme une vertu; mais la Religion apprend aux Chrétiens à regarder cette vie comme un état de souffrance, & à laisser à l'Être suprême la vengeance & la mort. Ce qu'il y a de singulier, & ce qu'il nous sera peut-être permis de remarquer en passant, comme une des plus étranges contradictions de l'esprit humain, c'est que les anciens Romains après avoir assassiné leurs tyrans, ne refusoient point d'en faire des Dieux; ils plaçoient dans le Ciel avec les Maîtres de l'Univers ceux qu'ils avoient crus indignes de vivre sur la terre avec les hommes. Il étoit décidé que le Chef de l'Empire devoit après sa mort être un Dieu, n'eût-il été qu'un monstre durant sa vie; le tyrannicide en délivroit, l'apothéose n'étoit qu'une vaine cérémonie,

Digitized by Google

qui sans engager le peuple à rien, pouvoit flatter sa vanité. Néron *Dieu* nuisoit moins à l'Empire que Néron *homme*.

X.

Morale des Etats.

ENfin chaque Etat, outre ses lois particulieres, a aussi des lois à observer par rapport aux autres. Ces lois ne different point de celles que les membres d'une même société doivent observer mutuellement. La modération, l'équité, la bonne foi, les égards réciproques, en doivent être les grands principes. C'est là toute la base du droit des gens, & du droit de la guerre & de la paix. Cette Morale, il est vrai, n'est pas fort utile, eu égard au peu de moyens qu'elle a pour se faire pratiquer. La Morale de l'homme est assurée par les lois de chaque Etat qui veillent à ce qu'elle soit observée, & qui pour cela ont la force en main; la Morale des Législateurs est appuyée sur la dépendance réciproque du gouvernement & des sujets; mais les Etats sont les uns

Digitized by Google

par rapport aux autres, à-peu-près comme les hommes dans l'état de pure nature ; il n'y a point pour eux d'autorité coactive, la force seule peut régler leurs différents. Un citoyen est obligé d'observer les lois, même quand on ne les observe pas à son égard, parce que ces lois se sont chargées de sa défense ; il ne sauroit en être de même d'un Etat par rapport à un autre. Ainsi on punit les malfaiteurs, & on se soumet aux conquérans. Nous n'avons rien de plus à dire ici sur la Morale des Etats. On sera peut-être étonné du peu d'étendue que nous lui donnons dans cet Essai ; mais malheureusement pour le genre humain, elle est encore plus courte dans la pratique.

X I.

Morale du Citoyen.

LA Morale du citoyen vient immédiatement après celle des Etats. Elle se réduit à être fidele observateur des lois civiles de sa patrie, & à se rendre le plus utile à ses concitoyens qu'il est possible.

Digitized by Google

Tout citoyen est redevable à sa patrie de trois choses ; de sa vie, de ses talens, & de la maniere de les employer.

Les lois de la société obligent ses membres de se conserver pour elles, & par conséquent leur défendent de disposer d'une vie qui appartient aux autres hommes presqu'autant qu'à eux. Voilà le principe que la Morale purement humaine nous offre contre le suicide. On demande si ce motif de conserver ses jours aura un pouvoir suffisant sur un malheureux accablé d'infortune, à qui la douleur & la misere ont rendu la vie à charge ? Nous répondons qu'alors ce motif doit être fortifié par d'autres plus puissans, que la révélation y ajoute. Aussi les seuls peuples chez lesquels le suicide ait été généralement flétri, sont ceux qui ont eu le bonheur d'embrasser le Christianisme. Chez les autres il est indistinctement permis, ou flétri seulement dans certains cas. Les Législateurs purement humains ont pensé qu'il étoit inutile d'infliger des peines à une action dont la nature nous éloigne assez d'elle-même, & que ces peines d'ailleurs étoient en pure perte, puisque le cou-

pable est celui à qui elles se font sentir le moins. Ils ont regardé le suicide, tantôt comme une action de pure démence, une maladie qu'il seroit injuste de punir, parce qu'elle suppose l'ame du coupable dans un état où il ne peut plus être utile à la société; tantôt comme une action de courage, qui *humainement parlant* suppose une ame ferme & peu commune. Tel a été le suicide de Caton d'Utique. Plusieurs Ecrivains ont très-injustement accusé cette action de foiblesse; ce n'étoit point par-là qu'il falloit l'attaquer. *Caton*, disent-ils, *fut un lâche de se donner la mort, il n'eut pas la force de survivre à la ruine de sa patrie.* Ces Ecrivains pourroient soutenir par les mêmes principes, que c'est une action de lâcheté que de ne pas tourner le dos à l'ennemi dans un combat, parce qu'on n'a pas le courage de supporter l'ignominie que cette fuite entraîne. De deux maux que Caton avoit devant les yeux, la mort ou la liberté anéantie, il choisit sans doute celui qui lui parut le moindre; mais le courage ne consiste pas à choisir le plus grand de deux maux; ce choix est aussi impossible que de desirer son malheur. Le

courage consistoit, dans la circonstance où se trouvoit Caton, à regarder comme le moindre des deux maux qu'il avoit à choisir, celui que la plûpart des hommes auroient regardé comme le plus grand. Si les lumieres de la Religion dont il étoit malheureusement privé lui eussent fait voir les peines éternelles attachées au suicide, il eût alors choisi de vivre, & de subir par obéissance à l'Être suprême, le joug de la tyrannie.

Mais quand une raison purement humaine pourroit excuser en certaines circonstances le suicide proprement dit que le Christianisme condamne, cette même raison n'en proscrit pas moins en toute occasion le suicide lent de soi-même, qui ne peut jamais avoir ni motif ni prétexte. De ce principe résulte une vérité que la Philosophie enseigne & que la Religion bien entendue confirme; c'est que les macérations indiscrettes qui tendent à abréger les jours, sont une faute contre la société, sans être un hommage à la Religion. S'il y a quelques exceptions à cette regle, la raison & le Christianisme nous apprennent qu'elles sont très-rares. L'Être suprême, par des motifs que nous devons

Digitized by Google

adorer sans les connoître, peut choisir parmi les êtres créés quelques victimes qui s'immolent à son service, mais il ne prétend pas que tous les hommes soient ses victimes. Il a pu se consacrer une Thébaïde dans un coin de la terre, mais il seroit contre ses lois & ses desseins que l'univers devînt une Thébaïde. Ces réflexions suffisent pour faire sentir sous quel point de vue le suicide doit être proscrit par la Morale.

Non-seulement le citoyen est redevable de sa vie à la société humaine; il est encore redevable de ses talens à la société que le sort lui a donnée, ou qu'il s'est choisie. Nous disons qu'il s'est choisie. Car dans les gouvernemens qui ne sont pas absolument tyranniques, chaque membre de l'Etat, dès qu'il trouve sa condition trop onéreuse, est libre de renoncer à sa patrie pour en chercher une nouvelle. L'attachement si naturel & si général des hommes pour leur pays, est fondé ou sur le bonheur qu'ils y goûtent, ou sur l'incertitude de se trouver mieux ailleurs. Faites connoître aux peuples d'Asie nos gouvernemens modérés d'Europe, les despotes de l'Asie seront bientôt abandonnés de

Digitized by Google

leurs ſujets ; faites connoître à chaque citoyen de l'Europe le gouvernement ſous lequel il ſe trouvera le plus libre & le plus heureux, eu égard à ſes talens, à ſes mœurs, à ſon caractere, à ſa fortune ; il n'y aura plus de patrie, chacun choiſira la ſienne. Mais la nature a prévenu ce déſordre, en faiſant craindre, même à la plûpart des citoyens malheureux, de rendre par le changement leur ſituation plus fâcheuſe.

Puiſque tout citoyen, tant qu'il reſte dans le ſein de ſa patrie, lui doit l'uſage de ſes talens, il doit les employer pour elle de la maniere la plus utile. Cette maxime peut ſervir à réſoudre la queſtion ſi agitée dans ces derniers tems, juſqu'à quel point un citoyen peut ſe livrer à l'étude des Sciences & des Arts, & ſi cette étude n'eſt pas plus nuiſible qu'avantageuſe aux Etats ? Queſtion qui a rapport à la Morale légiſlative & à celle du citoyen, & qui peut bien mériter à ce double titre de trouver ſa place dans des élémens de Morale. Sans prétendre ici la traiter à fond, il ne ſera peut-être pas inutile d'expoſer en peu de mots de quel côté la Morale doit l'enviſager, & d'indiquer les moyens

Digitized by Google

de la résoudre en la décomposant.

Si on réduit l'homme aux connoissances de nécessité absolue, son cours d'étude ne sera pas long. La nature lui fait connoître ses besoins, & lui offre par ses différentes productions le moyen de les satisfaire. Cette même nature, paisiblement écoutée, lui apprend ses devoirs rigoureux envers les autres. En voilà assez pour former une société de Sauvages. On pourroit demander quels avantages réels un Etat policé peut avoir sur une société pareille. Cette question se réduit à décider, si l'éducation qui augmente tout à la fois nos connoissances & nos besoins, nous est plus avantageuse que nuisible; s'il nous est plus utile de multiplier nos plaisirs factices, & par conséquent de nous préparer des privations, que de nous borner aux plaisirs simples & toujours sûrs que la nature nous offre. Nôtre but en proposant ces questions, n'est point de faire regretter à personne l'état de sauvage; la vérité force seulement à dire, qu'en mettant à part la connoissance de la Religion, il ne paroît pas qu'on ait rendu beaucoup plus heureux le petit nombre de sauvages qu'on a

Digitized by Google

forcé de vivre parmi des peuples policés. Mais le même amour de la vérité oblige d'ajouter en même tems, que les regrets de ces sauvages sur leur premier état, ne prouveroient rien pour la préférence qu'on devroit lui accorder. Ces regrets seroient seulement une suite de l'habitude, & de l'attachement naturel des hommes à la maniere de vivre qu'ils ont contractée dès l'enfance. Il s'agit donc uniquement de savoir si un citoyen, né & élevé parmi des peuples policés, y est plus ou moins heureux qu'un sauvage né & élevé parmi ses pareils. Le consentement des hommes semble avoir décidé cette question par le fait; la plûpart d'entr'eux ont cru qu'il leur étoit plus avantageux de vivre dans dés Etats policés; & l'on ne peut guere accuser le genre humain d'être aveugle sur ses vrais avantages. Or la police des Etats suppose au moins quelque degré de culture & de connoissances dans les membres qui les composent; reste à examiner jusqu'où ces connoissances doivent être portées.

Nos connoissances sont de deux especes, utiles ou curieuses. Les connoissances utiles ne peuvent avoir que deux

Digitized by Google

objets, nos devoirs & nos besoins; les connoissances curieuses ont pour objet nos plaisirs, soit de l'esprit, soit du corps. Les connoissances utiles doivent nécessairement être cultivées dans une société policée; mais jusqu'où s'étendent les connoissances utiles? Il est évident qu'on peut résserrer ou augmenter cette étendue, selon que l'on aura plus ou moins égard aux différens degrés d'utilité.

Les connoissances d'utilité premiere, sont celles qui ont pour objet les besoins ou les devoirs communs à tous les hommes. Ensuite viennent les connoissances qui nous sont utiles par rapport à la société particuliere dans laquelle nous vivons; savoir la connoissance des lois de cette société, & de ce que la nature fournit à nos besoins dans le pays que nous habitons. Enfin on doit placer au troisieme rang les connoissances utiles à une société considérée dans son rapport aux autres.

Toutes les connoissances dont nous venons de faire mention doivent être cultivées dans une société policée. Il semble d'abord que cet objet ouvre un champ fort vaste; cependant ce champ

si vaste se resserre beaucoup; si on réduit ces connoissances à ce qu'elles ont d'absolument nécessaires.

A l'égard des connoissances simplement curieuses, il faut en distinguer de deux especes. Quelques-unes tiennent au moins indirectement aux connoissances utiles. Il doit donc être permis, il est même avantageux que ces Sciences soient cultivées avec quelque soin, surtout si elles dirigent leurs recherches vers les objets d'utilité.

Mais que dirons-nous des connoissances de pure spéculation, de celles qui ont pour unique but le plaisir ou l'ostentation de savoir? Il semble que l'on ne doit s'appliquer à ces sortes de Sciences que faute de pouvoir être plus utile à sa nation. D'où il résulte qu'elles doivent être peu en honneur dans les Républiques, où chaque citoyen faisant une partie réelle & indispensable de l'Etat, est plus obligé de s'occuper d'objets utiles à l'Etat. Ces études sont donc réservées aux citoyens d'une Monarchie, que la constitution du gouvernement oblige d'y rester inutiles, & de chercher à adoucir leur oisiveté par des occupations sans conséquence.

Digitized by Google

Nous ne parlons encore ici que des Sciences purement ſpéculatives, qui renfermées dans un objet abſtrait & difficile, ne ſauroient être l'occupation ou l'amuſement que d'un très-petit nombre de perſonnes. Il n'en eſt pas tout-à-fait de même des connoiſſances de pur agrément. Si leur culture ne peut être l'ouvrage que du talent & du génie, les fruits qui en naiſſent doivent être partagés & goûtés par la multitude. Ces connoiſſances pouvant contribuer à l'agrément de la ſociété, ſont ſans doute préférables à cet égard aux connoiſſances de ſpéculation aride; mais cet avantage eſt compenſé par un inconvénient conſidérable. En multipliant les plaiſirs, elles en inſpirent ou en entretiennent le goût, & ce goût eſt proche de l'excès & de la licence; il eſt plus facile de le réprimer que de le régler. Il ſeroit donc peut-être plus à propos que les hommes ſe fuſſent interdit les arts d'agrément que de s'y être livrés (*i*). Néanmoins ces arts d'agrément étant

(*i*) La plûpart des arts, dit Xenophon, livre 5e. *des Dits mémorables*, corrompent le corps de ceux qui les exercent; ils obligent de s'aſſeoir à l'ombre & auprès du feu; on n'a de tems ni pour ſes amis, ni pour la République.

Digitized by Google

une fois connus, ils peuvent, dans certains Etats, occuper un grand nombre de ſujets oiſifs, & les empêcher de rendre leur oiſiveté nuiſible. Nous paſſerions les bornes de cet Eſſai, ſi nous entrions dans un plus grand détail. Mais en conſidérant ainſi ſous différens chefs la queſtion propoſée, & en la diviſant en différentes branches, on pourra examiner, ce me ſemble, avec quelque préciſion, l'influence que la culture des Sciences & des beaux Arts peut avoir ſur la Morale des Etats & ſur celle du citoyen.

XII.

Morale du Philoſophe.

VEnons à la Morale du Philoſophe. Elle a pour but, ainſi que nous l'avons dit, la maniere dont nous devons penſer pour nous rendre heureux indépendamment des autres. Cette maniere de penſer ſe réduit à deux principes, au détachement des richeſſes & à celui des honneurs. Le premier entre dans la Morale de l'homme, & nous

Digitized by Google

en avons parlé; le second paroît tenir moins à cette Morale, parce que les honneurs ne font partie ni de notre véritable bien-être physique, ni même de l'existence morale à laquelle tous les citoyens ont un droit égal. Mais si le désintéressement sur les honneurs n'est pas d'obligation morale par rapport à la société, il n'est pas moins nécessaire à notre bonheur que le désintéressement sur les richesses. La raison permet sans doute d'être flatté des honneurs, mais sans les exiger ni les attendre; leur jouissance peut augmenter notre bonheur, leur privation ne doit point l'altérer. C'est en cela que consiste la vraie Philosophie, & non dans l'affectation à mépriser ce qu'on souhaite. C'est mettre un trop grand prix aux honneurs que de les fuir avec empressement ou de les rechercher avec avidité; le même excès de vanité produit ces deux effets contraires.

D'après ces principes la Morale établit & détermine jusqu'où il est permis de porter l'ambition. Cette passion, le plus grand mobile des actions & même des vertus des hommes, & que par cette raison il seroit dangereux de

vouloir éteindre, a cela de ſingulier, que lorſqu'elle eſt modérée, c'eſt un ſentiment eſtimable, la ſuite & la preuve de l'élévation de l'ame, & que portée à l'excès, elle eſt le plus odieux & le plus funeſte de tous les vices. En effet elle eſt le ſeul qui ne reſpecte rien, ni ſang, ni liaiſons, ni devoirs. L'avare eſt quelquefois généreux pour ſon ami, l'amant lui ſacrifie quelquefois ſa maîtreſſe, l'ambitieux ſacrifie tout à l'objet qu'il veut atteindre ou qu'il poſſede. Auſſi de tous les maux que les paſſions des hommes leur cauſent, les malheurs que l'ambition leur fait éprouver ſont ceux qui excitent le moins la compaſſion du ſage.

Pour réprimer plus efficacement l'ambition, la Morale nous fait ſur-tout enviſager les excès qui en ſont la ſuite. C'eſt parce que l'ambition exceſſive eſt une paſſion ſi déteſtable, que l'envie en eſt une ſi honteuſe. Ces deux paſſions ont leur ſource dans le même principe; l'ambition a ſeulement quelque choſe de moins vil, en ce qu'elle ſe montre pour l'ordinaire à découvert, au lieu que l'envie agit en ſe cachant; elle ſuppoſe en effet, ou la connoiſſance ſecrette de

son infériorité & de son impuissance, ou ce qui est plus bas encore, le chagrin de la justice rendue à son inférieur, c'est-à-dire, le chagrin d'un bien fait à autrui qui n'est pas un mal pour soi; or aucun de ces deux sentimens n'est fait pour être mis au grand jour. L'envie suppose toujours au moins quelque mérite réel dans celui qui en est l'objet; elle est donc toujours injuste; c'est pour cela qu'elle se cache. Si l'objet de l'envie n'a qu'un mérite factice, d'emprunt ou de cabale, l'envie diminue à proportion, & se tourne bientôt en mépris pour celui qui reçoit les honneurs, pour ceux qui les donnent, & pour les honneurs même.

La jalousie en amour n'est pas du même genre que l'envie; c'est un sentiment plus naturel, & dont on a beaucoup moins à rougir. Elle n'est autre chose que la crainte d'être troublé dans la possession de ce qu'on aime. L'amour est un sentiment si exclusif, & qui anéantit tellement tous les autres, qu'il exige naturellement un retour semblable de la part de son objet. Ce n'est donc point en y attachant une idée de bassesse, que la Morale attaque la jalousie

Digitized by Google

en amour ; c'eſt en nous repréſentant les malheurs dont l'amour même eſt la ſource ; ſentiment doux & terrible, qu'on peut demander ſi l'Etre ſuprême a imprimé aux hommes dans ſa faveur ou dans ſa colere. Un Philoſophe de nos jours examine dans un de ſes ouvrages, pourquoi l'amour fait le bonheur de tous les êtres, & le malheur de l'homme : c'eſt, dit-il, qu'il n'y a dans cette paſſion que le phyſique de bon, & que le moral, c'eſt-à-dire le ſentiment qui l'accompagne, n'en vaut rien. Ce Philoſophe n'a pas prétendu ſans doute que le moral de l'amour n'ajoutât pas au plaiſir phyſique ; l'expérience ſeroit contre lui : il n'a pas voulu dire non plus que le moral n'eſt qu'une illuſion, ce qui eſt vrai, mais ne détruit pas la vivacité du plaiſir ; & combien peu de plaiſirs ont un objet réel ! Il a voulu dire ſeulement que le moral de l'amour eſt ce qui en cauſe tous les maux, & en cela on ne peut que ſouſcrire à ſon avis. Concluons ſeulement de cette triſte vérité, que ſi des lumieres ſupérieures à la raiſon ne nous promettoient pas une condition meilleure, nous aurions beaucoup à nous plaindre

Digitized by Google

de la nature, qui en nous préſentant d'une main le plus ſéduiſant des plaiſirs, ſemble avoir voulu nous en éloigner de l'autre par les écueils dont elle l'a environné; elle nous a, pour ainſi dire, placés ſur le bord d'un précipice entre la douleur & la privation.

C'eſt donc le grand principe de la Morale du Philoſophe, (& tel eſt le déplorable ſort de la condition humaine) qu'il faut preſque toujours renoncer aux plaiſirs pour éviter les maux qui en ſont la ſuite ordinaire. Cette exiſtence inſipide, qui nous fait ſupporter la vie ſans nous y attacher, eſt pourtant l'objet de l'ambition & des efforts du ſage; & c'eſt en effet, tout mis en balance, la ſituation que notre condition préſente nous doit faire deſirer le plus. Encore la plûpart des hommes ſont-ils ſi à plaindre, qu'ils ne peuvent même par leurs ſoins ſe procurer cet état d'indifférence & de paix; mille cauſes tendent à le troubler; les unes, comme la douleur corporelle, ſont abſolument indépendantes de nous; d'autres, comme le deſir de la conſidération, des honneurs & de la gloire, ont leur ſource dans l'opinion des autres,

Digitized by Google

qui n'eſt guere plus en notre pouvoir ; d'autres enfin ont leur origine dans notre propre opinion, mais n'en ſont pas pour cela des tyrans moins funeſtes à notre tranquillité. Toutes les leçons de la Philoſophie ſur ce point feront bien foibles pour nous guérir, ſi la nature ne nous y a préparés d'avance par une diſpoſition qui dépend principalement de la ſtructure des organes. Il eſt vrai que cette inſenſibilité, ſoit phyſique, ſoit morale, a l'inconvénient de porter en même tems ſur les plaiſirs & ſur les maux, & d'affoiblir les uns en adouciſſant les autres ; comme l'extrême ſenſibilité à la douleur ſuppoſe auſſi des organes plus propres à faire goûter les impreſſions agréables.

On voit par cet expoſé, quels ſont les principaux points de la Morale du Philoſophe. Celle des Légiſlateurs & celle des Etats ne regardent qu'un aſſez petit nombre d'hommes ; celle de l'homme & celle du citoyen intéreſſent chaque membre de la ſociété ; mais elles ont, ſi on peut parler ainſi, des traits marqués & tranchans que chacun doit appercevoir ſans peine ; la Morale du Philoſophe a des nuances plus fines qui

Digitized by Google

ne peuvent être saisies que par des esprits justes & des ames fortes. Cette partie si importante de la science des mœurs en doit être le principal fruit, le but auquel doit aspirer tout homme qui pense; c'est par-là que des élémens de cette Science doivent se terminer. La Morale du Philosophe termine en même tems la partie de la Philosophie qui doit nous intéresser le plus, & qui contient l'art de raisonner, la connoissance de l'Etre suprême, celle de nous-mêmes & de nos devoirs.

Nous sera-t-il permis de conclure ces élémens de Morale par un souhait que l'amour du bien public nous inspire, & dont il seroit à desirer qu'un citoyen Philosophe jugeât l'exécution digne de lui? Ce seroit celle d'un Catéchisme de Morale à l'usage & à la portée des enfans. Peut-être n'y auroit-il pas de moyen plus efficace de multiplier dans la société les hommes vertueux; on apprendroit de bonne heure à l'être par principes; & l'on sait quelle est sur notre ame la force des vérités qu'on y a gravées dès l'enfance. Il ne s'agiroit point dans cet ouvrage de rafiner & de discourir sur les notions qui servent de

Digitized by Google

bafe à la Morale ; on en trouveroit les maximes dans le cœur même des enfans, dans ce cœur où les paffions & l'intérêt n'ont point encore obfcurci la lumiere naturelle. C'eft peut-être à cet âge que le fentiment du jufte & de l'injufte eft le plus vif ; & quel avantage n'y auroit-il pas à le développer & à l'exercer de bonne heure ? Mais un Catéchifme de Morale ne devroit pas fe borner à nous inftruire de ce que nous devons aux autres. Il devroit infifter auffi fur ce que nous nous devóns à nous-mêmes ; nous infpirer les regles de conduite qui peuvent contribuer à nous rendre heureux, nous apprendre à aimer nos femblables & à les craindre, à mériter leur eftime & à nous confoler de ne la pas obtenir, enfin à trouver en nous la récompenfe des fentimens honnêtes & des actions vertueúfes. Un des points les plus importans, & en même tems les plus difficiles de l'éducation, eft de faire connoître aux enfans jufqu'à quel degré ils doivent être fenfibles à l'opinion des hommes : trop d'indifférence peut en faire des fcélérats ; trop de fenfibilité peut en faire des malheureux.

Digitized by Google

XIII.

Grammaire.

AVant que de finir la premiere partie de cet Essai, qui renferme les Sciences les plus nécessaires à l'homme, *la Logique*, la Métaphysique & la Morale, nous ne devons pas omettre une réflexion très-importante. Quoique nous ayons séparé ces différentes Sciences, pour les envisager chacune plus particuliérement, eu égard à la nature & à la différence de leur objet, elles sont cependant plus unies entr'elles & ont plus d'influence réciproque qu'on ne s'imagine; & par cette raison l'ordre le plus philosophique qu'on puisse suivre pour les bien traiter, est peut-être moins de les traiter séparément, que de les faire marcher de front, & comme rentrer l'une dans l'autre. En effet la Métaphysique a pour but d'examiner la génération de nos idées, & de prouver qu'elles viennent toutes de nos sensations. Or pour faire cet examen d'une maniere complette, il faut montrer de

Digitized by Google

quelle maniere nos ſenſations font naître en nous les idées qui en paroiſſent les moins dépendantes, comme celles du juſte & de l'injuſte. Ainſi les premieres vérités de la Métaphyſique ſont eſſentiellement liées aux premieres notions de la Morale; & dans une analyſe philoſophique on ne ſauroit les ſéparer. D'un autre côté la Logique eſt l'art de comparer les idées entr'elles ; or pour apprendre à les comparer, il eſt néceſſaire d'en connoître la génération ; la Métaphyſique, ſous ce point de vue, doit donc précéder la Logique. Mais en même tems on ne peut développer la génération des idées ſans faire uſage de l'art du raiſonnement ; ainſi la Logique doit précéder à cet égard l'examen de la génération des idées. Il eſt donc évidemment impoſſible de traiter ſéparément & diſtinctement l'une de ces trois Sciences, la Logique, la Métaphyſique & la Morale, ſans ſuppoſer quelques notions déja acquiſes dans les deux autres. Or comment éviter cette apparence de *cercle vicieux*, ſi propre à jetter dans des élémens de Philoſophie une eſpece de confuſion, ſuite néceſſaire & fâcheuſe de l'ordre même qu'on voudroit

Digitized by Google

voudroit y observer ? Un peu d'attention à la marche de notre esprit dans l'analyse de ses perceptions, servira à nous faire éviter cet inconvénient. La faculté de juger, ainsi que celle de sentir, s'exerce en nous dès que nous commençons à exister ; à peine un enfant a-t-il des sensations qu'il les compare, qu'il connoît ce qui lui est utile ou nuisible, & par conséquent qu'il juge. Il y a donc en nous une logique naturelle & comme d'instinct, qui préside à nos premieres opérations, & que le Philosophe doit supposer. La Logique considérée comme science, est l'art de faire des combinaisons plus composées & plus difficiles, & c'est de cet art que le Philosophe doit donner des regles. Ainsi il examinera d'abord comment nous connoissons par nos sensations l'existence des objets extérieurs ; il cherchera ensuite comment nos sensations produisent nos idées ; il jettera à cette occasion les premiers fondemens de la Morale, & renverra à la Morale proprement dite le détail & le développement des vérités qui portent sur ces fondemens inébranlables. La génération des idées étant suffisamment

Digitized by Google

connue, le Philosophe expliquera pour lors l'art de les comparer, c'est-à-dire, la Logique, pour passer de-là à la grande vérité de l'existence de Dieu, qui étant la plus utile application des regles du raisonnement, doit en être la premiere.

Mais une autre science qu'il ne faut pas séparer de la Logique & de la Métaphysique, & qui appartient essentiellement à l'une & à l'autre, c'est la Grammaire, ou l'art de parler. D'un côté la formation des Langues est le fruit des réflexions que les hommes ont faites sur la génération de leurs idées; & de l'autre le choix des mots par lesquels nous exprimons nos pensées, a beaucoup d'influence sur la vérité ou sur la fausseté des jugemens que nous portons, ou que nous faisons porter aux autres. Ainsi c'est principalement par rapport à l'art de raisonner, & à celui d'analyser nos idées, que le Philosophe traite de la Grammaire. Par conséquent il doit se borner aux principes généraux de la formation des Langues; principes dont les regles de chaque Langue particuliere sont des applications faciles, ou des exceptions bizarres qui n'ont

Digitized by Google

d'autre raiſon que le caprice des Inſtituteurs. Le Grammairien Philoſophe traitera donc des différentes eſpeces de mots ; de ceux qui expriment des individus ; de ceux qui ne déſignent que des êtres abſtraits ; de ceux qui marquent les différentes manieres d'être, les différentes vues ſous leſquelles l'eſprit peut enviſager un objet ; de ceux qui expriment des idées ſimples, & qui par conſéquent n'étant point ſuſceptibles de définition, peuvent être regardées comme les racines philoſophiques des Langues, c'eſt-à-dire, comme les termes primitifs & fondamentaux qui ſervent à expliquer tous les autres ; de la maniere de reconnoître ces mots, & ceux qui renferment des idées compoſées, du ſens propre des mots & de leur ſens figuré ou métaphorique ; de la néceſſité de bien diſtinguer ces différens ſens, pour éviter les erreurs où l'on s'expoſe quand on les confond ; enfin de la maniere dont on peut apprendre les Langues dans leſquelles on connoît un certain nombre de mots, en ſe ſervant de la ſignification connue de ces mots pour découvrir celle des autres. Car il n'eſt point de Langue que nous

Digitized by Google

ne puiſſions apprendre comme nous avons appris notre langue maternelle, dans laquelle il a fallu que nous trouvaſſions de nous-mêmes, ſans le ſecours des maîtres ni des livres, le ſens d'un très-grand nombre de mots, & en général de tous ceux qui n'expriment point des individus réels & phyſiques. C'eſt par des combinaiſons plus ou moins réitérées, & quelquefois très-multipliées & très-fines, que nous ſommes parvenus à connoître la ſignification de ces termes. Auſſi le plus grand effort d'eſprit eſt-il peut-être celui que nous faiſons en apprenant à parler. L'homme le plus ſtupide en apparence y parvient néanmoins, & nous montre de quel degré de patience & de ſagacité le beſoin nous rend capables.

Outre les différens ſens dont un même mot eſt ſuſceptible, le Grammairien Philoſophe traite auſſi des différens mots ſuſceptibles d'un même ſens, & qu'on appelle *ſynonimes*. On peut donner ce nom, ou à des mots qui ont abſolument & rigoureuſement le même ſens, & qui peuvent en toute occaſion être ſubſtitués indifféremment l'un à l'autre; ou à des mots qui préſentent

Digitized by Google

la même idée avec de légeres variétés qui la modifient, de maniere qu'il soit permis d'employer l'un à la place de l'autre, dans les occasions où l'on n'aura pas besoin de faire sentir ces variétés. Ce seroit peut-être un défaut dans une Langue que d'avoir des synonimes de la premiere espece; mais c'en seroit un beaucoup plus grand que de manquer de synonimes du second genre. Une telle Langue seroit nécessairement pauvre & sans aucune finesse. En effet, ce qui constitue deux ou plusieurs mots synonimes, c'est d'abord un sens général qui est commun à ces mots; & ce qui fait ensuite que ces mots ne sont pas toujours synonimes, ce sont des nuances souvent délicates & quelquefois presque imperceptibles, qui modifient ce sens primitif & général; ainsi toutes les fois que par la nature du sujet qu'on traite, on n'a point à exprimer ces nuances, & qu'on n'a besoin que du sens général, chacun des synonimes peut être indifféremment mis en usage; par conséquent s'il y a une langue dans laquelle on ne puisse jamais employer indifféremment deux mots l'un pour l'autre, il faut en conclure que le sens

Digitized by Google

de ces mots differe, non par des nuances fines, mais par des différences très-marquées & très-grossieres ; les mots de la Langue n'exprimeront donc plus ces nuances, & dès-lors la langue sera pauvre & sans finesse.

Après avoir détaillé dans la Grammaire Philosophique ce qui regarde les mots, on passera à la *proposition*, qui n'est autre chose qu'un jugement énoncé. On en considérera les différentes parties & les différentes especes, & l'on pourra donner en conséquence les principes généraux de la *Construction ;* c'est-à-dire, les regles pour s'énoncer clairement dans quelque Langue que ce puisse être. On examinera à cette occasion la question si souvent agitée, & qui peut-être est encore à résoudre, s'il y a dans certaines Langues une *inversion* proprement dite, & en quoi cette inversion consiste ? Il ne peut y avoir d'inversion proprement dite, que dans le cas où l'ordre des mots d'une proposition differe de l'ordre des idées que ces mots expriment. La question de l'inversion consiste donc à savoir suivant quel ordre les idées renfermées dans une proposition, se présentent à

l'esprit de celui qui l'énonce. Or s'il est très-difficile, pour ne rien dire de plus, de fixer & de déterminer cet ordre, à cause de la rapidité avec laquelle nos idées se succedent; s'il est même plus que vraisemblable, comme on l'a déjà remarqué, que notre esprit a souvent plusieurs idées à la fois; si le nombre de ces idées qui peuvent en même tems nous être présentes, est plus ou moins grand suivant le degré d'attention & la nature des esprits; le moyen d'établir des regles lumineuses & générales sur l'ordre naturel des idées, & par conséquent sur celui des mots dans les jugemens que nous énonçons?

Ces différentes questions sont les principaux points sur lesquels doit rouler la Grammaire Philosophique; le reste doit être abandonné aux Grammaires particulieres de chaque Langue.

Digitized by Google

X I V.

Mathématiques.

Algebre.

DIeu, l'homme, & la nature; voilà, suivant la division générale de l'Encyclopédie, les trois grands objets de l'étude du Philosophe. Nous venons de voir quelle route il doit suivre dans l'étude des deux premiers; le troisieme, quoique moins important, présente un champ beaucoup plus vaste, par la multitude des parties qu'il renferme, & par les lumieres que nous y pouvons acquérir. Car telle est la fatalité attachée à l'esprit humain, que moins un sujet l'intéresse, plus il trouve presque toujours de facilité pour le connoître; & cela est si vrai, que dans l'étude même de la nature, les premiers principes, dont il nous importeroit le plus d'être instruits, sont absolument cachés pour nous. Mais sans nous consumer en regrets inutiles sur les biens dont nous sommes privés, profitons de ceux dont il nous est permis de jouir.

Digitized by Google

L'étude de la nature est celle des propriétés des corps ; & leurs propriétés dépendent de deux choses, de leur mouvement & de leur figure. Ainsi les Sciences qui s'occupent de ces deux points, c'est-à-dire, la Méchanique & la Géométrie, sont les deux clefs indispensablement nécessaires de la Physique. La Géométrie qui doit précéder, comme plus simple, doit elle-même être précédée par une autre Science plus universelle, celle qui traite des propriétés de la grandeur en général, & qu'on appelle Algebre. Deux raisons doivent donner à cette Science un rang distingué dans les élémens de Philosophie. La premiere, c'est que la connoissance de l'Algebre facilite infiniment l'étude de la Géométrie & de la Méchanique, & qu'elle est même absolument nécessaire à la partie transcendante de ces deux Sciences, dont la Physique, prise dans toute son étendue, ne sauroit se passer. La seconde, c'est que s'il y a des Sciences qui doivent avoir place par préférence dans des élémens de Philosophie, ce sont sans doute celles qui renferment les connoissances les plus certaines accordées à nos lumieres

Digitized by Google

naturelles. Or l'Algebre tient le premier rang parmi ces Sciences, puisqu'elle est l'instrument des découvertes que nous pouvons faire sur la grandeur.

Néanmoins toute certaine qu'elle est dans ses principes, & dans les conséquences qu'elle en tire, il faut avouer qu'elle n'est pas encore tout-à-fait exemte d'obscurité à certains égards(*k*). Est-ce la faute de l'Algebre ? Ne seroit-ce pas plutôt celle des Auteurs qui l'ont traitée jusqu'ici ? Que la Méchanique, que la Géométrie même nous laissent dans l'esprit quelques nuages sur des propositions démontrées d'ailleurs, on peut n'en être pas étonné. L'objet de ces deux Sciences est matériel & sensible, & la connoissance parfaite de cet objet tient à celle des corps & de l'étendue dont nous ignorons la nature. Mais les principes de l'Algebre ne portent que sur des notions purement intellectuelles, sur des idées que nous nous formons à nous-mêmes par abstraction, en simplifiant & en généralisant des idées premieres; ainsi ces principes ne

(*k*) Pour n'en citer qu'un seul exemple, je ne connois aucun ouvrage où ce qui regarde la théorie des quantités négatives soit parfaitement éclairci.

Digitized by Google

contiennent proprement que ce que nous y avons mis, & ce qu'il y a de plus ſimple dans nos perceptions; ils ſont en quelque façon notre ouvrage; comment peuvent-ils donc, par rapport à l'évidence, laiſſer encore quelque choſe à deſirer?

Il y a lieu de croire que ces principes avoient dans l'eſprit des inventeurs toute la netteté dont ils ſont ſuſceptibles; mais remplis & vivement pénétrés de ce qu'ils concevoient, ces grands génies ont cherché le moyen le plus ſimple & le plus court de rendre leurs idées; ils ont en conſéquence imaginé des regles de calcul qui ſont le réſultat & le précis d'un grand nombre de combinaiſons; & c'eſt dans ce réſultat extrêmement réduit qu'ils ont caché leur marche; ils n'en ont montré que le terme ſans en détailler les progrès. L'Algebre eſt une eſpece de Langue qui a, comme les autres, ſa Métaphyſique; cette Métaphyſique a préſidé à la formation de la Langue; mais quoiqu'elle ſoit implicitement contenue dans les regles, elle n'y eſt pas développée; le vulgaire ne jouit que du réſultat; l'homme éclairé voit le germe qui l'a

Digitized by Google

produit; à-peu-près comme les Grammairiens ordinaires pratiquent aveuglément les regles du langage, dont l'esprit n'est senti & apperçu que par les Philosophes.

Cette Métaphysique simple & lumineuse qui a guidé les inventeurs, est donc la partie que le Philosophe doit s'appliquer à développer dans des élémens d'Algebre; les opérations de calcul les plus simples suffiront pour la faire entendre. A l'égard des opérations plus compliquées, qui ne renferment que des difficultés de pratique, on pourra en supprimer le détail, suffisamment expliqué dans une infinité d'ouvrages. Par ce moyen l'Algebre ne tiendra pas beaucoup de place dans des élémens de Philosophie; mais en la resserrant dans ce peu d'espace, on pourroit la présenter sous une forme présqu'entiérement nouvelle.

Il seroit peut-être à propos de ne faire précéder la Géométrie élémentaire que par la partie de l'Algebre qui est absolument néceffaire à cette Géométrie, c'est-à-dire, par la théorie des proportions; on renverroit à la suite des élémens de Géométrie, les autres

recherches dont l'Algebre s'occupe, entr'autres l'Analyſe mathématique, ou la méthode pour réſoudre les problêmes par le ſecours de l'Algebre. Il y a cette différence en Mathématique, entre l'Algebre & l'Analyſe, que l'Algebre eſt la ſcience du calcul des grandeurs en général, & que l'Analyſe eſt le moyen d'employer l'Algebre à la ſolution des problêmes. L'uſage que l'analyſe mathématique fait de l'Algebre pour trouver les inconnues au moyen des connues, eſt ce qui la diſtingue de l'analyſe logique, qui n'eſt autre choſe en général que l'art de découvrir ce qu'on ne connoît pas par le moyen de ce qu'on connoît. Tout Algébriſte ſe ſert de l'analyſe logique pour commencer & pour conduire le calcul; mais en même tems le ſecours de l'Algebre facilite extrêmement l'application de cette analyſe à la ſolution des problêmes.

Digitized by Google

XV.

GÉOMÉTRIE.

Muni des premieres notion[illegible] l'Algebre, le Philosophe s'[illegible] pour passer à la Géométrie, qu[illegible] [illegible] des propriétés de l'éten[illegible] [illegible] qu'on la considere comme [illegible] [illegible] & figurée. C'est [illegible] [illegible] plus facilement les [illegible] [illegible] l'étendue, comme nou[illegible] [illegible] ailleurs, qu'on y con[illegible] [illegible] dimension, c'[illegible] [illegible]

[illegible]

ſt aiſé de le faire ſentir
araiſon tirée de la Géo-
. On connoît dans cette
gnes courbes qui doivent
ontinuellement d'une ligne
la rencontrer jamais , &
ns, étant tracées ſur le pa-
fondent ſenſiblement avec
droite au bout d'un aſſez
Il en eſt de même des pro-
Géométrie ; elles ſont la
ectuelle des vérités phyſi-
rme dont celles-ci peuvent
auſſi près qu'on le deſire,
y arriver exactement. Mais
rêmes mathématiques n'ont
euſement lieu dans la nature,
du moins à réſoudre , avec
ſion ſuffiſante pour la prati-
différentes queſtions qu'on
propoſer ſur l'étendue. Dans
s il n'y a point de cercle par-
ais plus un cercle approchera
re, plus il approchera des proprié-
goureuſes du cercle parfait que la
métrie démontre ; & il peut en
rocher à un degré ſuffiſant pour
re uſage. Il en eſt de même des au-
figures dont la Géométrie détaille

les propriétés. Pour démontrer en toute rigueur les vérités relatives à la figure des corps, on eſt obligé de ſuppoſer dans cette figure une perfection arbitraire qui n'y ſauroit être. En effet ſi le cercle, par exemple, n'eſt pas ſuppoſé rigoureux, il faudra autant de théorêmes différens ſur le cercle qu'on imaginera de figures différentes plus ou moins approchantes du cercle parfait; & ces figures elles-mêmes pourront encore être abſolument hypothétiques, & n'avoir point de modele exiſtant dans la nature. Les lignes qu'on conſidere dans la Géométrie uſuelle, ne ſont ni parfaitement droites, ni parfaitement courbes, les ſurfaces ne ſont ni parfaitement planes, ni parfaitement curvilignes; mais il eſt néceſſaire de les ſuppoſer telles, pour arriver à des vérités fixes & déterminées, dont on puiſſe faire enſuite l'application plus ou moins exacte aux lignes & aux ſurfaces phyſiques.

Ces réfléxions ſuffiront pour répondre à deux eſpeces de cenſeurs de la Géométrie; les uns, ce ſont les Sceptiques, accuſent les théorêmes mathématiques de fauſſeté, comme ſuppoſant

ce qui n'exiſte pas ; les autres, ce ſont les Phyſiciens ignorans en Mathématique, regardent les vérités de Géométrie comme fondées ſur des hypotheſes arbitraires, & comme des jeux d'eſprit qui n'ont point d'application. L'uſage qu'on fait tous les jours de la Géométrie ſpéculative pour réſoudre les queſtions de Géométrie pratique, doit fermer la bouche aux uns & aux autres.

La ſeule maniere de bien traiter les élémens d'une Science exacte & rigoureuſe, c'eſt d'y mettre toute la rigueur & l'exactitude poſſible. Nous doutons par cette raiſon, ſi on doit abſolument ſuivre dans des élémens de Géométrie la méthode des inventeurs. Une telle méthode engage preſque néceſſairement à ſuppoſer comme vraies différentes propoſitions que les inventeurs ont apperçues comme d'un coup d'œil, mais dont la démonſtration eſt néceſſaire en rigueur géométrique.

Il n'en eſt pas de même de l'Algebre. Comme c'eſt une ſcience purement intellectuelle & abſtraite, dont l'objet n'exiſte point hors de nous, non-ſeulement on peut la traiter d'une maniere également facile & rigoureuſe en

s'assujettissant à la marche des inventeurs, mais c'est la meilleure méthode qu'on puisse employer pour développer les élémens de cette science. Il suffit pour cela de suivre l'ordre naturel des opérations de l'esprit, en s'épargnant seulement les tentatives inutiles ou fausses, que tout inventeur fait presque nécessairement, avant d'arriver au but qu'il se propose.

Nous sommes pourtant bien éloignés de désapprouver sans restriction l'usage qu'on peut faire dans des élémens de Géométrie de la méthode des inventeurs. Comme elle a le précieux avantage de piquer la curiosité, de faire pressentir à chaque pas celui qui doit suivre, & de ne point effrayer l'esprit par un appareil trop scientifique, nous la croyons très-propre à ceux qui n'ont pas pour but de se rendre profonds Mathématiciens; mais les esprits que la nature a destinés à faire des progrès dans cette Science, doivent préférer la méthode rigoureuse.

Cependant pour arriver à cette rigueur exacte, il ne faut pas chercher une rigueur imaginaire. Nous avons déjà vu de quelle inutilité sont pour cet

Digitized by Google

objet les axiomes dont les Géometres font si souvent usage ; nous avons observé de plus qu'en Géométrie on doit supposer l'étendue telle que tous les hommes la conçoivent, sans se mettre en peine des objections & des subtilités scholastiques, ajoutons qu'on doit supposer de même dans les élémens de Géométrie les idées abstraites de surface plane & de ligne droite, sans faire de vains efforts pour réduire ces idées à quelque notion plus simple. N'imitons pas un Géometre moderne, qui par la seule idée d'un fil tendu, croit pouvoir démontrer les propriétés de la ligne droite indépendamment du plan ; & qui ne se permet pas même cette hypothese, qu'*on peut imaginer une ligne droite menée d'un point à un autre sur une surface plane* ; comme si la supposition d'un fil tendu pour représenter une ligne droite, étoit plus simple & plus rigoureuse que l'hypothese dont on vient de parler ; ou plutôt comme si cette supposition n'avoit pas l'inconvénient de représenter par une image physique imparfaite & grossiere, une hypothese mathématique & rigoureuse.

Nous ne prétendons pas pour cela

qu'on doive supprimer des élémens de Géométrie les définitions de la surface plane & de la ligne droite. Ces définitions sont nécessaires; car on ne sauroit connoître les propriétés des lignes droites & des surfaces planes sans partir de quelque propriété simple de ces lignes & de ces surfaces, qui puisse être apperçue à la premiere vue de l'esprit, & par conséquent être prise pour leur définition. Ainsi on définit la ligne droite, la ligne la plus courte qu'on puisse mener d'un point à un autre; & la surface plane, celle à laquelle une ligne droite se peut appliquer en tout sens. Mais ces deux définitions, quoique peut-être préférables à toutes celles qu'on pourroit imaginer, ne renferment pas l'idée primitive que nous nous formons de la ligne droite & de la surface plane; idée si simple, & pour ainsi dire, si indivisible & si une, qu'une définition ne peut la rendre plus claire, soit par la nature de cette idée même, soit par l'imperfection du langage.

En général les définitions sont ce qui mérite le plus d'attention dans des élémens de Géométrie, & d'où dépend

Digitized by Google

sur-tout la perfection de ces élémens. C'est pourtant ce qu'on a le plus souvent négligé dans les élémens modernes. Nous n'en citerons qu'un exemple. L'Auteur de l'*Art de penser* définit l'angle, l'ouverture de deux lignes qui se rencontrent ; & il reprend Euclide d'avoir appellé l'angle un espace ; la définition d'Euclide peut être défectueuse, mais ce n'est pas par le côté qu'on lui reproche ; car l'idée de l'ouverture formée par deux lignes suppose nécessairement celle de l'espace que ces lignes renferment.

Outre les définitions auxquelles on ne sauroit apporter trop de soin, le Philosophe doit encore avoir égard, dans les élémens de Géométrie, à deux autres points très-importans ; aux propositions fondamentales & à la maniere de démontrer.

Les propositions fondamentales peuvent être réduites à deux ; la mesure des angles par les arcs de cercle, & le principe de la superposition. Ce dernier principe n'est point, comme l'ont prétendu plusieurs Géometres, une méthode de démontrer peu exacte & purement méchanique. La superposition,

Digitized by Google

telle que les Mathématiciens la conçoivent, ne consiste pas à appliquer grossiérement une figure sur une autre, pour juger par les yeux de leur égalité ou de leur différence, comme un ouvrier applique son pié sur une ligne pour la mesurer; elle consiste à imaginer une figure transportée sur une autre, & à conclure de l'égalité supposée de certaines parties de deux figures, la coincidence de ces parties entr'elles, & de leur coincidence la coincidence du reste: d'où résulte l'égalité & la similitude parfaite des figures entieres. Cette maniere de démontrer a donc l'avantage, non-seulement de rendre les vérités palpables, mais d'être encore la plus rigoureuse & la plus simple qu'il est possible, en un mot de satisfaire l'esprit en parlant aux yeux.

Les démonstrations qu'on peut employer en Géométrie sont de deux especes, directes ou indirectes. Les premieres sont immédiatement déduites de la notion même de l'objet dont on veut établir quelque propriété; ce sont celles qu'on doit employer de préférence, parce qu'elles éclairent en même tems qu'elles convainquent. Mais si le nombre

Digitized by Google

de nos connoissances certaines est fort petit, celui de nos connoissances directes l'est encore davantage. Nous ignorons, par rapport à un grand nombre d'objets, ce qu'ils sont & ce qu'ils ne sont pas; & nous n'avons sur beaucoup d'autres que ces idées négatives, c'est-à-dire, nous savons ce qu'ils ne sont pas bien mieux que ce qu'ils sont; heureux encore dans notre indigence de posséder cette connoissance imparfaite & tronquée, qui n'est qu'une maniere un peu plus raisonnée & un peu plus douce d'être ignorans. Or dans tous ces cas on sera forcé d'avoir recours aux démonstrations indirectes. Les principales démonstrations de ce genre sont connues sous le nom de *réduction à l'absurde*; elles consistent à prouver une vérité par les absurdités qui s'ensuivroient si on ne l'admettoit pas. Dans cette classe doivent être placées toutes les démonstrations qui regardent les incommensurables, c'est-à-dire, les grandeurs qui n'ont aucune commune mesure entr'elles. En effet l'idée de l'infini entre nécessairement dans celle de ces sortes de quantités; or nous n'avons de l'infini qu'une idée

Digitized by Google

négative, puiſque nous ne le concevons que par la négation du fini ; le mot même d'*infini* en eſt la preuve.

Tout ce que nous avons dit juſqu'à préſent ſur la maniere de bien traiter les élémens de Géométrie, doit nous faire conclure que de tels élémens ne ſont pas l'ouvrage d'un Géometre ordinaire ; qu'il n'y a même aucun Géometre au-deſſus d'une pareille entrepriſe, & que les Deſcartes, les Newton, les Leibnitz, n'euſſent pas été de trop pour la bien exécuter. Cependant il n'y a peut-être point de ſcience dans laquelle on ait tant multiplié les élémens, ſans compter ceux dont nous ſerons ſans doute accablés encore ; & on peut remarquer que parmi cette multitude de Géometres élémentaires, il n'y en a preſque pas un qui dans ſa Préface ne diſe plus ou moins de mal de ſes prédéceſſeurs. Un ouvrage en ce genre, qui ſeroit au gré de tout le monde, eſt encore à faire ; mais c'eſt peut-être une entrepriſe chimérique que de prétendre faire au gré de tout le monde un pareil ouvrage. Les différentes vues dans leſquelles on peut étudier les élémens de Géométrie, rendent ces élémens ſuſ-

ceptibles

Digitized by Google

ceptibles de différentes formes dont chacune peut avoir son avantage. Il ne s'agit ici que de savoir quelle est la meilleure qu'on puisse leur donner dans des élémens de Philosophie ; & c'est surquoi nous avons tâché de proposer nos vues.

Mais ce qui rend la plupart des élémens de Géométrie si défectueux, c'est moins encore le plan suivant lequel on les traite ; que l'incapacité de ceux qui l'exécutent. Ces élémens sont pour l'ordinaire l'ouvrage de Mathématiciens médiocres, dont les connoissances finissent où se termine leur livre, & qui par cela même sont incapables de faire en ce genre un livre utile. Car il ne faut pas s'imaginer que pour avoir effleuré les principes d'une science, on soit en état de l'enseigner. C'est à ce préjugé, fruit de la vanité & de l'ignorance, qu'on doit attribuer l'extrême disette où nous sommes presque en chaque science de bons élémens. L'éleve à peine sorti des premiers sentiers, encore frappé des difficultés qu'il a éprouvées, & que souvent même il n'a surmontées qu'en partie, entreprend de les faire connoître & surmonter aux

Digitized by Google

un fréquent usage on n'a pas apperçu la dépendance mutuelle de ces vérités, comment distinguera-t-on les propositions fondamentales dont elles dérivent, l'analogie ou la différence de ces propositions fondamentales, l'ordre qu'elles doivent observer entr'elles, & sur-tout les principes au-delà desquels on ne doit pas remonter? C'est ainsi qu'un Chymiste ne parvient à connoître les mixtes, qu'après des analyses fréquentes, & des combinaisons variées en toutes sortes de manieres. La comparaison est d'autant plus juste, que ces analyses apprennent au Chymiste non-seulement quels sont les principes dans lesquels un corps se résout, mais encore, ce qui n'est pas moins important, les bornes au-delà desquelles il ne peut se résoudre.

Les élémens de Géométrie conduisent immédiatement à la Géométrie des courbes, c'est-à-dire, de toutes les courbes différentes du cercle. Car le cercle est la seule figure curviligne dont il soit question dans les élémens de Géométrie, à cause de la facilité de sa description, & de l'usage qu'on en fait pour résoudre la plupart des problêmes de la Géométrie élémentaire.

Digitized by Google

les courbes de-
l'usage de l'Al-
er pas qu'on doit
, est l'explication
uels est appuyée
bre à la Géomé-
doit commencer
, parce que c'est
mmence à rendre
es solutions plus
s pas néanmoins
erches dans la
, où l'on peut
'analyse algé-
as même avec
grands Géo-
qu'on peut
ns dans ces
nner plus
rigueur
raisons
les. En
nétrie
nce

ême, on sent en
dû ce préjugé,
de l'ignorance,
l'extrême disette
sique en chaque
mens. L'éleve à
tiers sentiers, en-
ultés qu'il a éprou-
nt même il n'a sur-
rtie, entreprend de
: & surmonter aux
H

Digitized by Google

très-grands Mathématiciens n'ont pu suivre dans Archimede, se démontrent d'un trait de plume par l'analyse; seroit-il raisonnable de consumer un tems précieux à suivre avec fatigue dans Archimede ce qu'il est si facile d'apprendre ailleurs? A l'égard de l'avantage qu'on veut donner aux démonstrations faites à la maniere des Anciens, d'être plus rigoureuses que les démonstrations algébriques, cette prétention ne nous paroît guere mieux établie. La dénomination algébrique, il est vrai, a cela de particulier, que quand on aura désigné toutes les lignes des figures par des lettres, on pourra faire au moyen de ces lettres beaucoup d'opérations & de combinaisons sans songer à la figure, sans l'avoir même devant les yeux; mais ces opérations même, toutes machinales qu'elles sont, ou plutôt parce qu'elles sont purement machinales, ont l'avantage de soulager l'esprit dans des recherches souvent très-pénibles, & pour lesquelles il a besoin de tous ses efforts; l'Analyse lui ménage autant qu'il est possible des instans nécessaires de délassement & de repos; il suffit de savoir que les principes du calcul sont

Digitized by Google

certains; la main calcule en toute sûreté, & parvient enfin à un résultat, auquel sans ce secours on ne seroit point parvenu, ou auquel on ne seroit arrivé qu'avec beaucoup de peine. Mais il ne tiendra qu'à l'Analyste de donner ensuite à sa démonstration ou à sa solution la rigueur prétendue qu'on croit lui manquer; il lui suffira pour cela de traduire cette démonstration dans le langage des Anciens, comme Newton a fait la plupart des siennes. Nous conviendrons sans peine que l'usage méchanique & trop fréquent d'une analyse facile & peu nécessaire, rendra l'esprit paresseux, prompt à se rebuter par les obstacles, & par-là moins propre aux découvertes; mais nous ne conviendrons jamais que l'analyse rende les démonstrations moins rigoureuses. On peut regarder la méthode des Anciens comme une route tortueuse, difficile & embarrassée, dans laquelle le Géometre exerce & fatigue ses lecteurs; l'Analyste placé à un point de vue plus élevé, voit cette route d'un coup d'œil; il ne tient qu'à lui d'en parcourir tous les sentiers d'y conduire les autres, & de les y arrêter aussi long-tems qu'il veut.

Enfin (& c'eſt ici le plus grand avantage de la méthode analytique) combien de queſtions en Géométrie auxquelles cette méthode ſeule peut atteindre? Peut-être ſerons-nous contredits ici par les Anglois, grands partiſans de la Géométrie ancienne, ſur la foi de Newton qui la louoit, & qui s'en ſervoit pour cacher ſa route, en employant l'analyſe pour ſe conduire lui-même; mais ne ſeroit-ce point auſſi par trop d'attachement pour cette Géométrie ancienne, que les Anglois n'ont pas fait en Mathématique, depuis la mort de Newton, tous les progrès qu'on auroit pu attendre d'eux? C'eſt à d'autres Nations, & ſur-tout aux François, qu'on eſt redevable des nouvelles découvertes qui ont ſi conſidérablement reculé les limites de l'Aſtronomie phyſique. Qu'on eſſaye d'employer à ces recherches la méthode des Anciens, on ſentira bientôt l'impoſſibilité d'y réuſſir. Ce n'eſt donc qu'à des Géometres médiocres qu'il appartient de rabaiſſer l'analyſe; jamais un art n'eſt décrié que par ceux qui l'ignorent, & qui trouvent, dit l'illuſtre Hiſtorien de l'Académie des Sciences, une eſpece de conſolation à

traiter d'inutile ce qu'ils ne savent pas.

Un des principaux points de l'application de l'Algebre à la Géométrie, est ce qu'on appelle aujourd'hui, quoiqu'assez improprement, le calcul de l'infini, & qui facilite d'une maniere si surprenante des solutions que l'analyse ordinaire tenteroit en vain. Le Philosophe doit moins s'appliquer aux détails de ce calcul, qu'à bien développer les principes qui en sont la base. Ce soin est d'autant plus nécessaire, que la plupart de ceux qui ont expliqué les regles du calcul de l'infini, ou en ont négligé les vrais principes, ou les ont présentés d'une maniere très-fausse. Après avoir abusé en Métaphysique de la méthode des Géometres, il ne restoit plus qu'à abuser de la Métaphysique en Géométrie, & c'est ce qu'on a fait. Non-seulement quelques Auteurs ont cru pouvoir introduire dans la Géométrie transcendante une Logique ténébreuse, qu'ils ont nommée sublime; ils ont même prétendu la faire servir à démontrer des vérités dont on étoit déjà certain par d'autres principes. C'étoit le moyen de rendre ces vérités douteuses, si elles avoient pu le devenir. On a regardé

Digitized by Google

comme réellement exiſtans dans la nature les infinis & les infiniment petits de différens ordres ; il étoit néanmoins facile de réduire cette maniere de s'exprimer à des notions communes, ſimples & préciſes. Si les principes du calcul de l'infini ne pouvoient être ſoumis à de pareilles notions, comment les conſéquences déduites de ces principes par le calcul pourroient-elles être certaines ? Cette Philoſophie obſcure & contentieuſe, qu'on a cherché à introduire dans le ſiege même de l'évidence, eſt le fruit de la vanité des Auteurs & des lecteurs. Les premiers ſont flattés de pouvoir répandre un air de myſtere & de ſublimité ſur leurs productions ; les autres ne haïſſent pas l'obſcurité, pourvu qu'il en réſulte une apparence de merveilleux ; mais le caractere de la vérité eſt d'être ſimple.

Au reſte, en ſuppoſant même que les principes métaphyſiques dont on peut faire uſage en Géométrie, ſoient revêtus de toute la certitude & la clarté poſſible, il n'y a guere de propoſitions géométriques qu'on puiſſe démontrer rigoureuſement avec le ſeul ſecours de ces principes. Preſque toutes demandent

Digitized by Google

si on peut parler de la sorte, la toise ou le calcul, & quelquefois l'un & l'autre. Cette maniere de démontrer paroîtra peut-être bien matérielle à certains esprits; mais c'est presque toujours la seule qui soit sûre pour arriver à des combinaisons & à des résultats exacts. Il semble que les grands Géometres devroient être excellens Métaphysiciens, au moins sur les objets dont ils s'occupent; cependant il s'en faut bien qu'ils le soient toujours. La Logique de quelques-uns d'entr'eux est renfermée dans leurs formules, & ne s'étend point au-delà. On peut les comparer à un homme qui auroit le sens de la vue contraire à celui du toucher, ou dans lequel le second de ces sens ne se perfectionneroit qu'aux dépens de l'autre. Ces mauvais Métaphysiciens, dans une science où il est si facile de ne le pas être, le seront à plus forte raison infailliblement, comme l'expérience le prouve, sur les matieres où ils n'auront point le calcul pour guide. Ainsi la Géométrie qui mesure les corps, peut servir en certains cas à mesurer les esprits même.

Non-seulement l'esprit métaphysique

& lesprit géometre ne se rencontrent pas toujours ensemble ; il y a même moins d'union & d'affinité qu'on ne s'imagine entre deux genres d'esprit que le vulgaire croit être fort analogues, celui du jeu & celui de la Géométrie. L'esprit géometre est sans doute un esprit de calcul & de combinaison, mais de combinaison scrupuleuse & lente, qui examine l'une après l'autre, toutes les parties de son objet, qui les compare successivement entr'elles, qui prend garde de n'en omettre aucune, & de les rapprocher par toutes leurs faces ; en un mot qui ne fait qu'un pas à la fois, & qui a soin de le bien assurer avant que de passer au suivant. L'esprit du jeu est un esprit de combinaison rapide, qui embrasse d'un coup d'œil & comme d'une maniere vague un grand nombre de cas, dont quelques-uns même peuvent lui échapper, parce qu'il est moins assujeti à des regles qu'il n'est une espece d'instinct perfectionné par habitude. D'ailleurs le Géometre peut se donner tout le tems nécessaire pour résoudre ses problêmes ; il fait un effort, se repose, & repart de-là avec de nouvelles forces ; le joueur est

obligé de résoudre ses problêmes sur le champ, & de faire dans un tems fixé & très-court, tout l'usage possible de son esprit. Il n'est donc pas surprenant qu'un grand Géometre soit souvent un joueur très-médiocre.

Nous n'examinerons point une autre question qui n'a qu'un rapport très-indirect à notre sujet; si les Mathématiques donnent à l'esprit de la dureté & de la sécheresse? Nous nous contenterons de dire, que si la Géométrie (comme on l'a prétendu avec assez de raison) ne *redresse que les esprits droits*, elle ne desseche & ne refroidit aussi que les esprits déjà préparés à cette opération par la nature. Mais une autre question peut-être plus importante & plus difficile, c'est de savoir quel genre d'esprit doit obtenir par sa supériorité le premier rang dans l'estime des hommes; celui qui excelle dans les Lettres, ou celui qui se distingue au même degré dans les Sciences? Cette question est décidée tous les jours en faveur des Lettres (à la vérité sans intérêt) par une foule d'Ecrivains subalternes, incapables, je ne dis pas d'apprétier Corneille & de lire Newton, mais de juger Campistron

Digitized by Google

& d'entendre Euclide. Pour nous, plus timides ou plus justes, nous avouerons que la supériorité en ces deux genres nous paroît d'un mérite égal. D'ailleurs si le Littérateur & le Bel-esprit du premier ordre a plus de partisans parce qu'il a plus de juges, celui qui recule les limites des Sciences a de son côté des juges & des partisans plus éclairés. Qui auroit à choisir d'être Newton ou Corneille, feroit bien d'être embarrassé, ou ne mériteroit pas d'avoir à choisir.

X V I.

MÉCHANIQUE.

LEs principes de la Géométrie & ceux de l'Algebre renferment tout ce dont le Philosophe a besoin pour arriver à la Méchanique. Cette science mérite de nous arrêter.

Il résulte de ce que nous avons dit ailleurs sur la clarté & l'utilité des notions abstraites, (*l*) que pour traiter

(*l*) Voyez le Discours Préliminaire de l'Encyclopé. &c. *Tome I. p. 44.*

suivant la meilleure méthode possible quelque partie des Mathématiques que ce soit (nous pourrions même dire quelque science que ce puisse être), il est nécessaire non-seulement d'y introduire & d'y appliquer autant, qu'il se peut, des connoissances puisées dans des sciences plus abstraites, & par conséquent plus simples, mais encore d'envisager de la maniere la plus abstraite & la plus simple qu'il se puisse, l'objet particulier de cette science; de ne rien supposer, ne rien admettre dans cet objet, que les propriétés que la science même qu'on traite y suppose. De-là résultent deux avantages : les principes reçoivent toute la clarté dont ils sont susceptibles : ils se trouvent d'ailleurs réduits au plus petit nombre possible, & par ce moyen ils ne peuvent manquer, comme nous l'avons dit encore, d'acquérir en même tems plus d'étendue.

On a pensé depuis long-tems, & même avec succès, à remplir dans les Mathématiques une partie du plan que nous venons de tracer : on a appliqué heureusement l'Algebre à la Géométrie, la Géométrie à la Méchanique, &

Digitized by Google

chacune de ces trois ſciences à toutes les autres, dont elles ſont la baſe & le fondement. Mais on n'a pas été ſi attentif, ni à réduire les principes de ces ſciences au plus petit nombre, ni à leur donner toute la clarté qu'on pouvoit deſirer. La Méchanique ſur-tout eſt celle qu'il paroît qu'on a négligée le plus à cet égard : auſſi la plupart de ſes principes, ou obſcurs par eux-mêmes, ou énoncés & démontrés d'une maniere obſcure, ont-ils donné lieu à pluſieurs queſtions épineuſes.

Le Philoſophe Méchanicien doit donc ſe propoſer deux choſes ; de reculer les limites de la Méchanique, & d'en applanir l'abord ; il doit ſe propoſer de plus de remplir en quelque ſorte un de ces objets par l'autre, c'eſt-à-dire, non-ſeulement de déduire les principes de la Méchanique des notions les plus claires, mais encore de les étendre en les réduiſant ; de faire voir tout à la fois, & l'inutilité de pluſieurs principes qu'on avoit employés juſqu'ici dans la Méchanique, & l'avantage qu'on peut tirer de la combinaiſon des autres pour le progrès de cette ſcience. Pour donner une idée des moyens par leſquels on

Digitized by Google

peut remplir ces différentes vues, il ne ſera peut-être pas inutile d'entrer ici dans un examen raiſonné de la ſcience dont il eſt queſtion.

Le mouvement & ſes propriétés générales, ſont le premier & le principal objet de la Méchanique; cette ſcience ſuppoſe l'exiſtence du mouvement, & nous la ſuppoſerons auſſi comme avouée & reconnue de tous les Philoſophes. A l'égard de la nature du mouvement, les mêmes Philoſophes ſont là-deſſus fort partagés. Rien n'eſt plus naturel ſans doute que de concevoir le mouvement comme l'application ſucceſſive du mobile aux différentes parties de l'eſpace indéfini, que nous imaginons comme le lieu des corps : mais cette idée ſuppoſe un eſpace dont les parties ſoient pénétrables & immobiles ; or perſonne n'ignore que les Cartéſiens (ſecte qui à la vérité n'exiſte preſque plus aujourd'hui) ne reconnoiſſent point d'eſpace diſtingué des corps, & qu'ils regardent l'étendue & la matiere comme une même choſe. Il faut convenir qu'en partant d'un pareil principe, le mouvement ſeroit la choſe la plus difficile à concevoir,

& qu'un Cartéſien auroit peut-être beaucoup plutôt fait d'en nier l'exiſtence, que de chercher à en définir la nature. Néanmoins quelque abſurde que nous paroiſſe l'opinion de ces Philoſophes, & quelque peu de clarté & de préciſion qu'il y ait dans les principes métaphyſiques ſur leſquels ils s'efforcent de l'appuyer, nous n'entreprendrons point de la réfuter ici : nous nous contenterons, en nous attachant aux notions communes, de concevoir l'eſpace indéfini comme le lieu des corps, ſoit réel, ſoit ſuppoſé, & de regarder le mouvement comme le tranſport du mobile d'un lieu dans un autre.

La conſidération du mouvement entre quelquefois dans les recherches de Géométrie pure ; ainſi on imagine ſouvent les lignes droites ou les courbes, comme engendrées par le mouvement continu d'un point, les ſurfaces par le mouvement d'une ligne, les ſolides enfin par celui d'une ſurface. Mais il y a entre la Méchanique & la Géométrie cette différence, non-ſeulement que dans celle-ci la génération des figures par le mouvement, eſt pour ainſi dire arbitraire & de pure élégance, mais

Digitized by Google

encore que la Géométrie ne considere dans le mouvement que l'espace parcouru, au lieu que dans la Méchanique on a de plus égard au tems que le mobile emploie à parcourir cet espace.

On ne peut comparer ensemble deux choses d'une nature différente, telles que l'espace & le tems : mais on peut comparer le rapport des parties du tems avec celui des parties de l'espace parcouru. Le tems par sa nature coule uniformément, & la Méchanique suppose cette uniformité. Du reste, sans connoître le tems en lui-même & sans en avoir de mesure précise, nous ne pouvons représenter plus clairement le rapport de ses parties, que par celui des portions d'une ligne droite indéfinie. On peut donc comparer le rapport des parties du tems à celui des parties de l'espace parcouru, comme on compare en Géométrie le rapport des parties d'une ligne à celui des parties d'une autre ligne; d'où il est aisé de voir que par l'application seule de la Géométrie & du calcul, on peut sans le secours d'aucun autre principe, trouver les propriétés générales du mouvement, varié suivant une loi quelconque. Mais

Digitized by Google

comment arrive-t-il que le mouvement d'un corps ſuive telle ou telle loi particuliere ? C'eſt ſur quoi la Géométrie ſeule ne peut rien nous apprendre, & c'eſt auſſi ce qu'on peut regarder comme le premier problême qui appartienne immédiatement à la Méchanique.

On voit d'abord fort clairement, qu'un corps ne peut ſe donner le mouvement à lui-même. Il ne peut donc être tiré du repos que par l'action de quelque cauſe étrangere. Mais continue-t-il à ſe mouvoir de lui-même, ou a-t-il beſoin pour ſe mouvoir de l'action répétée de la cauſe ? Quelque parti qu'on pût prendre là-deſſus, il ſera toujours inconteſtable que l'exiſtence du mouvement étant une fois ſuppoſée ſans aucune autre hypotheſe particuliere, la loi la plus ſimple qu'un mobile puiſſe obſerver dans ſon mouvement, eſt la loi d'uniformité, & c'eſt par conſéquent celle qu'il doit ſuivre. Le mouvement eſt donc uniforme par ſa nature : il eſt vrai que les preuves qu'on a données juſqu'à préſent de ce principe, ne ſont peut-être pas fort covaincantes, le Philoſophe ſera ſentir les difficultés qu'on peut y

opposer, & montrera le chemin qu'on doit prendre pour éviter de s'engager à les résoudre (*m*).

Cette loi d'uniformité, essentielle au mouvement considéré en lui-même, fournit une des meilleures raisons sur lesquelles la mesure du tems par le mouvement uniforme soit appuyée. Quoique cette discussion ne soit pas absolument essentielle à la Méchanique, cependant comme elle n'y est pas non plus entiérement étrangere, nous entrerons ici dans quelque détail à ce sujet.

Comme le rapport des parties du tems nous est inconnu en lui-même, l'unique moyen que nous puissions employer pour découvrir ce rapport, c'est d'en chercher quelqu'autre plus sensible & mieux connu, auquel nous puissions le comparer. On aura donc trouvé la mesure du tems la plus simple, si on vient à bout de comparer, de la maniere la plus simple qu'il soit possible, le raport des parties du tems avec celui de tous les raports qu'on connoît le mieux. De-là il résulte que le mouvement

(*m*) Voyez sur cela la premiere partie du *Traité de Dynamique*, art. 6. 7. & 8. de la nouvelle édition 1758.

Digitized by Google

uniforme eſt la meſure du tems la plus ſimple. Car d'un côté, le rapport des parties d'une ligne droite eſt celui que nous ſaiſiſſons le plus facilement; & de l'autre il n'eſt point de rapports plus aiſés à comparer entr'eux, que des rapports égaux. Or dans le mouvement uniforme, le rapport des parties du tems eſt égal à celui des parties correſpondantes de la ligne parcourue. Le mouvement uniforme nous donne donc tout à la fois le moyen, & de comparer le rapport des parties du tems au rapport qui nous eſt le plus ſenſible, & de faire cette comparaiſon de la maniere la plus ſimple; nous trouvons donc dans le mouvement uniforme la *meſure* la plus ſimple du tems.

Je dis outre cela que la meſure du tems par le mouvement uniforme, eſt indépendamment de ſa ſimplicité, celle dont il eſt le plus naturel de penſer à ſe ſervir. En effet, comme il n'y a point de rapport que nous connoiſſions plus exactement que celui des parties de l'eſpace, & qu'en général un mouvement quelconque dont la loi *ſeroit* donnée, nous conduiroit à découvrir le rapport des parties du tems, *par*

Digitized by Google

l'analogie connue de ce rapport avec celui des parties de l'espace parcouru ; il est clair qu'un tel mouvement seroit la mesure du tems la plus exacte, & par conséquent celle qu'on devroit mettre en usage préférablement à toute autre. Donc s'il y a quelqu'espece particuliere de mouvement, où l'analogie entre le rapport des parties du tems & celui des parties de l'espace parcouru, soit connue indépendamment de toute hypothese & par la nature du mouvement même, & que cette espece particuliere de mouvement soit la seule à qui cette propriété appartienne, elle sera nécessairement la mesure du tems la plus naturelle. Or il n'y a que le mouvement uniforme qui réunisse les deux conditions dont nous venons de parler. Car le mouvement d'un corps est uniforme par lui-même : il ne devient accéléré ou retardé qu'en vertu d'une cause étrangere, & alors il est susceptible d'une infinité de lois différentes de variation. La loi d'uniformité, c'est-à-dire, l'égalité entre le rapport des tems & celui des espaces parcourus, est donc une propriété du mouvement considéré en lui-même. Le mouvement uniforme

Digitized by Google

n'en eſt par-là que plus analogue à la durée, & par conſéquent plus propre à en être la meſure, puiſque les parties de la durée ſe ſuccedent auſſi conſtamment & uniformément. Au contraire, toute loi d'accélération ou de diminution dans le mouvement, eſt arbitraire, pour ainſi dire, & dépendante de circonſtances extérieures. Le mouvement non uniforme ne peut être par conſéquent la meſure naturelle du tems. Car en premier lieu il n'y auroit pas de raiſon pourquoi une eſpece particuliere de mouvement non uniforme fût la meſure premiere du tems plutôt qu'une autre. En ſecond lieu, on ne pourroit meſurer le tems par un mouvement non uniforme, ſans avoir découvert auparavant par quelque moyen particulier, l'analogie entre le rapport des tems & celui des eſpaces parcourus, qui conviendroit au mouvement propoſé. D'ailleurs, comment connoître cette analogie autrement que par l'expérience, & l'expérience ne ſuppoſeroit-elle pas qu'on eût déjà une meſure du tems fixe & certaine ?

Mais le moyen de s'aſſurer, dira-t-on, qu'un mouvement ſoit parfaitement uniforme ?

Digitized by Google

uniforme ? Je répons d'abord, qu'il n'y a non plus aucun mouvement non-uniforme dont nous ſachions exactement la loi, & qu'ainſi cette difficulté prouve ſeulement que nous ne pouvons connoître exactement & en toute rigueur le rapport des parties du tems ; mais il ne s'enſuit pas de-là, que le mouvement uniforme n'en ſoit, par ſa nature ſeule, la premiere & la plus ſimple meſure. Auſſi ne pouvant avoir de meſure du tems préciſe & rigoureuſe, c'eſt dans les mouvemens à peu près uniformes que nous en cherchons la meſure au moins approchée. Nous avons trois moyens de juger qu'un mouvement eſt à peu près uniforme : 1°. Quand le corps qui ſe meut parcourt des eſpaces égaux, dans des tems que nous avons lieu de juger égaux ; & nous avons lieu de juger les tems égaux, quand nous avons obſervé par une expérience réitérée, qu'il ſe paſſe durant ces tems des effets ſemblables, que nous avons lieu de juger devoir durer également long-tems : ainſi nous avons lieu de juger que les tems qu'une même clepſydre met à ſe vuider, ſont égaux ; ſi donc pendant ces tems un corps par-

court des espaces égaux, nous avons lieu de juger que son mouvement est uniforme. 2°. Quand nous avons lieu de croire que l'effet de la cause accélératrice ou retardatrice, s'il y en a une, ne peut être qu'insensible : c'est par la réunion de ces deux moyens qu'on a jugé que le mouvement de la terre autour de son axe est uniforme ; & cette supposition non-seulement n'est point contredite par les autres phénomenes célestes, mais elle paroît même s'y accorder parfaitement. 3°. Quand nous comparons le mouvement dont il s'agit à d'autres mouvemens, & que nous observons la même loi dans les uns & les autres. Ainsi, si plusieurs corps se meuvent de maniere que les espaces qu'ils parcourent durant un même tems soient toujours entr'eux, ou exactement, ou à peu près dans le même rapport, on juge que le mouvement de ces corps est ou exactement, ou au moins à très-peu près uniforme. Car si un corps qui se meut uniformément parcourt un certain espace durant un tems pris à volonté, & qu'un autre corps, se mouvant aussi uniformément, parcoure un autre espace pendant le

Digitized by Google

même tems, le rapport des eſpaces ſera toujours le même, ſoit que les deux corps aient commencé à ſe mouvoir dans le même inſtant, ou dans des inſtans différens ; & le mouvement uniforme eſt le ſeul qui ait cette propriété. C'eſt pourquoi ſi on diviſe le tems en parties quelconques, égales ou inégales à volonté, & ſi on trouve que les eſpaces parcourus par deux corps durant une même partie de ce tems, ſont toujours dans le même rapport ; plus le nombre des parties du tems ſera grand, plus on ſera en droit de conclure que le mouvement de chaque corps eſt uniforme.

Aucun de ces trois moyens n'eſt exact dans la rigueur géométrique ; mais ils ſuffiſent, ſur-tout quand ils ſont répétés & réunis, pour tirer une concluſion valable, ſinon ſur l'uniformité abſolue du mouvement, au moins ſur l'uniformité très-approchée.

Après cette digreſſion, qui même à proprement parler n'en eſt pas une, ſur la meſure du tems par le mouvement, revenons aux principes de la Méchanique.

La *force d'inertie*, c'eſt-à-dire, la

propriété qu'ont les corps de persévérer dans leur état de repos ou de mouvement, étant une fois établie, il est clair que le mouvement, qui a besoin d'une cause pour commencer au moins à exister, ne sauroit non plus être accéléré ou retardé que par une cause étrangere. Or quelles sont les causes capables de produire ou de changer le mouvement dans les corps ? Nous n'en connoissons jusqu'à présent que de deux sortes. Les unes se manifestent à nous en même-tems que l'effet qu'elles produisent, ou plutôt dont elles sont l'occasion : ce sont celles qui ont leur source dans l'action sensible & mutuelle des corps, résultante de leur impénétrabilité : elles se réduisent à l'impulsion & à quelques autres actions dérivées de celles là. Toutes les autres causes ne se font connoître que par leur effet, & nous en ignorons entiérement la nature : telle est la cause qui fait tomber les corps pesans vers le centre de la terre, & celle qui retient les planetes dans leurs orbites.

Nous verrons bientôt comment on peut déterminer les effets de l'impulsion, & des causes qui peuvent s'y

rapporter. Pour nous en tenir ici à celles de la seconde espece, il est clair que lorsqu'il est question des effets produits par de telles causes, ces effets doivent toujours être donnés indépendamment de la connoissance de la cause, puisqu'ils ne peuvent en être déduits. C'est ainsi que sans connoître la cause de la pesanteur, nous apprenons par l'expérience que les espaces décrits par un corps qui tombe, sont entr'eux comme les quarrés des tems. En général, dans les mouvemens variés dont les causes sont inconnues, il est évident que l'effet produit par la cause, soit dans un tems fini, soit dans un instant, doit toujours être donné par l'équation entre les tems & les espaces : cet effet une fois connu, & le principe de la force d'inertie supposé, on n'a plus besoin que de la Géométrie seule & du calcul, pour découvrir les propriétés de ces sortes de mouvemens. Pourquoi donc aurions-nous recours à ce principe dont tout le monde fait usage aujourd'hui, que la force accélératrice ou retardatrice est proportionnelle à l'élément de la vîtesse ? principe appuyé sur cet unique axiome vague & obscur,

que l'effet eſt proportionnel à ſa cauſe. Nous n'examinerons point ſi ce principe eſt de vérité néceſſaire ; nous avouerons ſeulement que les preuves qu'on en a apportées juſqu'ici, ne nous paroiſſent pas hors d'atteinte : nous ne l'adopterons pas non plus, avec quelques Géometres, comme de vérité purement contingente ; ce qui ruineroit la certitude de la Méchanique, & la réduiroit à n'être plus qu'une ſcience expérimentale : nous nous contenterons d'obſerver, que vrai ou douteux, clair ou obſcur, il eſt inutile à la Méchanique, & que par conſéquent il doit en être banni.

Nous n'avons fait mention juſqu'à préſent, que du changement produit dans la vîteſſe du mobile par les cauſes capables d'altérer ſon mouvement : & nous n'avons point encore cherché ce qui doit arriver, ſi la cauſe motrice tend à mouvoir le corps dans une direction différente de celle qu'il a déjà. Tout ce que nous apprend dans ce cas le principe de la force d'inertie, c'eſt que le mobile ne peut tendre qu'à décrire une ligne droite, & à la décrire uniformément : mais cela ne fait con-

Digitized by Google

noître ni sa vîtesse ni sa direction. On est donc obligé d'avoir recours à un second principe, c'est celui qu'on appelle la composition des mouvemens, & par lequel on détermine le mouvement unique d'un corps qui tend à se mouvoir suivant différentes directions à la fois avec des vîtesses données. Dans la démonstration que le Philosophe donnera de ce principe, il tâchera d'une part d'éviter toutes les difficultés auxquelles sont sujettes les démonstrations qu'on en donne communément, & en même tems de ne pas déduire d'un grand nombre de propositions compliquées, un principe qui étant l'un des premiers de la Méchanique, doit nécessairement être appuyé sur des preuves simples & faciles.

Comme le mouvement d'un corps qui change de direction *, peut être regardé comme composé du mouvement qu'il avoit d'abord & d'un nouveau mouvement qu'il a reçu, de même le mouvement que le corps avoit d'abord peut être regardé comme composé du nouveau mouvement qu'il a pris, & d'un autre qu'il a perdu. De-là il s'ensuit que les lois du mouvement changé

Digitized by Google

par quelques obſtacles que ce puiſſe être, dépendent uniquement des lois du mouvement détruit par ces mêmes obſtacles. Car il eſt évident qu'il ſuffit de décompoſer le mouvement qu'avoit le corps avant la rencontre de l'obſtacle, en deux autres mouvemens, tels que l'obſtacle ne nuiſe point à l'un, & qu'il anéantiſſe l'autre. Par-là on peut non-ſeulement démontrer les lois du mouvement changé par des obſtacles inſurmontables, les ſeules qu'on ait trouvées juſqu'à préſent par cette méthode; on peut encore déterminer dans quel cas le mouvement eſt détruit par ces mêmes obſtacles. A l'égard des lois du mouvement changé par des obſtacles qui ne ſont pas inſurmontables en eux-mêmes, il eſt clair par la même raiſon, qu'en général il ne faut pour déterminer ces lois, qu'avoir bien conſtaté celles de l'équilibre.

Or quelle doit être la loi générale de l'équilibre des corps? Tous les Géometres conviennent, que deux corps dont les directions ſont oppoſées, ſe font équilibre quand leurs maſſes ſont en raiſon inverſe des vîteſſes avec leſquelles ils tendent à ſe mouvoir; mais

Digitized by Google

il n'est peut-être pas facile de démontrer cette loi en toute rigueur, & d'une maniere qui ne renferme aucune obscurité ; aussi la plupart des Géometres ont-ils mieux aimé la traiter d'axiome, que de s'appliquer à la prouver. Cependant, si on y fait attention, on verra qu'il n'y a qu'un seul cas où l'équilibre se manifeste d'une maniere claire & distincte ; c'est celui où les masses des deux corps sont égales, & leurs vîtesses égales & opposées. Le seul parti qu'on puisse prendre, ce me semble, pour démontrer l'équilibre dans les autres cas, est de les réduire, s'il se peut, à ce premier cas simple & évident par lui-même.

Le principe de l'équilibre, joint à ceux de la force d'inertie & du mouvement composé, nous conduit donc à la solution de tous les problêmes où l'on considere le mouvement d'un corps, en tant qu'il peut être altéré par un obstacle impénétrable & mobile, c'est-à-dire en général par un autre corps à qui il doit nécessairement communiquer du mouvement pour conserver au moins une partie du sien. De-là ces lois générales de la communication du

mouvement, que les Philosophes ont enfin trouvées, après avoir long-tems ignoré qu'il y en eût, & après s'être long-tems trompés sur les lois véritables.

Si les principes de la force d'inertie, du mouvement composé, & de l'équilibre, sont essentiellement différens l'un de l'autre, comme on ne peut s'empêcher d'en convenir; & si d'un autre côté, ces trois principes suffisent à la Méchanique, c'est avoir réduit cette science au plus petit nombre de principes possible, que d'établir sur ces trois principes toutes les lois du mouvement des corps dans des circonstances quelconques.

A l'égard des démonstrations de ces principes en eux-mêmes, le plan qu'on doit suivre pour leur donner toute la clarté & la simplicité dont elles sont susceptibles, est de les déduire toujours de la considération seule du mouvement, envisagé de la maniere la plus simple & la plus claire. Tout ce que nous voyons bien distinctement dans le mouvement d'un corps, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, c'est qu'il parcourt un certain espace, & qu'il emploie un certain tems à le parcourir. C'est donc de cette seule idée qu'on

doit tirer tous les principes de la Méchanique, quand on veut les démontrer d'une maniere nette & précise ; en conséquence de cette réflexion, le Philosophe doit, pour ainsi dire, détourner la vue de dessus les *causes motrices*, pour n'envisager uniquement que le mouvement qu'elles produisent ; il doit surtout entiérement proscrire les forces inhérentes au corps en mouvement, êtres obscurs & métaphysiques, qui ne sont capables que de répandre les ténebres sur une science claire par elle-même.

C'est par cette même raison qu'il s'abstiendra d'entrer dans l'examen de la fameuse question des *forces vives*. Cette question qui pendant trente ans a partagé les Géometres, consiste à savoir, si la force des corps en mouvement est proportionnelle au produit de la masse par la vîtesse, ou au produit de la masse par le quarré de la vîtesse : par exemple, si un corps double d'un autre, & qui a trois fois autant de vîtesse, a dix-huit fois autant de force ou six fois autant seulement. Malgré les disputes que cette question a causées, l'inutilité parfaite dont elle est pour la

Digitized by Google

Méchanique, doit la bannir d'un livre d'Elémens : cependant le grand bruit qu'elle a fait, les hommes célebres qui l'ont traitée, l'intérêt que les Savans y ont pris, nous déterminent à exposer ici très-succinctement les principes qui peuvent servir à la résoudre.

Quand on parle de la force des corps en mouvement, ou l'on n'attache point d'idée nette au mot qu'on prononce, ou l'on ne peut entendre par-là en général, que la propriété qu'ont les corps qui se meuvent, de vaincre les obstacles qu'ils rencontrent, ou de leur résister. Ce n'est donc ni par l'espace qu'un corps parcourt uniformément, ni par le tems qu'il emploie à le parcourir, ni enfin par la considération simple, unique & abstraite de sa masse & de sa vîtesse, qu'on doit estimer immédiatement la force; c'est uniquement par les obstacles qu'un corps rencontre, & par la résistance que lui font ces obstacles. Plus l'obstacle qu'un corps peut vaincre, ou auquel il peut résister, est considérable, plus on peut dire que sa *force* est grande; pourvu que sans vouloir représenter par ce mot un prétendu être qui réside dans le corps, on ne s'en

Digitized by Google

ſerve que comme d'une maniere abrégée d'exprimer un fait ; à peu près comme on dit qu'un corps a deux fois autant de *vîteſſe* qu'un autre, au lieu de dire qu'il parcourt en tems égal deux fois autant d'eſpace, ſans prétendre pour cela que ce mot de *vîteſſe* repréſente un être inhérent au corps.

Ceci bien entendu, il eſt clair qu'on peut oppoſer au mouvement d'un corps trois ſortes d'obſtacles : ou des obſtacles invincibles qui anéantiſſent tout-à-fait ſon mouvement, quel qu'il puiſſe être : ou des obſtacles qui n'ayent préciſément que la réſiſtance néceſſaire pour anéantir le mouvement du corps, & qui l'anéantiſſent dans un inſtant ; c'eſt le cas de l'équilibre : ou enfin des obſtacles qui anéantiſſent le mouvement peu à peu ; c'eſt le cas du mouvement retardé. Comme les obſtacles inſurmontables anéantiſſent également toutes ſortes de mouvemens, ils ne peuvent ſervir à faire connoître la force : ce n'eſt donc que dans l'équilibre, ou dans le mouvement retardé qu'on doit en chercher la meſure. Or tout le monde convient qu'il y a équilibre entre deux corps, quand les produits de leurs

maſſes par leurs vîteſſes virtuelles, c'eſt-à-dire par les vîteſſes avec leſquelles ils tendent à ſe mouvoir, ſont égaux de part & d'autre. Donc dans l'équilibre le produit de la maſſe par la vîteſſe, ou, ce qui eſt la même choſe, la quantité de mouvement, peut repréſenter la force. Tout le monde convient auſſi que dans le mouvement retardé, le nombre des obſtacles vaincus eſt comme le quarré de la vîteſſe; enſorte qu'un corps qui a fermé un reſſort, par exemple, avec une certaine vîteſſe, pourra avec une vîteſſe double fermer, ou tout à la fois, ou ſucceſſivement, non pas deux, mais quatre reſſorts ſemblables au premier, neuf avec une vîteſſe triple, & ainſi du reſte. D'où les partiſans des forces vives concluent que la force des corps qui ſe meuvent actuellement, eſt en général comme le produit de la maſſe par le quarré de la vîteſſe. Au fond, quel inconvénient pourroit-il y avoir à ce que la meſure des forces fût différente dans l'équilibre & dans le mouvement retardé, puiſque ſi l'on ne veut raiſonner que d'après des idées claires, on doit n'entendre par le mot de *force*, que l'effet pro-

Digitized by Google

duit en surmontant l'obstacle ou en lui résistant? Il faut avouer cependant, que l'opinion de ceux qui regardent la force comme le produit de la masse par la vîtesse, peut avoir lieu non-seulement dans le cas de l'équilibre, mais aussi dans celui du mouvement retardé, si dans ce dernier cas on mesure la force, non par la quantité absolue des obstacles, mais par la somme des résistances de ces mêmes obstacles. Car on ne sauroit douter que cette somme de résistances ne soit proportionnelle à la quantité de mouvement, puisque de l'aveu de tout le monde, la quantité de mouvement que le corps perd à chaque instant, est proportionnelle au produit de la résistance par la durée infiniment petite de l'instant, & que la somme de ces produits est évidemment la résistance totale. Toute la difficulté se réduit donc à savoir, si on doit mesurer la force par la quantité absolue des obstacles, ou par la somme de leurs résistances. Il paroîtroit plus naturel de mesurer la force de cette derniere maniere; car un obstacle n'est tel qu'entant qu'il résiste, & c'est à proprement parler la somme des résistances

qui eſt l'obſtacle vaincu ; d'ailleurs, en eſtimant ainſi la force, on a l'avantage d'avoir pour l'équilibre & pour le mouvement retardé une meſure commune. Neanmoins comme nous n'avons d'idée préciſe & diſtincte du mot de *force*, qu'en reſtraignant ce terme à exprimer un effet, je crois qu'on doit laiſſer chacun le maître de ſe décider comme il voudra là-deſſus ; & toute la queſtion ne peut plus conſiſter, que dans une diſcuſſion métaphyſique très-futile, ou dans une diſpute de mots plus indigne encore d'occuper des Philoſophes.

Tout ce que nous venons de dire ſuffit pour le faire ſentir à nos Lecteurs. Mais une réflexion bien naturelle achevera de les en convaincre. Soit qu'un corps ait une ſimple tendance à ſe mouvoir avec une certaine vîteſſe, tendance arrêtée par quelque obſtacle ; ſoit qu'il ſe meuve réellement & uniformément avec cette vîteſſe ; ſoit enfin qu'il commence à ſe mouvoir avec cette même vîteſſe, laquelle ſe conſume & s'anéantiſſe peu à peu par quelque cauſe que ce puiſſe être ; dans tous ces cas, l'effet produit par le corps eſt

différent, mais le corps conſidéré en lui-même n'a rien de plus dans un cas que dans un autre; ſeulement l'action de la cauſe qui produit l'effet eſt différemment appliquée. Dans le premier cas, l'effet ſe réduit à une ſimple tendance qui n'a point proprement de meſure préciſe, puiſqu'il n'en réſulte aucun mouvement; dans le ſecond, l'effet eſt l'eſpace parcouru uniformément dans un temṣ donné, & cẹt effet eſt proportionnel à la vîteſſe; dans le troiſieme, l'effet eſt l'eſpace parcouru juſqu'à l'extinction totale du mouvement, & cet effet eſt comme le quarré de la vîteſſe. Or ces différens effets ſont évidemment produits par une même cauſe; donc ceux qui ont dit que la force étoit tantôt comme la vîteſſe, tantôt comme ſon quarré, n'ont pu entendre parler que de l'effet, quand ils ſe ſont exprimés de la ſorte. Cette diverſité d'effets, provenans tous d'une même cauſe, peut ſervir, pour le dire en paſſant, à faire voir le peu de juſteſſe & de préciſion de l'axiome prétendu ſi ſouvent mis en uſage, ſur la proportionalité des cauſes à leurs effets.

Enfin ceux mêmes qui ne ſeroient

Digitized by Google

pas en état de remonter jusqu'aux Principes Métaphysiques de la question des forces vives, verront aisément qu'elle n'est qu'une dispute de mots, s'ils considerent que les deux partis sont d'ailleurs entiérement d'accord sur les principes fondamentaux de l'équilibre & du mouvement. Qu'on propose le même problême de Méchanique à résoudre à deux Géometres, dont l'un soit adversaire & l'autre partisan des forces vives, leurs solutions, si elles sont bonnes, seront toujours parfaitement d'accord; la question de la mesure des forces est donc entiérement inutile à la Méchanique, & même sans aucun objet réel. Aussi n'auroit-elle pas sans doute enfanté tant de volumes, si on se fût attaché à distinguer ce qu'elle renfermoit de clair & d'obscur. En s'y prenant ainsi, on n'auroit eu besoin que de quelques lignes pour décider la question : mais il semble que la plûpart de ceux qui ont traité cette matiere, ayent craint de la traiter en peu de mots.

La réduction de toutes les lois de la Méchanique à trois, celle de la force d'inertie, celle du mouvement composé, & celle de l'équilibre, peut ser-

Digitized by Google

vir à résoudre le grand Problême Métaphysique, proposé depuis peu par une des plus célebres Académies de l'Europe, *si les lois du mouvement & de l'équilibre des corps sont de vérité nécessaire ou contingente?* Pour fixer nos idées sur cette question, il faut d'abord la réduire au seul sens raisonnable qu'elle puisse avoir. Il ne s'agit pas de décider si l'Auteur de la nature auroit pu lui donner d'autres lois que celles que nous y observons; dès qu'on admet un Être intelligent, capable d'agir sur la matiere, il est évident que cet Etre peut à chaque instant la mouvoir & l'arrêter à son gré, ou suivant des lois uniformes, ou suivant des lois qui soient différentes pour chaque instant & pour chaque partie de matiere; l'expérience continuelle des mouvemens de notre corps, nous prouve assez que la matiere, soumise à la volonté d'un principe pensant, peut s'écarter dans ses mouvemens de ceux qu'elle auroit véritablement si elle étoit abandonnée à elle-même. La question proposée se réduit donc à savoir si les lois de l'équilibre & du mouvement qu'on observe dans la nature, sont différentes de celles que la matiere aban-

Digitized by Google

donnée à elle-même auroit ſuivies ; développons cette idée. Il eſt de la derniere évidence qu'en ſe bornant à ſuppoſer l'exiſtence de la matiere & du mouvement, il doit néceſſairement réſulter de cette double exiſtence certains effets ; qu'un corps mis en mouvement par quelque cauſe, doit ou s'arrêter au bout de quelque tems, ou continuer toujours à ſe mouvoir ; qu'un corps qui tend à ſe mouvoir à la fois ſuivant les deux côtés d'un parallélogramme, doit néceſſairement décrire, ou la diagonale, ou quelqu'autre ligne ; que quand pluſieurs corps en mouvement ſe rencontrent & ſe choquent, il doit néceſſairement arriver, en conſéquence de leur impénétrabilité mutuelle, quelque changement dans l'état de tous ces corps, ou au moins dans l'état de quelques-uns d'entr'eux. Or des différens effets poſſibles, ſoit dans le mouvement d'un corps iſolé, ſoit dans celui de pluſieurs corps qui agiſſent les uns ſur les autres, il en eſt un qui dans chaque cas doit infailliblement avoir lieu, en conſéquence de l'exiſtence ſeule de la matiere, & abſtraction faite de tout autre principe différent, qui

pourroit modifier cet effet ou l'altérer. Voici donc la route qu'un Philosophe doit suivre pour résoudre la question dont il s'agit. Il doit tâcher d'abord de découvrir par le raisonnement quelles seroient les lois de la Statique & de la Méchanique dans la matiere abandonnée à elle-même; il doit examiner ensuite par l'expérience quelles sont ces lois dans l'univers; si les unes & les autres sont différentes, il en conclura que les lois de la Statique & de la Méchanique, telles que l'expérience les donne, sont de vérité contingente, puisqu'elles seront la suite d'une volonté particuliere & expresse de l'Être suprême; si au contraire les lois données par l'expérience s'accordent avec celles que le raisonnement seul a fait trouver, il en conclura que les lois observées sont de vérité nécessaire; non pas en ce sens que le Créateur n'eût pu établir des lois toutes différentes, mais en ce sens qu'il n'a pas jugé à propos d'en établir d'autres que celles qui résultoient de l'existence même de la matiere.

Or il est démontré, qu'un corps abandonné à lui-même doit persister éternel-

lement dans ſon état de repos ou de mouvement uniforme; il eſt démontré de même, que s'il tend à ſe mouvoir à la fois ſuivant les deux côtés d'un parallélogramme quelconque, la diagonale eſt la direction qu'il doit prendre de lui-même, & pour ainſi dire, choiſir entre toutes les autres. Il eſt démontré enfin, que toutes les lois de la communication du mouvement entre les corps ſe réduiſent aux lois de l'équilibre; & que les lois de l'équilibre ſe réduiſent elles-mêmes à celles de l'équilibre de deux corps égaux, animés en ſens contraire de vîteſſes virtuelles égales. Dans ce dernier cas les mouvemens des deux corps ſe détruiront évidemment l'un l'autre; & par une conſéquence géométrique il y aura encore néceſſairement équilibre, lorſque les maſſes ſeront en raiſon inverſe des vîteſſes; il ne reſte plus qu'à ſavoir ſi le cas de l'équilibre eſt unique, c'eſt-à-dire, ſi quand les maſſes ne ſeront pas en raiſon inverſe des vîteſſes, un des corps devra néceſſairement obliger l'autre à ſe mouvoir. Or il eſt aiſé de ſentir que dès qu'il y a un cas poſſible & néceſſaire d'équilibre, il ne ſauroit y en avoir d'autres;

Digitized by Google

sans cela les lois du choc des corps, qui se réduisent nécessairement à celles de l'équilibre, deviendroient indéterminées ; ce qui ne sauroit être, puisqu'un corps venant en choquer un autre, il doit nécessairement en résulter un effet unique, suite indispensable de l'existence & de l'impénétrabilité de ces corps. On peut d'ailleurs démontrer l'unité de la loi d'équilibre par un autre raisonnement, trop mathématique pour être développé dans cet Essai, mais que j'ai tâché de rendre sensible dans un autre Ouvrage (*n*).

De toutes ces réflexions il s'ensuit que les lois connues de la Statique & de la Méchanique, sont celles qui résultent de l'existence de la matiere & du mouvement. Or l'expérience nous prouve que ces lois s'observent en effet dans les corps qui nous environnent. Donc les lois de l'équilibre & du mouvement, telles que l'observation nous les fait connoître, sont de vérité nécessaire. Un Métaphysicien se contenteroit peut-être de le prouver, en disant qu'il étoit de la sagesse du Créateur & de la simplicité de ses vues, de ne point établir

(*n*) Traité de Dynamique, art. 46. & 47. *Nouv. Edit.* 1758.

d'autres lois de l'équibre & du mouvement, que celles qui résultent de l'existence même des corps, & de leur impénétrabilité mutuelle. Mais nous avons cru devoir nous abstenir de cette maniere de raisonner, parce qu'il nous a paru qu'elle porteroit sur un principe trop vague; la nature de l'Être suprême nous est trop cachée, pour que nous puissions connoître directement ce qui est ou n'est pas conforme aux vues de sa sagesse; nous pouvons seulement entrevoir les effets de cette sagesse dans l'observation des lois de la nature, lorsque le raisonnement mathématique nous aura fait voir la simplicité de ces lois, & que l'expérience nous en aura montré les applications & l'étendue.

Cette réflexion peut servir, ce me semble, à nous faire apprécier les démonstrations que plusieurs Philosophes ont données des lois du mouvement d'après le principe des causes finales, c'est-à-dire d'après les vues que l'Auteur de la nature a dû se proposer en établissant ces loix. De pareilles démonstrations ne peuvent avoir de force, qu'autant qu'elles sont précédées & appuyées par des démonstrations directes & tirées

de

Digitized by Google

de principes qui soient plus à notre portée ; autrement il arriveroit souvent qu'elles nous induiroient en erreur. C'est pour avoir suivi cette route, pour avoir cru qu'il étoit de la sagesse du Créateur de conserver toujours la même quantité de mouvement dans l'Univers, que Descartes s'est trompé sur les lois de la percussion. Ceux qui l'imiteroient courroient risque, ou de se tromper comme lui, ou de donner pour un principe général ce qui n'auroit lieu que dans certains cas, ou enfin de regarder comme une loi primitive de la nature, ce qui ne seroit qu'une conséquence purement mathématique de quelques formules.

Quand on demande au reste si les lois du mouvement sont de vérité nécessaire, il n'est question que de celles par lesquelles le mouvement se communique d'un corps à un autre ; & nullement de celles en vertu desquelles un corps paroît se mouvoir sans aucune cause d'impulsion. Telles sont par exemple les lois de la pesanteur, supposé, comme bien des Philosophes le croient aujourd'hui, que ces lois n'aient pas l'impulsion pour cause. Dans cette supposition il est évident que les lois dont

Digitized by Google

il s'agit ne pourroient être en aucun ſens de vérité néceſſaire ; que la chûte des corps peſans feroit la ſuite d'une volonté immédiate & particuliere du Créateur ; & que ſans cette volonté expreſſe, un corps placé en l'air y reſteroit en repos. La multitude, il eſt vrai, accoutumée à voir tomber un corps dès qu'il n'eſt pas ſoutenu, croit que cette ſeule raiſon ſuffit pour obliger le corps à deſcendre. Mais il eſt facile de détruire ce préjugé par une réflexion bien ſimple. Suppoſons un corps placé ſur une table horizontale ; pourquoi ne ſe meut-il pas horizontalement le long de la table, puiſque rien ne l'en empêche ? Pourquoi ne ſe meut-il pas de bas en haut, puiſque rien ne s'oppoſe à ſon mouvement en ce ſens ? Pourquoi enfin ſe meut-il de haut en bas préférablement à toute autre direction, puiſque par lui-même il eſt évidemment indifférent à ſe mouvoir dans un ſens plutôt que dans un autre ? Ce n'eſt donc pas ſans raiſon que les Philoſophes s'étonnent de voir tomber une pierre ; & ce phénomene ſi commun eſt en effet un des plus ſurprenans que nous préſente la nature.

Digitized by Google

La maniere dont agit cette force inconnue, qui fait tomber les corps vers la terre, n'est guere plus facile à concevoir que la force même. Tous les Philosophes paroissent convenir que la vîtesse avec laquelle les corps qui tombent commencent à se mouvoir, est absolument nulle ; pourquoi donc quand on soutient un corps pesant qui tend à tomber, éprouve-t-on une résistance qu'on n'éprouve point dans tout autre sens que le sens vertical ? On dira peut-être que dans les instans qui suivent le premier, la vîtesse avec laquelle le corps tend à descendre, augmentera & deviendra finie, au lieu que dans tout autre sens elle demeure toujours nulle, le corps n'ayant aucune tendance à se mouvoir que dans le seul sens vertical. On peut, je le veux, expliquer par-là pourquoi un corps pesant qu'on soutient, tombera si on l'abandonne à lui-même : mais on n'explique pas encore une fois pourquoi on ne peut le soutenir sans effort. Car la vîtesse finie que le corps doit acquerir dans les instans qui suivront le premier moment de la chûte, n'existe pas encore en ce premier moment, qui est celui

Digitized by Google

où l'on ſoutient le corps ; elle ne peut donc produire aucune réſiſtance à vaincre. Dira-t-on que la vîteſſe avec laquelle les corps peſans tendent à deſcendre au premier inſtant, n'eſt pas abſolument nulle, mais ſeulement très-petite ? On ſe jette alors dans une autre difficulté. Car ſuivant l'hypotheſe généralement admiſe par les Philoſophes, l'action de la peſanteur eſt continue, & tend à chaque inſtant à imprimer au corps la même vîteſſe qu'au premier inſtant ; ainſi cette vîteſſe, ſi elle étoit finie au premier inſtant, ſeroit infinie au bout d'un tems fini, ce qui eſt contraire aux obſervations. Voilà donc un problême que nous laiſſons à réſoudre aux Méchaniciens Philoſophes.

XVII.

Astronomie.

L'ASTRONOMIE doit ſuivre immédiatement la Méchanique, comme étant de toutes les parties de la Phyſique la plus certaine. Elle a deux branches, la connoiſſance des phénomenes céleſ-

Digitized by Google

tes, qu'on appelle particuliérement Astronomie, & l'explication de ces phénomenes, qu'on nomme Astronomie physique.

Si quelque science mérite à tous égards d'être traitée selon la méthode des inventeurs, ou du moins selon celle qu'ils ont pu suivre, c'est sans doute l'Astronomie. Rien n'est peut-être plus satisfaisant pour l'esprit humain, que de voir par quelle suite d'observations, de recherches, de combinaisons & de calculs les hommes sont parvenus à connoître le mouvement de ce globe qu'ils habitent, & celui des autres corps de notre systême planétaire. La meilleure maniere de traiter les élémens d'Astronomie, est donc d'y supposer, si on peut parler de la sorte, un Astronome tombé des nues, & isolé sur la terre, à qui la nature accorde une assez longue vie pour connoître tout ce que l'observation peut découvrir de phénomenes célestes, & qui ait en même tems les connoissances géométriques nécessaires pour pouvoir tirer de ces phénomenes toutes les conséquences qui en résultent (*n*) Cette méthode,

(*n*) M. Montucla de l'Académie Royale des Sciences

Digitized by Google

outre les avantages qu'elle a par elle-même, peut fournir encore des observations très-philosophiques sur les développemens de l'esprit humain, & sur la maniere dont il procede dans ses recherches. Le génie des Philosophes, en cela peu différent de celui des autres hommes, les porte à ne chercher d'abord ni uniformité ni loi dans les phénomenes qu'ils observent. Commencent-ils à y soupçonner quelque marche réguliere? Ils imaginent aussi-tôt la plus parfaite & la plus simple. Bientôt une observation plus suivie les détrompe, & souvent même les ramene précipitamment à leur premier avis. Enfin une étude longue, assidue, dégagée de préventions & de systême, les remet dans les limites du vrai, & leur apprend que pour l'ordinaire la loi des phénomenes n'est ni assez peu composée pour être apperçue tout-à-coup, ni aussi irréguliere qu'on pourroit le penser; que chaque effet venant toujours du concours de plusieurs causes, la maniere

de Prusse, a donné dans l'*Histoire des Mathématiques* qu'il vient de mettre au jour, une excellente esquisse d'un traité d'Astronomie, composé suivant le plan que nous proposons ici. *Voyez* le Tome I. de cet Ouvrage, p. 145. & suiv.

Digitized by Google

d'agir de chacune eſt ſimple, mais que le réſultat de leur action réunie eſt compliqué quoique régulier, & que tout ſe réduit à décompoſer ce réſultat pour en démêler les différentes parties. Parmi une infinité d'exemples qu'on pourroit apporter de ce que nous avançons ici, le mouvement des planetes en fournit un bien frappant. A peine a-t-on ſoupçonné que les planetes ſe mouvoient circulairement, qu'on leur a fait décrire des cercles parfaits & d'un mouvement uniforme, d'abord autour de la terre, puis autour du ſoleil comme centre; l'obſervation ayant montré bientôt après que les planetes étoient tantôt plus, tantôt moins éloignées du ſoleil, on a déplacé cet aſtre du centre des orbites, mais ſans rien changer ni à la figure circulaire, ni à l'uniformité de mouvement qu'on avoit ſuppoſées; on s'eſt apperçu enſuite que les orbites n'étoient ni circulaires, ni décrites uniformément, & on leur a donné la figure elliptique, la plus ſimple des ovales que nous connoiſſions; enfin on a vu que cette figure ne répondoit pas encore à tout; que pluſieurs des planetes, entr'autres Saturne,

Jupiter & la Lune ne s'y assujettissoient pas exactement dans leurs cours ; on a tâché de découvrir la loi de leurs inégalités, & c'est le grand objet qui occupe aujourd'hui les Savans.

Ainsi des élémens d'Astronomie, composés suivant la méthode des inventeurs, & conformément au plan que nous proposons, montreroient comment on est parti d'abord des hypotheses les plus simples pour rendre raison des phénomenes ; comment on a ensuite rectifié ces hypotheses à mesure que les phénomenes ont été mieux connus ; & comment enfin on est parvenu insensiblement à porter l'Astronomie au point de perfection où nous la voyons.

Mais si l'Astronomie est une des sciences qui font le plus d'honneur à l'esprit humain, l'Astronomie physique est une de celles qui en font le plus à la Philosophie moderne. La recherche des causes des phénomenes célestes, dans laquelle on fait aujourd'hui tant de progrès, n'est pas d'ailleurs une spéculation stérile, & dont le mérite se borne à la grandeur de son objet & à la difficulté de le saisir. Cette recherche doit contribuer encore très-efficacement à l'a-

Digitized by Google

vancement rapide de l'Astronomie proprement dite. Car on ne pourra se flatter d'avoir trouvé les véritables causes des mouvemens des planetes, que lorsqu'on pourra assigner par le calcul les effets que peuvent produire ces causes, & faire voir que ces effets s'accordent avec ceux que l'observation nous a dévoilés. Or la combinaison de ces effets est assez considérable, pour qu'il en reste encore beaucoup à découvrir ; par conséquent, dès qu'une fois on en connoîtra bien le principe, les conclusions géométriques que l'on en déduira feront en peu de tems appercevoir & prédire même des phénomenes cachés & fugitifs, qui auroient peut-être eu besoin d'un long travail pour être connus, démêlés & fixés par l'observation seule.

Soit que les anciens ne fussent pas assez exactement instruits des phénomenes célestes pour entreprendre de les expliquer en détail ; soit que leur physique consistât plus dans la recherche des faits que dans celle des causes ; soit enfin qu'ils n'eussent pas fait assez de progrès dans les Sciences Physico-Mathématiques, pour être en état de ré-

Digitized by Google

duire aux lois de la Méchanique les mouvemens des corps céleſtes, leurs ouvrages n'ont preſque été d'aucun ſecours ſur ce point aux Philoſophes qui ſont venus depuis. Il eſt vrai que les différentes hypotheſes imaginées par les modernes pour expliquer le ſyſtême du monde, l'avoient déjà été par les anciens ; & on n'en ſera pas ſurpris, ſi on conſidere qu'en ce genre les hypotheſes vraiſemblables ſe préſentent aſſez naturellement à l'eſprit, que les combinaiſons d'idées générales doivent être bientôt épuiſées, & par une eſpece de révolution forcée, être ſucceſſivement remplacées les unes par les autres. C'eſt par cette raiſon, ſans doute, que nous n'avons aujourd'hui dans notre Phyſique preſqu'aucun principe général, dont l'énoncé ou du moins le germe ne ſe trouve chez les anciens. C'eſt peut-être auſſi pour cela que la Philoſophie moderne s'eſt rapprochée ſur pluſieurs points de ce qu'on a penſé dans le premier âge de la Philoſophie ; parce qu'il ſemble que la premiere impreſſion de la nature eſt de nous donner des idées juſtes, qu'on abandonne bientôt par incertitude ou par amour de la nou-

Digitized by Google

veauté, & auxquelles enfin on eſt forcé de revenir. Quoi qu'il en ſoit, ce que les anciens ont imaginé ſur le ſyſtême du monde, ou du moins ce qui nous reſte de leurs opinions là-deſſus, eſt ſi vague & ſi mal prouvé, qu'on n'en ſauroit tirer aucune lumiere réelle. On n'y trouve point ces détails précis, exacts & profonds, qui ſont la pierre de touche de la vérité d'un ſyſtême, & que certains Auteurs affectent d'en appeller l'appareil, mais qui en ſont réellement le corps & la ſubſtance; parce qu'ils renferment les preuves les plus ſubtiles & les plus inconteſtables, & qui en font par conſéquent la difficulté & le mérite. Qu'importe à l'honneur de Copernic, que quelques anciens Philoſophes aient cru le mouvement de la terre, ſi les preuves qu'ils en donnoient n'ont pas été ſuffiſantes pour empêcher le plus grand nombre de croire le mouvement du ſoleil. Qu'importe à la gloire de Newton, qu'Empedocle ou d'autres aient eu quelques idées vagues & informes du ſyſtême de la gravitation, quand ces idées ont été dénuées des preuves néceſſaires pour les appuyer? En vain un ſavant illuſtre, en révendiquant nos

hypothefes & nos opinions à l'ancienne Philofophie, a cru la venger d'un mépris injufte, que les vrais Savans & les bons efprits n'ont jamais eu pour elle. Sa differtation fur ce fujet, ne fait ce me femble, ni beaucoup de tort aux modernes, ni beaucoup d'honneur aux anciens, mais feulement beaucoup à l'érudition & aux lumieres de fon Auteur (*o*).

Defcartes, ce Philofophe à qui les fciences & l'efprit humain ont tant d'obligation, dont les erreurs même étoient au deffus de fon fiecle, & n'ont été que trop long-tems au deffus du nôtre, eft proprement le premier qui ait traité du fyftême du monde avec quelque foin & quelqu'étendue. Dans un tems où les obfervations Aftronomiques, la Méchanique & la Géométrie étoient encore très-imparfaites, il imagina pour expliquer les mouvemens des planetes, l'ingénieux & célebre fyftême des tourbillons. La matiere fubtile, difoit ce Philofophe, fe meut circulairement autour du foleil; en vertu de ce mouvement elle a une force centrifuge; en vertu de

(*o*) *Voyez* les Mémoires de l'Académie des Belles Lettres, *tom.* 18. *pag.* 97.

Digitized by Google

cette force, toutes les parties du fluide mu en tourbillon tendent à s'éloigner du ſoleil ; elles doivent donc imprimer aux planetes une tendance vers cet aſtre, c'eſt-à-dire dans un ſens contraire à la direction de la force centrifuge ; par la même raiſon qu'un fluide qui peſe de haut en bas, tend à pouſſer de bas en haut les corps qu'on y plonge, & les y pouſſe en effet, s'ils tendent de haut en bas avec moins de force que lui. La Philoſophie ancienne & moderne n'a peut-être rien imaginé de plus ſimple en apparence & de plus naturel que cette hypotheſe. Mais ſi avant l'examen elle paroît conforme au gros des phénomenes, les détails & l'examen approfondi de ces mêmes phénomenes font bientôt voir qu'elle ne peut ſubſiſter ; c'eſt ce qui a obligé Newton d'y ſubſtituer l'hypotheſe de la gravitation univerſelle, qui moins ſéduiſante peut-être au premier coup d'œil, a preſque ceſſé d'être une hypotheſe par ſon accord admirable avec les obſervations aſtronomiques.

Parmi les différentes ſuppoſitions que nous pouvons imaginer pour ex-

pliquer un effet, les seules dignes de notre examen sont celles qui par leur nature nous fournissent des moyens infaillibles de nous assurer si elles sont vraies. Le systême de la gravitation est de ce nombre, & mériteroit par cela seul l'attention des Philosophes. On n'a point à craindre ici cet abus du calcul & de la Géométrie, dans lequel les Physiciens ne sont que trop souvent tombés pour défendre ou pour combattre des hypotheses. Les planetes étant supposées se mouvoir, ou dans le vuide, ou au moins dans un espace non résistant, & les forces par lesquelles elles agissent les unes sur les autres étant connues, c'est un problême purement mathématique, que de déterminer les phénomenes qui en doivent naître; on a donc le rare avantage de pouvoir juger irrévocablement du systême Newtonien, & cet avantage ne sauroit être saisi avec trop d'empressement; il seroit à souhaiter que toutes les questions de la Physique pussent être aussi incontestablement décidées. Ainsi on ne pourra regarder comme vrai le systême de la gravitation, qu'après s'être assuré par des calculs précis qu'il répond exacte-

Digitized by Google

ment aux phénomenes ; autrement l'hypotheſe Newtoniènne ne mériteroit aucune préférence ſur celle des tourbillons, par laquelle on explique à la verité bien des circonſtances du mouvement des planetes, mais d'une maniere ſi incomplette, & pour ainſi dire ſi lâche, que ſi les phénomenes étoient tout autres qu'ils ne ſont, on les expliqueroit toujours de même, très-ſouvent auſſi bien, & quelquefois mieux. Le ſyſtême de la gravitation ne nous permet aucune illuſion de cette eſpece ; un ſeul article où l'obſervation démentiroit le calcul, feroit écrouler l'édifice, & relégueroit la théorie Newtonienne dans la claſſe de tant d'autres, que l'imagination a enfantées, & que l'analyſe a détruites.

L'accord qu'on a remarqué entre les phénomenes céleſtes & les calculs fondés ſur le ſyſtême de la gravitation, accord qui ſe vérifie tous les jours de plus en plus, ſemble avoir pleinement décidé les Philoſophes en faveur de ce ſyſtême. Les preuves en ſont répandues dans une infinité d'ouvrages, & le précis de ces preuves doit ſe trouver dans des élémens de Philoſophie. C'eſt par

Digitized by Google

un pareil examen, par une analyse rigoureuse des faits, qu'il faut juger la Philosophie Newtonienne, & non par des raisonnemens métaphysiques, aussi peu propres à détruire une hypothese qu'à l'établir. Ne pouvant entrer ici dans ce détail, nous nous bornerons à exposer ce qu'il nous semble qu'on doit penser en général du systême de la gravitation, des applications qu'on en a faites, & de l'extension plus ou moins grande qu'on lui a donnée.

Les observations astronomiques démontrent que les planetes se meuvent ou dans le vuide, ou dans un milieu fort rare, ou enfin, comme l'ont prétendu quelques Philosophes, dans un milieu fort dense qui ne résiste pas (ce qui seroit néanmoins très-difficile à concevoir); mais quelque parti qu'on prenne sur la nature du milieu dans lequel les planetes se meuvent, il est au moins constant par l'observation, qu'elles ont une tendance vers le soleil. Ainsi la gravitation des planetes vers le soleil, quelle qu'en soit la cause, est un fait qu'on doit regarder comme démontré, ou rien ne l'est en Physique. La gravitation des planetes secondaires

Digitized by Google

ou ſatellites vers leurs planetes principales, eſt un ſecond fait évident & démontré par les mêmes raiſons & par les mêmes faits. Les preuves de la gravitation des planetes principales vers leurs ſatellites ne ſont pas en auſſi grand nombre ; mais elles ſuffiſent cependant pour nous faire reconnoître cette gravitation. Les phénomenes du flux & reflux de la mer, & ſur-tout ceux de la préceſſion des équinoxes, ſi bien d'accord avec les obſervations, prouvent invinciblement que la terre tend vers la lune. Nous n'avons pas (du moins juſqu'ici) de ſemblables preuves pour les autres ſatellites ; mais l'analogie ſeule ne ſuffit-elle pas pour nous faire conclure que l'action entre les planetes & leurs ſatellites eſt réciproque ? On peut à la vérité abuſer en Phyſique de cette maniere de raiſonner, pour s'élever quelquefois à des concluſions trop générales ; mais il ſemble, ou qu'il faut abſolument renoncer à l'analogie, ou que tout concourt ici pour nous engager à en faire uſage.

Si l'action eſt réciproque entre chaque planete & ſes ſatellites, elle ne paroît pas l'être moins entre les planetes

Digitized by Google

en détail dans toutes les parties de la matiere qui nous environne, qu'elle ne fait pour ainsi dire en total dans les différens globes qui composent le système du monde ; nous remarquerons outre cela, qu'elle se manifeste dans quelques-uns des corps terrestres plus que dans les autres, qu'elle paroît agir ici par impulsion, là par une méchanique inconnue, ici suivant une loi, là suivant une autre ; enfin plus nous généraliserons & nous étendrons la gravitation, plus ses effets nous paroîtront variés, & plus nous la trouverons obscure, & en quelque maniere informe, dans les phénomenes qui en résultent ou que nous lui attribuons. Soyons donc très-réservés sur cette généralisation, aussi bien que sur la nature de la force qui produit la gravitation des planetes. Reconnoissons seulement que les effets de cette force n'ont pu se réduire encore à aucune des lois connues de la Méchanique ; n'emprisonnons point la nature dans les limites étroites de notre intelligence ; approfondissons assez l'idée que nous avons de la matiere, pour être circonspects sur les propriétés que nous lui attribuons, ou que nous lui

Digitized by Google

refuſons ; & n'imitons pas le grand nombre des Philoſophes modernes, qui en affectant un doute raiſonné ſur les objets qui les intéreſſent le plus, ſemblent vouloir ſe dédommager de ce doute par des aſſertions prématurées ſur les queſtions qui les touchent le moins.

Il y a donc, par rapport à l'attraction, deux points ſur leſquels on ne ſauroit procéder avec trop de prudence ; le premier eſt de ne pas prononcer trop affirmativement ſur la nature de la cauſe qui produit la gravitation des planetes ; le ſecond de ne pas tranſporter trop légérement cette force, des corps céleſtes aux corps qui nous environnent. D'un côté on n'a pu juſqu'à préſent déduire l'attraction des autres lois connues de la nature, & en particulier des lois de l'impulſion des fluides ; de l'autre il paroît difficile de comprendre comment deux corps placés dans le vuide agiſſent l'un ſur l'autre par leur ſeule préſence. La difficulté de le concevoir augmente encore, quand on fait attention à la loi ſuivant laquelle l'attraction agit. Les corps céleſtes s'attirent en raiſon inverſe du quarré de leurs diſtances, c'eſt-à-dire qu'à une

Digitized by Google

diſtance double leur attraction eſt quatre fois moindre, neuf fois à une diſtance triple, & ainſi du reſte. Or ſi la ſeule préſence des corps ſuffit pour produire leur attraction, pourquoi cette attraction n'eſt-elle pas la même à quelque diſtance que ce ſoit? L'action de la lumiere, & en général pluſieurs autres actions ſemblables, ſont à la vérité en raiſon inverſe du quarré de la diſtance comme celle de l'attraction; mais l'action de la lumiere paroît produite par des corpuſcules qui ſont élancés ou pouſſés par le corps lumineux; & comme le nombre des rayons qui partant d'un centre frappent un même corps, diminue à meſure que le corps s'éloigne, il eſt évident que la diſtance doit diminuer l'action de la lumiere. Dans le ſyſtême de l'attraction on ne peut rien imaginer de ſemblable, à moins qu'on n'attribue l'attraction à l'action d'un fluide, hypotheſe qui ne ſauroit à d'autres égards ſe concilier avec les phénomenes. Soit que M. Newton fût frappé de ces raiſons ou de quelques autres ſemblables, ſoit qu'il voulût ménager les préjugés bien ou mal fondés des Philoſophes de ſon tems ſur la néceſ-

Digitized by Google

sité de l'impulsion pour produire le mouvement des corps, il ne s'est jamais expliqué clairement par rapport à la nature de la force attractive. Il ne nie point qu'elle ne puisse être l'effet de l'impulsion ; il tâche même de l'y réduire. Mais les idées qu'il propose pour remplir ce but, sont si imparfaites & si vagues, qu'il est difficile de penser qu'un si grand Philosophe pût en être satisfait. On sent même en le lisant, malgré tous les faux-fuyans dont il se couvre, qu'il étoit fort porté à regarder l'attraction comme un premier principe & comme une loi primitive de la nature. Car d'un côté il admet une attraction réciproque entre les corps, réciprocité qui semble supposer que l'attraction est une propriété inhérente à la matiere ; de l'autre il remarque que la gravitation est proportionnelle à la quantité de matiere que les corps contiennent, & qu'elle vient d'une cause qui *pénetre* les corps, au lieu que l'impulsion est proportionnelle à la quantité de surface. Enfin, ce qui semble dévoiler pleinement la maniere dont M. Newton pensoit à cet égard, c'est qu'il a consenti qu'on imprimât à la

Digitized by Google

tête de la 2^e^. Edition de ses principes la fameuse préface, dans laquelle M. Cotes son disciple dit expressément que l'attraction est une propriété aussi essentielle à la matiere que l'impénétrabilité & l'étendue ; assertion qui nous paroît trop précipitée, quelque sentiment qu'on suive d'ailleurs sur la nature de la force attractive. Car cette force pourroit être une propriété *primordiale*, un principe général de mouvement dans la nature, sans être pour cela une propriété *essentielle* de la matiere. Dès que nous concevons un corps, nous le concevons étendu, impénétrable, divisible & mobile ; mais nous ne concevons pas nécessairement qu'il agisse sur un autre corps. La gravitation, si elle est telle que la conçoivent les Attractionnaires décidés, ne peut avoir pour cause que la volonté d'un être souverain, qui aura voulu que les corps agissent les uns sur les autres à distance comme dans le contact.

Quoi qu'il en soit, fût-il absolument impossible de réduire la force attractive aux lois de l'impulsion, c'est aux phénomenes seuls à nous décider sur l'existence de cette force. Si parmi ceux

que

Digitized by Google

que nous connoissons, ou que nous découvrirons dans la suite, il s'en trouvoit quelques-uns de contraires à l'attraction, nos Géometres en seroient plus embarrassés, & nos Métaphysiciens plus à leur aise. Mais s'ils décidoient en sa faveur, il faudroit bien prendre le parti de l'admettre, dût-on se résoudre à n'avoir pas une idée plus nette de la vertu par laquelle les corps s'attirent que de celle par laquelle ils se choquent. Croit-on en effet avoir une idée claire de la vertu impulsive des corps? Quoiqu'il soit bien prouvé qu'une portion de matiere mise en mouvement doit communiquer une partie de ce mouvement à une autre portion de matiere qu'elle rencontre, peut-on concevoir d'une maniere distincte cette vertu secrette par laquelle le mouvement se transmet d'un corps dans un autre? Les phénomenes nous prouvent l'existence de la matiere, sans nous rien apprendre sur sa nature. Les mêmes phénomenes nous font connoître les forces qui agissent sur elle, sans nous éclairer sur la nature de ces forces.

L'extension du principe de l'attraction aux corps qui nous environnent,

TAYLOR INST. OXFORD

Digitized by Google

eſt encore un point ſur lequel les Philoſophes ne ſauroient être trop réſervés. En premier lieu, la maniere dont on explique par cette derniere attraction pluſieurs phénomenes, n'eſt pas à beaucoup près auſſi préciſe que celle dont on explique par le même principe les phénomenes aſtronomiques. En ſecond lieu, les attractions tant magnétiques qu'électriques, paroiſſent l'effet d'un fluide inviſible, & doivent nous faire douter ſi un pareil fluide n'eſt pas auſſi la cauſe des autres attractions qu'on obſerve entre les corps terreſtres. En troiſieme lieu, l'expérience prouve invinciblement que la force attractive entre les corps terreſtres doit avoir d'autres lois que celles de l'attraction planétaire ; & c'eſt peut-être une raiſon de douter qu'elle exiſte en effet ; car il n'eſt pas naturel de penſer que la loi de l'attraction, ſi cette loi eſt un principe primitif, ne ſoit pas uniforme & abſolument la même pour toutes les parties de la matiere. Quelques Philoſophes, il eſt vrai, ont imaginé des lois d'attraction qui paroiſſent renfermer celle des corps céleſtes & celle qu'on ſuppoſe entre les corps terreſ-

Digitized by Google

tres qui nous environnent. Mais outre que les lois imaginaires à cet effet n'ont pas cette ſimplicité qui pourroit ſeule prévenir en leur faveur, elles ne ſont pas auſſi propres qu'on l'imagine à concilier tous les phénomenes. Car ſuivant ces lois l'attraction devroit être preſque infiniment grande dans le contact des corps; ainſi la peſanteur des corps qui touchent la ſurface de la terre, devroit être fort différente de celle des corps qui en ſont peu éloignés, ce qui eſt contraire aux obſervations. Gardons nous donc bien de précipiter notre jugement ſur la nature & ſur l'exiſtence même d'une force attractive entre les corps terreſtres. Le ſyſtême du monde nous donne lieu de ſoupçonner légitimement, que le mouvement des corps n'ont peut-être pas l'impulſion ſeule pour cauſe; que ce ſoupçon nous rende ſages; ne nous preſſons pas de conclure que l'attraction ſoit un principe univerſel, juſqu'à ce que nous y ſoyons forcés par les phénomenes. Nous aimons, il eſt vrai, à généraliſer en Philoſophie nos découvertes, & juſqu'à nos hypotheſes; cette maniere de raiſonner nous plaît, parce qu'elle flatte

Digitized by Google

notre vanité & soulage notre paresse; mais la nature n'est pas obligée de se conformer à nos idées. Tâchons de bien distinguer ce qui est autour de nous, & ne portons notre vue au-delà qu'avec beaucoup de timidité : autrement nous n'en verrions que plus mal en croyant voir plus loin ; les objets éloignés seroient toujours confus, & ceux qui étoient à nos pieds nous échapperoient.

Nous avons dit plus haut que les phénomenes sont le seul moyen de juger l'attraction. Mais s'il ne faut pas prononcer trop légérement qu'ils y sont conformes, il ne faut pas non plus juger trop précipitamment qu'ils y sont contraires. Tel effet qui paroît contredire en apparence le systême de la gravitation, en devient une des plus fortes preuves quand on sait l'approfondir, & démêler les causes qui le produisent. Nous n'en apporterons que deux exemples. Les Philosophes conviennent unanimement que le flux & reflux de la mer est dû principalement à l'action de la lune ; mais ils se partagent sur la maniere dont cette action produit le flux & reflux. Les Carté-

ſiens prétendent que la lune en paſſant au-deſſus de la terre, preſſe le fluide renfermé entre la terre & elle, & que la preſſion de ce fluide fait ſoulever les eaux au-deſſous de la lune. On leur objecte avec raiſon que cette preſſion devroit refouler les eaux au lieu de les élever. Mais de leur côté ils objectent aux Newtoniens, que ſi l'attraction de la lune ſur la terre produiſoit le flux & reflux, cette attraction en élevant les eaux dans le méridien au-deſſus duquel la lune eſt placée, devroit les abbaiſſer dans la partie oppoſée du même méridien ; or il eſt bien conſtaté par les obſervations, que les eaux s'élevent également quand la lune paſſe au méridien, ſoit au-deſſus ſoit au-deſſous de l'horiſon. Pour répondre ſans figure, ſans calcul, & d'une maniere ſimple & facile à cette objection tant répétée, une des principales que les Cartéſiens ont oppoſée au ſyſtême de la gravitation, imaginons que la terre ſoit une maſſe en partie ſolide & en partie fluide, & que la lune exerce ſon attraction ſur cette maſſe ; ſuppoſons de plus, que les parties dont la terre eſt compoſée

gravitent vers son centre, en même tems qu'elles sont attirées par la lune; il est certain que si toutes les parties du fluide & du globe qu'il couvre étoient attirées avec une égale force, & suivant des directions paralleles, l'action de la lune n'auroit d'autre effet, que de mouvoir ou de déplacer toute la masse du globe & du fluide, sans causer d'ailleurs aucun dérangement dans la situation respective de leurs parties. Mais suivant les lois de l'attraction, les parties de l'hémisphere supérieur, c'est à-dire, de celui qui est le plus près de la lune, sont attirées avec plus de force que le centre du globe, & au contraire les parties de l'hémisphere inférieur sont attirées avec moins de force; d'où il s'ensuit que le centre du globe étant mu par l'action de la lune, le fluide qui couvre l'hémisphere supérieur, & qui est attiré plus fortement, doit tendre à se mouvoir plus vîte que le centre, & par conséquent s'élever, avec une force égale à l'excès de la force qui l'attire sur celle qui attire le centre. Au contraire le fluide de l'hémisphere inférieur étant moins attiré que le centre du

Digitized by Google

globe, doit ſe mouvoir moins vîte; il doit donc fuir ce centre pour ainſi dire, & s'en éloigner avec une force à peu près égale à celle du fluide de l'hémiſphere ſupérieur. Ainſi le fluide s'élevera aux deux points oppoſés qui ſont dans la ligne par où paſſe la lune. Toutes les parties de ce fluide accourront, ſi on peut s'exprimer ainſi, pour s'approcher de ces points avec d'autant plus de vîteſſe qu'elles en feront plus proches. Le ſophiſme des Cartéſiens conſiſte, en ce qu'ils ſuppoſent que l'élévation des eaux de la mer eſt produite par l'attraction totale que la lune exerce ſur ces eaux, au lieu qu'elle n'eſt produite que par la différence de cette attraction, & de celle que la lune exerce ſur le centre de la terre.

Il en eſt de même d'une autre objection des Cartéſiens ſur les orbites planétaires. S'il étoit vrai, diſent-ils, que les planetes euſſent une force de tendance vers le ſoleil, elles devroient s'en approcher continuellement, & par conſéquent décrire autour de cet aſtre des orbes en ſpirale au lieu de courbes qui rentrent en elles-mêmes. Mais qui ne voit que le mouvement des planetes

dans leur orbite eſt compoſé de deux autres ; d'un mouvement rectiligne en vertu duquel elles tendent continuellement à s'échapper par la tangente, & d'un mouvement de tendance vers le ſoleil, qui change ce mouvement rectiligne en curviligne, & retient à chaque inſtant les planetes dans leur orbite ? Par le premier de ces mouvemens les planetes tendent à s'éloigner du ſoleil ; par le ſecond elles tendent à s'en rapprocher. Si donc la force du premier mouvement pour les éloiguer du centre, eſt plus grande que celle du ſecond mouvement pour les en rapprocher, elles doivent s'éloigner du ſoleil malgré leur gravitation vers cet aſtre. Le calcul ſeul peut déterminer les cas où l'une des deux forces l'emporte ſur l'autre ; & ce calcul fait voir en effet, que quand une planete eſt arrivée à une certaine diſtance du ſoleil, elle doit s'en éloigner de nouveau juſqu'à un certain point, pour s'en rapprocher enſuite.

Ces deux exemples indiquent ſuffiſamment au Philoſophe la méthode qu'il doit ſuivre, ſoit pour déterminer la nature de la force qui fait tendre les planetes les unes vers les autres,

Digitized by Google

ſoit pour connoître les effets de cette force. Mais en voilà aſſez par rapport à cet objet, le premier eſt preſque le ſeul ſur lequel doive rouler l'Aſtronomie phyſique.

Nous finirons cet article par une obſervation que nous ne pouvons refuſer à la vérité. Qu'on examine avec attention ce qui a été fait depuis quelques années par les plus habiles Mathématiciens ſur le ſyſtême du monde, on conviendra, ce me ſemble, que l'Aſtronomie phyſique eſt aujourd'hui plus redevable aux François qu'à aucune autre nation. C'eſt dans les travaux qu'ils ont entrepris, dans les ouvrages qu'ils ont mis ſous les yeux de l'Europe, que le ſyſtême Newtonien trouvera déſormais ſes preuves les plus inconteſtables & les plus profondes. Il eſt vrai qu'en Mathématique, toutes choſes d'ailleurs égales, chaque ſiecle doit l'emporter ſur celui qui le précede, parce qu'en profitant des lumieres qu'il en a reçues, il y ajoute encore; mais on n'en doit pas moins de juſtice à ceux qui ſavent le mieux profiter de ces lumieres, & les étendre davantage. S'il y a un cas dans lequel la prévention nationale ſoit

Digitized by Google

permiſe, ou plutôt dans lequel cette prévention ne puiſſe avoir lieu, c'eſt lorſqu'il s'agit de découvertes purement géométriques, dont la réalité ni la propriété ne peuvent être conteſtées, & dont le fruit appartient d'ailleurs à tout l'univers. Ainſi notre nation, que certains ſavans étrangers, & peut-être même quelques François ſemblent prendre à tâche de rabaiſſer, ne pourroit-elle pas s'appliquer avec raiſon ce qu'un Écrivain éloquent & Philoſophe a dit de ſon ſiecle, qui à pluſieurs égards reſſembloit aſſez au nôtre? *Nec omnia apud priores meliora, ſed noſtra quoque ætas quædam artium & laudis imitanda poſteris tulit.*

XVIII.

OPTIQUE.

AVANT que de paſſer de l'Aſtronomie à la Phyſique proprement dite, il eſt deux parties de cette derniere ſcience ſur leſquelles les Mathématiques ont une influence ſi conſidérable, qu'il eſt néceſſaire de les enviſager ſéparément.

Digitized by Google

La premiere est l'Optique, qui renferme la théorie de la lumiere & les lois de la vision. La théorie de la lumiere & l'examen de ses propriétés forment un objet presque entiérement mathématique. Sans s'embarrasser si la lumiere se propage par la pression d'un fluide, ou, ce qui paroît plus vraisemblable, par une émission de corpuscules lancés du corps lumineux; sans discuter les difficultés particulieres à chacune de ces hypotheses, difficultés assez considérables pour avoir fait douter au grand Newton *si la lumiere étoit un corps*, il suffit au Philosophe d'observer trois choses; que la lumiere se répand en ligne droite; qu'elle se réfléchit par un angle égal à l'angle d'incidence; & qu'enfin elle se rompt en passant d'un milieu dans un autre, suivant certaines lois que l'expérience peut aisément découvrir. Ces trois principes serviront à démontrer les lois que suit la lumiere dans sa réfléxion sur différentes surfaces; celles de son passage à travers différens milieux; celles de la différente réfrangibilité des rayons, qui produit la différence des couleurs, & d'où résulte entre autres l'explication rigou-

Digitized by Google

reuse & mathématique de l'arc-en-ciel ; phénomene admirable, dont il est assez étonnant que le Philosophe connoisse si bien la cause, en même tems qu'il ignore pourquoi une pierre tombe ; tant l'étude de la nature semble faite pour flatter & pour humilier à la fois la vanité humaine.

Quiconque réfléchira sur la maniere dont on démontre en Optique ces différentes propriétés de la lumiere, ne sera pas surpris que l'illustre aveugle Saunderson ait donné des leçons publiques de cette science, sans avoir aucune idée de sa maniere dont les rayons de lumiere produisent la vision. Il lui suffisoit de regarder ces rayons comme des faisceaux de lignes droites, qui en agissant sur les yeux produisent à peu près l'effet du toucher ; avec cette différence que le toucher s'exerce par le contact immédiat, & la vue par l'action d'une matiere placée entre l'œil & le corps lumineux, à peu près comme un aveugle reconnoît au moyen de son bâton les corps éloignés de lui. Ces suppositions faites, les propositions d'Optique étoient pour Saunderson des Théorêmes de Géométrie pure, qu'il

Digitized by Google

démontroit comme il eût fait ceux d'Euclide, & où ſe trouve en effet la même évidence mathématique.

Il s'en faut beaucoup qu'on puiſſe porter cette évidence dans la partie de l'Optique qui examine les lois de la viſion. Rien n'eſt moins ſatisfaiſant, il faut l'avouer, que les raiſonnemens des Philoſophes ſur les moyens par leſquels l'œil juge de la diſtance & de la grandeur apparénte des objets, ſur le lieu où l'on voit l'image dans les miroirs & dans les verres courbes, enfin ſur les jugemens qu'on porte de la grandeur de cette même image. Ce ſont là néanmoins les queſtions préliminaires & fondamentales de la Théorie de la viſion, dans laquelle il eſt impoſſible de faire aucun progrès ſans les avoir réſolues. Auſſi le Philoſophe ne doit-il guere traiter ces différens objets, que pour faire ſentir combien il y reſte à deſirer, ou plutôt que tout y eſt encore à faire; & pour indiquer, s'il eſt poſſible, les moyens de répandre de nouvelles lumieres ſur une matiere ſi curieuſe.

Ce que nous venons de dire de l'Optique, nous pouvons le dire à peu

près d'une autre ſcience qui lui eſt analogue, de l'Açouſtique ou de la Théorie des ſons. Les Mathématiques nous fourniſſent des méthodes pour calculer les vibrations des cordes ſonores, eu égard à leur degré de tenſion, à leur groſſeur & à leur longueur ; mais quelle eſt la cauſe du plaiſir que certains accords produiſent en nous, & des ſenſations déſagréables que d'autres nous font éprouver ? Voilà ſur quoi nous ne ſommes pas plus inſtruits qu'on l'étoit du tems de Pytagore. Il ne faut en ce genre qu'une légere connoiſſance des faits pour ſe convaincre de l'inſuffiſance des raiſons qu'on en donne (*p*). L'expérience ſeule eſt donc la baſe de l'Acouſtique, & c'eſt de là qu'il en faut tirer des regles, Un célebre Muſicien de nos jours a déjà frayé cette route, en déduiſant avec ſuccès de la réſonnance du corps ſonore les principales regles de l'harmonie, Mais ayant à débrouiller le premier cette matiere difficile, qui ſur un grand nombre de points importans ne paroît pas ſuſceptible de démonſtration, il a

(*p*) *Voyez* dans l'Encyclopédie les articles CONSONANCE & FONDAMENTAL.

été ſouvent obligé, comme il le reconnoît lui-même de multiplier les *analogies*, *les transformations*, *les convenances*, pour ſatisfaire la raiſon *autant qu'il eſt poſſible* dans l'explication des phénomenes. L'illuſtre Artiſte dont il s'agit, a été pour nous le Deſcartes de la Muſique. On ne peut ſe flatter, ce me ſemble, de faire quelque progrès dans la théorie de cette ſcience, qu'en ſuivant la méthode qu'il a tracée.

XIX.

Hydroſtatique & Hydraulique.

LA ſeconde ſcience dont nous avons à parler, eſt celle de l'équilibre & du mouvement des fluides, & de leur action ſur les corps ſolides qui y ſont plongés. La théorie de l'équilibre des fluides ſe nomme Hydroſtatique; celle de leur mouvement & de leur réſiſtance s'appelle Hydraulique.

Si on connoiſſoit la figure & la diſpoſition mutuelle des particules qui compoſent les fluides, il ne faudroit point d'autres principes que ceux de la

Digitized by Google

Méchanique ordinaire, pour déterminer les lois de leur équilibre, de leur mouvement & de leur action; car la recherche de ces lois dans un systême quelconque de corpuscules, n'est qu'un problême de Méchanique pour la solution duquel on a tous les principes qu'on peut desirer. Cependant plus le nombre des corpuscules seroit grand, plus il deviendroit difficile d'appliquer le calcul aux principes d'une maniere simple & commode; ainsi une telle méthode ne seroit guere praticable dans la Méchanique des fluides. Mais nous sommes même bien éloignés d'avoir toutes les données nécessaires pour être à portée de faire usage de cette méthode. Nous ignorons la figure & l'arrangement des parties des fluides; nous ignorons comment ces parties se meuvent entre elles. Il y a d'ailleurs une si grande différence entre un fluide & un amas de corpuscules solides, que les lois de la pression des fluides sont très-différentes des lois de la pression des solides. L'expérience seule a pu nous instruire en détail des lois de l'Hydrostatique, que la théorie la plus subtile n'auroit jamais pu nous faire soup-

Digitized by Google

çonner ; & depuis même qu'elles ſont connues, on n'a pu trouver encore d'hypotheſe ſatisfaiſante pour les expliquer, & pour les réduire aux principes ordinaires du mouvement & de l'équilibre. Auſſi le méchaniſme intérieur des fluides, ſi peu analogue à celui des autres corps, devroit être pour les Philoſophes un objet particulier d'admiration, ſi l'étude des phénomenes les plus ſimples ne les avoit accoutumés à ne s'étonner de rien, ou plutôt à s'étonner également de tout. Auſſi peu éclairés que le peuple ſur les premiers principes de toutes choſes, ils n'ont & ne peuvent avoir d'avantage que dans la combinaiſon qu'ils font de ces principes & dans les conſéquences qu'ils en tirent; & c'eſt dans cette eſpece d'Analyſe que les Mathématiques leur ſont utiles. C'eſt avec le ſecours ſeul de ces ſciences qu'il eſt permis de pénétrer dans les fluides, & de découvrir le jeu de leurs parties, l'action qu'exercent les uns ſur les autres ces atomes innombrables dont un fluide eſt compoſé, & qui paroiſſent tout à la fois unis & diviſés, dépendans & indépendans les uns des autres.

L'ignorance où l'on eſt de la conſti-

Digitized by Google

tution intérieure des fluides, n'a donc pas empêché les Physiciens Géometres de faire de grands progrès dans la science de l'équilibre & du mouvement de ces corps. Ne pouvant déduire immédiatement & directement de la nature des fluides les lois de leur équilibre & de leur mouvement, ils les ont au moins réduites à des principes d'expérience, qu'ils ont regardé (faute de mieux) comme les propriétés fondamentales des fluides, & comme celles auxquelles il falloit rapporter toutes les autres. La nature est une machine immense dont les ressorts principaux nous sont cachés; nous ne voyons même cette machine qu'à travers un voile qui nous dérobe le jeu des parties les plus délicates; entre les parties plus frappantes, ou si l'on veut plus grossieres, que ce voile nous permet d'entrevoir & de découvrir, il en est plusieurs qu'un même ressort met en mouvement, & c'est là surtout ce que nous devons chercher à démêler. Condamnés comme nous le sommes à ignorer l'essence & la contexture intérieure des corps, la seule ressource qui reste à notre sagacité, est de tâcher au moins de saisir dans

Digitized by Google

chaque matiere l'analogie des phénomenes, & de les rappeller tous à un petit nombre de faits primitifs & fondamentaux. C'est ainsi que Newton, sans assigner la cause de la gravitation universelle, n'a pas laissé de démontrer que le systême du monde est uniquement appuyé sur les lois de cette gravitation.

Nous jugerons aisément du plan que nous devons suivre dans la Méchanique des fluides, si nous examinons d'abord quelle différence il doit y avoir entre les principes généraux de cette méchanique, & ceux de la méchanique des corps ordinaires. Ces derniers principes, comme nous l'avons dit plus haut, peuvent se réduire à trois; savoir la force d'inertie, le mouvement composé, & l'équilibre de deux masses égales, animées en sens contraire de vîtesses virtuelles égales. Nous avons donc ici deux questions à résoudre; en premier lieu si ces trois principes sont les mêmes pour les fluides que pour les solides; en second lieu s'ils suffisent à la méchanique des fluides.

Les particules des fluides étant des corps, il n'est pas douteux que le prin-

Digitized by Google

cipe de la force d'inertie, & celui du mouvement composé, ne conviennent à chacune de ces parties. Il en seroit de même du principe de l'équilibre, si on pouvoit comparer séparément les particules fluides entr'elles : mais nous ne pouvons comparer ensemble que des masses, dont l'action mutuelle dépend de l'action combinée de différentes parties qui nous sont inconnues.

L'équilibre des fluides animés par une force de direction & de quantité constante, comme la pesanteur, est celui qui se présente d'abord à examiner, & qui est en effet le plus facile. Si on verse une liqueur homogene dans un tuyau composé de deux branches cilindriques égales & verticales, unies ensemble par une branche cilindrique horizontale, la premiere chose qu'on observe, c'est que la liqueur ne sauroit être en équilibre, sans être à la même hauteur dans les deux branches. Il est facile de conclure de là, que le fluide contenu dans la branche horizontale est également pressé en sens contraire par l'action des colomnes verticales. L'expérience apprend de plus, que si une des branches verticales, & même, si l'on veut, une

Digitized by Google

partie de la branche horizontale est anéantie, il faut pour retenir le fluide, la même force qui seroit nécessaire pour soutenir un tuyau cilindrique égal à l'une des branches verticales, & rempli de fluide à la même hauteur ; & qu'en général, quelle que soit l'inclinaison de la branche qui joint les deux branches verticales, le fluide est également pressé dans le sens de cette branche & dans le sens vertical. Il n'en faut pas davantage pour nous convaincre, que les parties des fluides pesans sont pressées & pressent également en tous sens. Cette propriété étant une fois découverte, on peut aisément reconnoître qu'elle n'est pas bornée aux fluides dont les parties sont animées par une force constante & de direction donnée, mais qu'elle appartient toujours aux fluides, quelles que soient les forces qui agissent sur leurs différentes parties. Il suffit pour s'en assurer, d'enfermer une liqueur dans un vase & de la presser avec un piston; car si on fait une ouverture en quelque point que ce soit de ce vase, il faudra appliquer en cet endroit une pression égale à celle du piston pour retenir la liqueur; observation

qui prouve inconteſtablement que la preſſion des particules ſe répand également en tout ſens, quelle que ſoit la puiſſance qui tend à les mouvoir.

Cette propriété générale, l'égalité de preſſion en tout ſens, conſtatée par une expérience très-ſimple, eſt le fondement de tout ce qu'on peut démontrer ſur l'équilibre des fluides. Néanmoins, quoiqu'elle ſoit connue & miſe en uſage depuis fort long-tems, il eſt aſſez ſurprenant que les lois principales de l'Hydroſtatique en ayent été ſi obſcurément déduites. Parmi une foule d'Auteurs dont la plupart n'ont fait que copier ceux qui les avoient précédés, à peine en trouve-t-on qui explique avec quelque clarté, pourquoi deux liqueurs ſont en équilibre dans un ſiphon; pourquoi l'eau contenue dans un vaſe qui va en s'élargiſſant de haut en bas, preſſe le fond de ce vaſe avec autant de force que ſi elle étoit contenue dans un vaſe cilindrique de même baſe & de même hauteur, quoiqu'en ſoutenant le premier de ces deux vaſes, on ne porte que le poids du liquide qui y eſt contenu; pourquoi un corps d'une peſanteur égale à celui d'un pa-

Digitized by Google

reil volume de fluide, s'y ſoutient en quelque endroit qu'on la place. On ne viendra jamais à bout de démontrer exactement ces propoſitions, que par un calcul net & précis de toutes les forces qui concourent à la production de l'effet qu'on veut examiner, & par la détermination exacte de la force qui en réſulte.

Un Auteur moderne a prétendu expliquer l'égalité de preſſion des fluides en tout ſens, par la figure ſphérique & la diſpoſition qu'il leur ſuppoſe; il prend trois boules dont les centres ſoient diſpoſés en un triangle équilatéral de baſe horizontale, & il fait voir aiſément que la boule ſupérieure preſſe avec la même force en embas, qu'elle preſſe latéralement ſur les deux boules voiſines. On ſent combien cette preuve eſt inſuffiſante: elle ſuppoſe que les particules des fluides ſont ſphériques, ce qui peut être probable, mais n'eſt pas démontré: elle ſuppoſe que les deux boules d'en bas ſoient diſpoſées de maniere que leur centre ſoit dans une ligne horizontale: elle ne démontre enfin l'égalité de preſſion avec la preſſion verticale, que pour les deux directions qui

Digitized by Google

font avec la verticale un angle de 60 degrés, & nullement pour les autres.

Nous avons remarqué plus haut, qu'en général les lois du mouvement & de l'action d'un systême de corps qui agissent les uns sur les autres, se réduisent à celles de l'équilibre de ce même systême de corps. D'où il s'ensuit que les lois du mouvement des fluides & de leur action, se réduisent à celle de l'équilibre des mêmes fluides. Par ce principe on peut résoudre les questions les plus délicates & les plus difficiles sur le mouvement des fluides & sur la pression qu'ils exercent quand ils sont mus.

Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer ici le peu de solidité d'un principe employé autrefois par presque tous les Auteurs d'Hydraulique, & dont plusieurs se servent encore aujourd'hui pour déterminer le mouvement d'un fluide qui sort d'un vase. Selon ces Auteurs, le fluide qui s'échappe à chaque instant, est pressé par le poids de chaque colomne fluide dont il est la base. Cette proposition est évidemment fausse, lorsque le fluide coule dans un vase cilindrique entiérement ouvert & sans

aucun

Digitized by Google

aucun fond. Car la liqueur defcend alors comme feroit une maffe folide & pefante, fans que fes parties exercent les unes fur les autres aucune action, puifqu'elles fe meuvent toutes avec une égale vîteffe. Si le fluide fort du tuyau par une ouverture faite au fond, alors la partie qui s'échappe à chaque inftant peut à la vérité fouffrir quelque preffion par l'action oblique & latérale de la colomne qui appuie fur le fond ; mais comment prouvera-t-on que cette preffion eft précifément égale (furtout lorfque le fluide eft en mouvement) au poids de la colomne de fluide qui auroit l'ouverture du fond pour bafe ?

Il ne faut pas diffimuler au refte, que quand on veut appliquer le calcul d'une maniere rigoureufe aux lois du mouvement & de l'action des fluides, fans fe permettre aucune hypothefe arbitraire, on trouve dans cette explication plus de difficultés qu'on ne pourroit d'abord en attendre ; & qu'on ne parvient pas fans peine à démontrer fur cette matiere les vérités les plus généralement connues, dont la plupart font affez mal prouvées dans prefque tous les Livres de Phyfique. On ne

Digitized by Google

doit pas même être surpris, que dans cette matiere épineuse la solution des problêmes ou se refuse entiérement à l'analyse, ou ne puisse en être déduite que d'une maniere très-imparfaite; mais c'est avoir beaucoup fait dans un sujet si difficile, que de s'assurer jusqu'où peut aller la théorie, & de fixer pour ainsi-dire les limites où elle doit s'arrêter. Souvent l'expérience même ne nous offre sur cet objet que des lumieres fort imparfaites, car quand on compare entr'elles les expériences qui ont été faites jusqu'ici, pour déterminer par exemple la résistance des fluides, on les trouve si peu d'accord qu'il n'y a peut-être encore aucun fait parfaitement constaté à cet égard. La multitude des forces, soit actives, soit passives, est ici compliquée à un tel degré, qu'il paroît presque impossible de déterminer séparément l'effet de chacune; de distinguer celui qui vient de la force d'inertie d'avec celui qui résulte de la tenacité, & ceux-ci d'avec l'effet que doivent produire la pesanteur & le frottement des particules. D'ailleurs quand on auroit démêlé dans un seul cas les effets de chacune de ces forces & la

Digitized by Google

loi qu'elles suivent, seroit-on bien fondé à conclure, que dans un cas où les particules agiroient tout autrement, tant par leur nombre que par leur direction, leur disposition & leur vîtesse, la loi des effets ne seroit pas toute différente ? Cette matiere pourroit bien être du nombre de celles où les expériences faites en petit n'ont presque aucune analogie avec les expériences faites en grand, & les contredisent même quelquefois; où chaque cas particulier demande presque une expérience isolée; & où par conséquent les résultats généraux sont toujours très-fautifs & très-imparfaits.

Mais eût-on fait autant de progrès qu'on en a fait peu dans la connoissance du mouvement & de l'action des fluides, cette connoissance nous seroit encore assez peu utile pour résoudre des questions d'un genre plus compliqué, quoique d'ailleurs très-importantes en elles-mêmes. Il ne faudroit pas s'imaginer surtout, avec quelques Médecins modernes, que la théorie du mouvement des fluides dans des tuyaux ou solides ou flexibles, pût nous conduire à celle de la méchanique du corps

Digitized by Google

humain, de la vîtesse du sang, de son action sur les vaisseaux dans lesquels il circule. Il seroit nécessaire pour réussir dans une telle recherche, de savoir exactement jusqu'à quel point les vaisseaux peuvent se dilater; de quelle maniere & suivant quelle loi ils se dilatent; de connoître parfaitement leur figure, leur élasticité plus ou moins grande, leurs différentes anastomoses, le nombre, la force, & la disposition de leurs valvules, le degré de chaleur & de ténacité du sang, les forces motrices qui le poussent. Encore quand chacune de ces choses seroit parfaitement connue, la grande multitude d'élémens qui entreroient dans une pareille théorie, nous conduiroit vraisemblablement à des calculs impraticables. C'est en effet ici un des cas les plus composés d'un problême, dont le cas le plus simple est fort difficile à résoudre. Lorsque les effets de la nature sont trop compliqués & trop peu connus pour pouvoir être soumis à nos calculs, l'expérience est le seul guide qui nous reste; nous ne pouvons nous appuyer que sur des inductions déduites d'un grand nombre de faits. Voilà le plan que nous de-

Digitized by Google

vons suivre dans l'examen d'une machine aussi composée que le corps humain. Il n'appartient qu'à des Physiciens oisifs de s'imaginer qu'à force d'algebre & d'hypothèses ils viendront à bout d'en dévoiler les ressorts.

X X.

Physique générale.

LES principes que nous venons d'établir sur la maniere dont on doit traiter la théorie des fluides, peuvent également s'appliquer à la Physique prise dans toute son étendue. L'étude de cette science roule sur deux points qu'il ne faut pas confondre, l'observation & l'expérience. L'observation, moins recherchée & moins subtile, se borne aux faits qu'elle a sous les yeux, à bien voir & à bien détailler les phénomenes de toute espece que la nature nous présente. L'expérience cherche à pénétrer la nature plus profondément, à lui dérober ce qu'elle cache, à créer en quelque maniere par la différente combinaison des corps, de nouveaux

Digitized by Google

phénomenes pour les étudier ; enfin elle ne se restreint pas à écouter la nature, mais elle l'interroge & la presse. On pourroit appeller l'observation, la Physique des faits, ou plutôt la Physique *vulgaire & palpable*, & réserver pour l'expérience le nom de Physique *occulte* ; pourvu qu'on attache à ce mot une idée plus philosophique & plus vraie que n'ont fait certains Physiciens modernes, & qu'on le borne à désigner la connoissance des faits cachés dont on s'assure en les voyant, & non le roman des faits supposés qu'on devine bien ou mal sans les chercher ni les voir.

Les Anciens, auxquels nous nous croyons fort supérieurs dans les sciences, parce que nous trouvons plus court & plus agréable de nous préférer à eux que de les lire, n'ont pas autant négligé l'étude de la nature que nous les en accusons communément. Leur Physique n'étoit ni aussi déraisonnable ni aussi bornée que le pensent ou que le disent quelques Ecrivains de nos jours. Les ouvrages d'Hippocrate seul seroient suffisans pour montrer l'esprit qui conduisoit alors les Philosophes. Au lieu

de ces systêmes, sinon meurtriers, du moins ridicules, qu'a enfantés la Médecine moderne, pour les proscrire ensuite, on y trouve des faits bien vus & bien rapprochés; on y voit un systême d'observations, qui encore aujourd'hui sert de base à l'art de guérir. Or il semble qu'on peut juger par l'état de la Médecine chez les anciens, de celui où la Physique étoit parmi eux; en premier lieu, parce que les ouvrages d'Hippocrate sont les monumens les plus considérables qui nous restent de la Physique ancienne; en second lieu, parce que la Médecine étant la partie la plus essentielle & la plus intéressante de la Physique, on peut toujours juger avec assez de certitude de la maniere dont on traite celle-ci, par la maniere dont celle-là est cultivée. C'est une vérité dont l'expérience nous assure, puisqu'à compter seulement de la renaissance des lettres, nous avons toujours vu subir à l'une de ces sciences les changemens qui ont altéré ou dénaturé l'autre.

Nous savons d'ailleurs que dans le tems même d'Hippocrate, plusieurs grands hommes, à la tête desquels on

Digitized by Google

doit placer Démocrite, s'appliquerent avec succès à l'étude de la nature. On prétend que le Médecin, envoyé par les habitans d'Abdere pour guérir la prétendue folie du Philosophe, le trouva occupé à disséquer & à observer des animaux; & on peut s'imaginer qui fut jugé le plus fou par Hippocrate, ou de ceux qui l'avoient envoyé, ou de celui qu'il alloit voir, & qui avoit trouvé la maniere la plus philosophique de jouir de la nature & des hommes, en étudiant l'une & en se moquant des autres.

Cependant les anciens paroissent avoir cultivé la Physique que nous appellons *vulgaire*, préférablement à celle que nous avons nommée Physique *occulte*, & qui est proprement la *Physique expérimentale*. Ils se contentoient de lire dans le grand livre de la nature, toujours ouvert pour eux ainsi que pour nous; mais ils y lisoient assidument, & avec des yeux plus attentifs & plus sûrs que nous ne l'imaginons; plusieurs faits qu'ils ont avancés, & qui d'abord avoient été démentis par les modernes, se sont trouvés vrais quand on les a mieux approfondis. La

méthode que ſuivoient les anciens, en cultivant l'obſervation plus que l'expérience, étoit très-philoſophique, & la plus propre de toutes à faire faire à la Phyſique les plus grands progrès dont elle fut capable dans ce premier âge de l'eſprit humain. Avant d'employer & d'uſer notre ſagacité pour chercher un fait dans des combinaiſons ſubtiles, il faut être bien aſſuré que ce fait n'exiſte pas autour de nous & ſous notre main; comme il faut en Géométrie réſerver ſes efforts pour trouver ce qui n'a pas été réſolu par d'autres. Tout eſt lié ſi intimement dans la nature, qu'une ſimple collection de faits, bien riche & bien variée, avanceroit prodigieuſement nos connoiſſances; & s'il étoit poſſible de rendre cette collection complette, ce ſeroit peut-être le ſeul travail auquel le Phyſicien dût ſe borner: c'eſt au moins celui par lequel il faut qu'il commence; & telle eſt la méthode que les anciens ont ſuivie. Les plus ſages d'entr'eux ont fait la table de ce qu'ils voyoient, l'ont bien faite & s'en ſont tenus là. Ils n'ont connu de l'aimant que ſa propriété la plus facile à découvrir, celle d'attirer le fer; les

Digitized by Google

merveilles de l'électricité qui les entouroient, & dont on trouve quelques traces dans leurs ouvrages, ne les ont point frappés, parce que pour être frappé de ces merveilles, il eût fallu en voir le rapport à des faits plus cachés, que l'expérience a sçu nous dévoiler dans ces derniers tems. Car l'expérience parmi plusieurs avantages, a celui d'étendre le champ de l'observation. Un phénomene que l'expérience nous apprend, ouvre nos yeux sur une infinité d'autres qui ne demandoient qu'à être apperçus. L'observation, par la curiosité qu'elle inspire & par les vuides qu'elle laisse, mene à l'expérience; l'expérience ramene à l'observation par la même curiosité qui cherche à remplir & à serrer de plus en plus ces vuides: ainsi on peut regarder l'expérience & l'observation comme la suite & le complément l'une de l'autre.

Les anciens ne paroissent avoir cultivé l'expérience que par rapport aux arts, & nullement pour satisfaire, comme nous, une curiosité purement philosophique. Ils ne décomposoient & ne combinoient les corps que pour en tirer des usages utiles ou agréables,

Digitized by Google

sans chercher beaucoup à en connoître le jeu ni la structure. Ils ne s'arrêtoient pas même sur les détails dans la description qu'ils faisoient des corps ; & s'ils avoient besoin d'être justifiés sur ce point, ils le seroient peut-être suffisamment par le peu d'utilité que les modernes ont trouvé à suivre une méthode contraire. C'est dans l'histoire des animaux d'Aristote qu'il faut chercher le vrai goût de Physique des anciens, plutôt que dans ses autres ouvrages, où il est moins riche en faits & plus abondant en paroles, plus raisonneur, & moins instruit. Car telle est tout à la fois la sagesse & la manie du Philosophe ; tant que la collection des matériaux est facile & abondante, il n'est guere occupé que du soin de les recueillir & de les mettre en ordre ; mais à l'instant qu'ils lui manquent, il commence aussi-tôt à discourir ; obligé même (ce qui lui arrive souvent) de se contenter d'un petit nombre de matériaux, il est toujours tenté d'en former un corps, & de délayer en un systême de science, ou en quelque chose du moins qui en ait la forme, un petit nombre de connoissances imparfaites & isolées.

Digitized by Google

Néanmoins en avouant que cet esprit peut avoir présidé jusqu'à un certain point aux ouvrages Physiques d'Aristote, ne mettons pas sur son compte l'abus que les modernes en ont fait durant les siecles d'ignorance qui ont duré si long-tems, ni toutes les inepties que les commentateurs ont voulu donner pour les opinions de ce grand homme. Nous ne parlons ici de ces tems ténébreux, que pour faire mention en passant de quelques génies supérieurs, qui abandonnant cette méthode vague & obscure de philosopher, laissoient les mots pour les choses, & cherchoient dans leur sagacité & dans l'étude de la nature des connoissances plus réelles. Le Moine Bacon, trop peu connu & trop peu lu aujourd'hui, doit être mis au nombre de ces esprits du premier ordre; dans le sein de la plus profonde ignorance, il sçut par la force de son génie s'élever au-dessus de son siecle, & le laisser bien loin derriere lui: aussi fut-il persécuté par ses confreres, & regardé par le peuple comme un magicien, à peu près comme Gerbert l'avoit été près de trois siecles auparavant pour ses inventions méchaniques;

Digitized by Google

avec cette différence que Gerbert devint Pape, & que Bacon resta Moine & malheureux.

Au reste le petit nombre de grands génies, qui étudierent ainsi la nature en elle-même jusqu'à la renaissance proprement dite de la Philosophie, ne cultivoient pas à beaucoup près dans toute son étendue la Physique expérimentale. Chymistes plutôt que Physiciens, ils semblent s'être plus appliqués à la décomposition des corps particuliers, & au détail des usages qu'ils en pouvoient faire, qu'à l'étude générale de la nature. Riches d'une infinité de connoissances utiles ou curieuses, mais détachées, ils ignoroient les lois du mouvement, celles de l'hydrostatique, la pesanteur de l'air dont ils voyoient les effets sans les connoître, & plusieurs autres vérités qui sont aujourd'hui la base & comme les élémens de la Physique moderne.

Le Chancelier Bacon, Anglois comme le Moine (car ce nom & ce peuple sont heureux en Philosophie) embrassa le premier un plus vaste champ. Il entrevit les principes généraux qui doivent servir de fondement à l'étude de la

nature, il proposa de les reconnoître par la voie de l'expérience, il annonça un grand nombre de découvertes qui se sont faites depuis. Descartes qui le suivit de près, & qu'on accusa (peut-être assez mal à propos) d'avoir puisé des lumieres dans les ouvrages de Bacon, ouvrit quelques routes dans la Physique expérimentale; mais il la recommanda plus qu'il ne la pratiqua, & c'est ce qui l'a conduit à plusieurs erreurs. Il eut, par exemple, le courage de donner le premier des lois du mouvement; courage qui mérite la reconnoissance des Philosophes, puisqu'il a mis ceux qui ont suivi sur la route des lois véritables; mais l'expérience, ou plutôt comme nous le dirons plus bas, des réflexions sur les observations les plus communes, lui auroient appris que les lois qu'il avoit données étoient insoutenables. Descartes, & Bacon lui-même, malgré toutes les obligations que leur a la Philosophie, lui auroient peut-être été plus utiles encore, s'ils eussent été plus Physiciens de pratique & moins de spéculation; mais le plaisir oisif de la méditation & de la conjecture même, entraîne les grands génies;

ils commencent beaucoup & finissent peu ; ils proposent des vues, ils prescrivent ce qu'il faut faire pour en constater la justesse & l'avantage, & laissent le travail méchanique à d'autres, qui éclairés par une lumiere étrangere, ne vont pas aussi loin que leurs maîtres auroient été seuls. Ainsi les uns pensent ou rêvent, les autres agissent ou manœuvrent, & l'enfance des sciences est éternelle.

Cependant l'esprit de la Physique expérimentale, que Bacon & Descartes avoient introduit, s'étendit insensiblement. L'Académie de Florence, Boyle, Mariotte & après eux plusieurs autres, firent un grand nombre d'expériences avec succès. Les Académies se formerent, & saisirent avec empressement cette maniere de philosopher. Les Universités plus lentes, parce qu'elles étoient déjà toutes formées lors de la naissance de la Physique expérimentale, suivirent long-tems encore leur méthode ancienne. Peu à peu la Physique de Descartes succéda dans les écoles à celle d'Aristote, ou plutôt de ses commentateurs. Si on ne touchoit pas encore à la vérité, on étoit du moins sur

Digitized by Google

la voie ; on fit quelques expériences, on tenta de les expliquer ; il eût été mieux qu'on se bornât à les bien faire, & à les rapprocher les unes des autres avant que d'en venir à aucun systême ; mais enfin il ne faut pas espérer que l'esprit humain se délivre si promptement de tous ses préjugés. Enfin Newton montra le premier ce que ses prédécesseurs n'avoient fait qu'entrevoir, l'art d'introduire la Géométrie dans la Physique, & de former, en réunissant l'expérience au calcul, une science exacte, profonde, lumineuse & nouvelle. Aussi grand du moins par ses expériences d'Optique que par son systême du monde, il ouvrit de tous côtés une carriere immense & sûre ; l'Angleterre saisit ces vues ; la Société Royale les regarda comme siennes ; les Académies de France s'y prêterent plus lentement & avec plus de résistance, par la même raison qui avoit fait rejetter aux Universités pendant plusieurs années la Physique de Descartes. La lumiere a enfin prévalu : la génération ennemie de ces grands hommes s'est éteinte ou est demeurée muette dans les Académies, & dans les Universités

Digitized by Google

auxquelles les Académies semblent aujourd'hui donner le ton. Une génération nouvelle s'est élevée, qui achevera la révolution; car quand les fondemens d'une révolution sont jettés, c'est presque toujours dans la génération suivante que la révolution s'acheve; rarement en deçà, parce que les obstacles périssent plutôt que de céder; rarement au-delà, parce que les barrieres une fois franchies, l'esprit humain prend un essor rapide, jusqu'à ce qu'il rencontre un nouvel obstacle qui l'oblige de s'arrêter pour long-tems.

L'Université de Paris fournit aujourd'hui une preuve convaincante des progrès de la Philosophie parmi nous. La Géométrie & la Physique expérimentale y sont cultivées avec succès. Plusieurs jeunes Professeurs, pleins de savoir, d'esprit & de courage (car il en faut pour les innovations même les plus innocentes) ont osé quiter la route battue pour s'en frayer une nouvelle; tandis que dans d'autres écoles auxquelles nous épargnons la honte de les nommer, les lois du mouvement de Descartes & même la Physique Péripatéticienne sont encore en honneur.

Digitized by Google

Les jeunes maîtres dont nous parlons forment des éleves vraiment instruits, qui au sortir de leur Philosophie sont initiés aux vrais principes de toutes les sciences Physico-mathématiques, & qui ne sont plus obligés, comme on l'étoit il y a peu de tems, d'oublier ce qu'ils ont appris dans les écoles.

Nous terminerons cette courte histoire de la Physique expérimentale par quelques réflexions sur la maniere dont on doit traiter cette science. Les premiers objets qui s'offrent à nous dans l'étude de la nature, sont les propriétés générales des corps, & les effets de l'action qu'ils exercent les uns sur les autres. Cette action n'est point pour nous un phénomene extraordinaire; nous y sommes accoutumés dès l'enfance; les effets de l'équilibre & de l'impulsion nous sont connus, je parle des effets en général; car pour la mesure & la loi précise de ces effets, les Philosophes ont été long-tems à la chercher, & plus long-tems encore à la trouver. Il semble néanmoins qu'un peu de réflexion sur la nature des corps, auroit dû leur faire découvrir ces lois beaucoup plutôt; elles se réduisent, comme

nous l'avons vu, aux lois de l'équilibre; & les lois de l'équilibre étoient faciles à connoître, soit par le secours seul du raisonnement, soit par l'observation la plus simple. Ainsi les phénomenes de la nature les plus communs, & si on l'ose dire, les plus populaires, suffisoient pour constater les lois de la percussion; & l'utilité principale de ces phénomenes est de nous assurer, comme on l'a remarqué plus haut, que les lois de la percussion qui s'observent dans l'Univers, sont précisément celles qui résultent de la nature des corps. Delà il s'ensuit que la Physique expérimentale n'est nullement nécessaire pour déterminer les lois du mouvement & de l'équilibre; si elle s'en occupe, ce doit être comme d'une recherche de simple curiosité, pour réveiller & soutenir l'attention des commençans; à peu près comme on les exerce dès l'entrée de la Géométrie à faire des figures justes, pour avoir la satisfaction de s'assurer par leurs yeux de ce que le raisonnement leur a déjà démontré; mais un véritable Physicien n'a pas plus besoin du secours de l'expérience pour démontrer les lois de la Méchanique & de la

Digitized by Google

Statique ; qu'un Géometre n'a besoin de regle & de compas pour s'assurer qu'il a résolu un problême difficile.

La seule utilité expérimentale que le Physicien puisse tirer des observations sur les lois de l'équilibre, sur celles du mouvement, & en général sur les affections primitives des corps, c'est d'examiner attentivement la différence entre le résultat que donne la théorie & celui que fournit l'expérience ; & d'employer cette différence avec adresse, pour déterminer, par exemple, dans les effets de l'impulsion, l'altération causée par la résistance de l'air ; dans les effets des machines simples, l'altération occasionnée par le frottement & par d'autres causes. Telle est la méthode que les plus grands Physiciens ont suivie, & qui est la plus propre à avancer & à perfectionner la Physique ; car alors l'expérience ne servira plus simplement à confirmer la théorie, mais différant de la théorie sans l'ébranler, elle conduira à des vérités nouvelles auxquelles la théorie seule n'auroit pu atteindre.

Le premier objet réel de la Physique expérimentale, est l'examen des pro-

Digitized by Google

priétés générales des corps que l'obſervation nous fait connoître pour ainſi dire en gros, mais dont l'expérience ſeule peut meſurer & déterminer les effets; tels ſont, par exemple, les phénomenes de la peſanteur. Aucune théorie n'auroit pu nous faire trouver la loi que les corps peſans ſuivent dans leur chûte verticale; mais cette loi une fois connue par l'expérience, tout ce qui appartient au mouvement des corps peſans, ſoit rectiligne, ſoit curviligne, ſoit incliné, ſoit vertical, n'eſt plus que du reſſort de la théorie : ſi l'expérience s'y joint, ce ne doit être que dans la même vue & de la même maniere que pour les lois primitives de l'impulſion.

L'obſervation journaliere nous apprend de même que l'air eſt peſant; mais l'expérience ſeule pouvoit nous éclairer ſur la quantité abſolue de ſa peſanteur. Cette expérience eſt la baſe de l'Aérométrie, & le raiſonnement acheve le reſte. Il en eſt de même d'un grand nombre d'autres parties de la Phyſique, dans leſquelles une ſeule expérience, ou même une ſeule obſervation ſert de baſe à des théories complettes. Ces parties ſont principalement

Digitized by Google

celles qu'on a appellées Physico-mathématiques, & qui consistent dans l'application de la Géométrie & du calcul aux phénomenes de la nature. C'est par le secours de la Géométrie qu'on parvient à déterminer la quantité d'un effet compliqué, & dépendant d'un autre effet mieux connu ; il ne faut donc pas s'étonner des secours que nous tirons de cette science dans la comparaison & l'analyse des faits que l'expérience nous découvre. Il n'est pas surprenant que les anciens ayent peu cultivé cette branche de la Physique. Souvent la plus subtile Géométrie est nécessaire pour y réussir ; & la Géométrie des anciens, quoique d'ailleurs très-profonde & très-savante, ne pouvoit aller jusques là. Il y a bien de l'apparence qu'ils l'avoient senti ; car leur méthode de philosopher, nous ne saurions trop le redire, étoit plus sage que nous ne nous l'imaginons communément. On doit donc, s'il est permis de parler ainsi, leur tenir compte de l'ignorance où ils étoient sur ce point, de n'avoir pas voulu atteindre à ce qu'il leur étoit impossible de savoir, & de n'avoir point cherché à faire croire qu'ils y

Digitized by Google

étoient parvenus. Les Géometres modernes ont ſçu ſe procurer à cet égard plus de ſecours, non parce qu'ils ſont ſupérieurs aux anciens, mais parce qu'ils ſont venus depuis. La perfection de l'Analyſe & l'invention des nouveaux calculs, nous ont mis en état de ſoumettre à la Géométrie des phénomenes très-compliqués.

Il ſeroit ſeulement à ſouhaiter que les Géometres n'euſſent pas quelquefois abuſé de la facilité qu'ils avoient d'appliquer le calcul à certaines hypotheſes. C'eſt ſouvent le deſir de pouvoir faire uſage du calcul, qui le détermine dans le choix des principes; au lieu qu'ils devroient examiner d'abord les principes en eux-mêmes, ſans ſonger d'avance à les plier de force au calcul. La Géométrie, qui ne doit qu'obéir à la Phyſique quand elle ſe réunit avec elle, lui commande quelquefois. S'il arrive que la queſtion qu'on veut examiner ſoit trop compoſée, pour que tous les élémens puiſſent entrer dans la comparaiſon analytique qu'on en veut faire, on ſépare les plus incommodes, on leur en ſubſtitue d'autres, moins gênans, mais auſſi moins

réels, & l'on eſt ſurpris de n'arriver après un travail pénible, qu'à un réſultat contredit par la nature; comme ſi après l'avoir déguiſée, tronquée ou altérée, une combinaiſon purement méchanique pouvoit nous la rendre.

Cependant comme d'un côté la vanité naturelle à l'eſprit humain le porte à ſe faire honneur de ce qu'il fait, & que de l'autre on ne conſent qu'avec peine à avoir fait un travail inutile, on réſiſte difficilement à montrer aux autres cet étalage de ſavoir géométrique, qui ſans inſtruire le Lecteur ſur la matiere qui en a été le prétexte, ne ſert qu'à montrer les connoiſſances mathématiques de l'Auteur. Ainſi l'eſprit de calcul, qui a chaſſé l'eſprit de ſyſtême, regne peut-être un peu trop à ſon tour. Car il y a dans chaque ſiecle un goût de Philoſophie dominant; ce goût entraîne preſque toujours quelques préjugés, & la meilleure Philoſophie eſt celle qui en a le moins à ſa ſuite. Il ſeroit mieux ſans doute qu'elle ne fût jamais aſſujettie à aucun ton particulier; les différentes connoiſſances acquiſes & recueillies par les Savans en auroient plus de facilité pour ſe re-

joindre

Digitized by Google

joindre & former un tout. Mais chaque science paroît recevoir & secouer successivement la loi de celles qui sont les plus en honneur ou les plus négligées, & la Philosophie prend la teinture des esprits où elle se trouve. Chez un Métaphysicien elle est ordinairement toute systématique, chez un Géometre elle est souvent toute de calcul. La méthode du dernier est sans doute la plus sûre ; mais il ne faut pas s'y borner & croire que tout s'y réduise. Autrement nous ne ferions de progrès dans la Géométrie transcendante que pour être à proportion plus bornés sur les vérités de la Physique. Plus on peut tirer d'utilité de l'application de la premiere de ces deux sciences à la seconde, plus on doit être circonspect dans cette application. C'est à la simplicité de son objet que la Géométrie est redevable de sa certitude ; à mesure que l'objet devient plus composé, la certitude s'obscurcit & s'éloigne ; il faut donc savoir s'arrêter sur ce qu'on ignore, ne pas croire que les mots de *Théorême* & de *Corollaire* fassent par quelque vertu secrette l'essence d'une démonstration, & qu'en écrivant à la fin d'une propo-

Digitized by Google

ſition, *ce qu'il falloit démontrer*, on rendra démontré ce qui ne l'eſt pas.

Reconnoiſſons donc que les différens ſujets de Phyſique ne ſont pas également ſuſceptibles de l'application de la Géométrie. Si les obſervations ou les expériences qui ſervent de baſe au calcul ſont en petit nombre, ſi elles ſont ſimples & lumineuſes, le Géometre ſait alors en tirer le plus grand avantage, & en déduire les connoiſſances phyſiques les plus capables de ſatisfaire l'eſprit. Des obſervations moins parfaites ſervent ſouvent à le conduire dans ſes recherches, & à donner à ſes découvertes un nouveau degré de certitude: quelquefois même les raiſonnemens mathématiques peuvent l'inſtruire & l'éclairer, quand l'expérience eſt muette, ou ne parle que d'une maniere confuſe: enfin ſi les matieres qu'il ſe propoſe de traiter ne laiſſent aucune priſe à ſes calculs, il ſe réduit alors aux ſimples faits dont les obſervations l'inſtruiſent; incapables de ſe contenter de fauſſes lueurs quand la lumiere lui manque, il n'a point recours à des raiſonnemens vagues & obſcurs, au défaut de démonſtrations rigoureuſes.

Digitized by Google

C'est principalement la méthode qu'il doit suivre par rapport à ces phénomenes sur la cause desquels le raisonnement ne peut nous aider, dont nous n'appercevons point la chaîne, ou dont nous ne voyons du moins la liaison que très-imparfaitement, très-rarement, & après les avoir envisagés sous bien des faces. Ce sont là les faits que le Physicien doit surtout chercher à bien connoître, il ne sauroit trop les multiplier; plus il en aura recueilli, plus il sera près d'en voir l'union; son objet doit être d'y mettre l'ordre dont ils seront susceptibles, d'expliquer autant qu'il sera possible les uns par les autres, d'en trouver la dépendance mutuelle, de saisir le tronc principal qui les unit, de découvrir même par leur moyen d'autres faits cachés & qui sembloient se dérober à ses recherches, en un mot, d'en former un corps, où il se trouve le moins de lacunes qu'il se pourra; il n'en restera toujours que trop. Qu'il se garde bien surtout de vouloir rendre raison de ce qui lui échappe; qu'il se défie de cette fureur d'expliquer tout, que Descartes a introduite dans la Physique, qui a accou-

tumé la plupart de ses sectateurs à se contenter de principes & de raisons vagues, propres à soutenir également le pour & le contre. On ne peut lire sans étonnement dans certains Auteurs de Physique, les explications qu'ils donnent des variations du barometre, de la neige, de la grêle & d'une infinité d'autres faits. Ces Auteurs, avec les principes & la méthode dont ils se servent, ne seroient pas plus embarrassés pour expliquer des faits absolument contraires à ceux que nous observons; pour prouver, par exemple, qu'en tems de pluie le barometre doit hausser, que la neige doit tomber en été & la grêle en hiver, & ainsi du reste. Des faits & point de verbiage; voilà la grande regle en Physique comme en Histoire; ou pour parler plus exactement, les explications dans un livre de Physique doivent être comme les réflexions dans l'Histoire, courtes, sages, fines, amenées par les faits, ou renfermées dans les faits même par la maniere dont on les présente.

Au reste, quand nous proscrivons de la Physique la manie de tout expliquer, nous sommes bien éloignés de condam-

Digitized by Google

ner, ni cet eſprit de conjecture, qui tout à la fois timide & éclairé conduit quelquefois à des découvertes; ni cet eſprit d'analogie, dont la ſage hardieſſe perce au-delà de ce que la nature ſemble vouloir montrer, & prévoit les faits avant que de les avoir vus. Ces deux talens précieux & rares trompent à la vérité quelquefois celui qui n'en fait pas aſſez ſobrement uſage; mais ne ſe trompe pas ainſi qui veut.

Si la retenue & la circonſpection doivent être un des principaux caracteres du Phyſicien, la patience & le courage doivent d'un autre côté le ſoutenir dans ſon travail. En quelque matiere que ce ſoit, on ne doit pas trop ſe hâter d'élever entre la nature & l'eſprit humain un mur de ſéparation. En nous méfiant de notre induſtrie, gardons-nous de nous en méfier avec excès. Dans l'impuiſſance que nous ſentons tous les jours de ſurmonter tant d'obſtacles qui ſe préſentent à nous, nous ſerions ſans doute trop heureux, ſi nous pouvions du moins juger au premier coup d'œil juſqu'où nos efforts peuvent atteindre: mais telle eſt tout à la fois la force & la foibleſſe de notre

esprit, qu'il est souvent aussi dangereux de prononcer sur ce qu'il ne peut pas, que sur ce qu'il peut. Combien de découvertes modernes dont les anciens n'avoient pas même l'idée? Combien de découvertes perdues que nous contesterions trop légérement? Et combien d'autres que nous jugerions impossibles, sont réservées pour notre postérité?

X X I.

Conclusion.

NOus avons tracé en général la méthode qu'on doit suivre dans l'étude des principales parties de la Philosophie. Il nous reste encore deux objets, les faits historiques & les principes du goût. Nous avons déjà indiqué le plan que le Philosophe doit se proposer dans l'étude des uns & des autres, nous avons même fixé dans un écrit particulier (*a*) l'usage & l'abus de l'esprit philosophique par rapport aux matieres de goût; c'est pourquoi nous terminerons ici cet essai. Nous n'ajouterons plus qu'un mot sur la maniere d'étudier

(*a*) Voyez l'Ecrit suivant.

Digitized by Google

des élémens de Philoſophie bien faits. C'eſt moins avec le ſecours d'un maître qu'on peut remplir ce but, qu'avec beaucoup de méditation & de travail. Savoir des élémens, ce n'eſt pas ſeulement connoître ce qu'ils contiennent, c'eſt en connoître l'uſage, les applications & les conſéquences, c'eſt pénétrer dans le génie des invenveurs, c'eſt ſe mettre en état d'aller plus loin qu'eux; & c'eſt ce qu'on ne fait bien qu'à force d'étude & d'exercice. C'eſt auſſi pour cela qu'on ne ſaura jamais parfaitement que ce qu'on s'eſt appris ſoi-même. Peut-être feroit-on bien par cette même raiſon d'indiquer en deux mots dans des élémens de Philoſophie l'uſage & les conſéquences des vérités fondamentales. Ce ſeroit pour les commençans un ſujet d'exercer leur eſprit, en cherchant la preuve de ces conſéquences, & en faiſant diſparoître les vuides qu'on leur auroit laiſſé à remplir. Le propre d'un bon livre d'élémens, eſt de faire beaucoup penſer.

Des élémens compoſés ſuivant le plan que nous avons tracé dans cet eſſai, auroient une double utilité; ils mettroient les bons eſprits ſur la voie des décou-

Digitized by Google

vertes à faire, en leur préſentant les découvertes déjà faites; ils mettroient de plus les lecteurs ordinaires à portée de diſtinguer les vraies découvertes d'avec ce qui ne l'eſt pas; car tout ce qui ne pourroit être ajouté aux élémens d'une ſcience comme par forme de ſupplément, ne ſeroit point digne du nom de découverte.

En général l'objet d'une découverte doit être non-ſeulement grand & nouveau, mais encore utile, ou du moins curieux, & de plus difficile à trouver. Il n'y a que l'utilité éminente ou l'exceſſive ſingularité, qui puiſſe diſpenſer dans une découverte, du mérite de la difficulté vaincue. Les découvertes qui réuniſſent les cinq caracteres dont nous venons de parler, ſont de la premiere eſpece; celles qui n'ont aucun de ces caracteres dans un degré éminent, s'appellent ſimplement *inventions*.

Le hazard a fait pluſieurs découvertes dans les arts, & même dans les ſciences de faits, telles que la Phyſique; les découvertes dans les Mathématiques & dans les autres ſciences de pur raiſonnement ſont preſque toujours l'ouvrage du génie; quelquefois ſeulement le gé-

Digitized by Google

nie peut y concourir avec le hazard, lorſqu'en cherchant ce qu'on ne trouve point, on trouve ce qu'on ne cherchoit pas. De pareilles découvertes ſont une eſpece de bonheur; mais c'eſt un bonheur qui n'arrive qu'à ceux qui le méritent, c'eſt-à-dire, qui auroient pu trouver par le génie ſeul, ce que le hazard joint au génie leur a fait trouver.

Les découvertes ſe font, ou en joignant enſemble pluſieurs idées nouvelles, ou en joignant des idées nouvelles à des idées connues, ou en combinant d'une maniere nouvelle des idées connues. Mais il faut dans ce dernier cas que la réunion ſoit importante ou difficile. Il n'eſt pas même néceſſaire qu'elle ſoit difficile, quand elle eſt importante. Les ſciences ſont une eſpece de grand édifice auquel pluſieurs perſonnes travaillent de concert; les uns à la ſueur de leur corps tirent la pierre de la carriere, d'autres la traînent avec effort juſqu'au pied du bâtiment, d'autres l'élevent à force de bras & de machines, mais celui qui la met en œuvre & en place a le mérite de la conſtruction.

Il n'y a proprement que trois genres de connoiſſances où les découvertes

n'aient pas lieu ; l'érudition , parce que les faits ne ſe devinent & ne s'inventent pas ; la Métaphyſique , parce que les faits ſe trouvent au-dedans de nous-mêmes ; la Théologie , parce que le dépôt de la foi eſt inaltérable , & qu'il ne ſauroit y avoir de révélation nouvelle.

Digitized by Google

RÉFLEXIONS
SUR L'USAGE
ET
SUR L'ABUS
DE LA PHILOSOPHIE
DANS LES MATIERES DE GOÛT,

Lues à l'Académie Françoise le 14 Mars 1757.

Digitized by Google

Digitized by Google

RÉFLEXIONS SUR L'USAGE ET SUR L'ABUS DE LA PHILOSOPHIE DANS LES MATIERES DE GOÛT.

L'Esprit Philosophique, si célébré chez une partie de notre Nation, & si décrié par l'autre, a produit dans les Sciences & dans les Belles-Lettres des effets contraires. Dans les Sciences, il a mis des bornes séveres à la manie de tout expliquer, que l'amour des systêmes avoit introduite; dans les Belles-Lettres, il a entrepris d'analyser nos plaisirs & de soumettre à l'examen tout ce qui est l'objet du *Goût*. Si la sage timidité de la Physique moderne a trouvé des

contradicteurs, est-il surprenant que la hardiesse des nouveaux Littérateurs ait eu le même sort ? Elle a dû principalement révolter ceux de nos Ecrivains qui pensent qu'en fait de *Goût* comme dans des matieres plus sérieuses, toute opinion nouvelle & paradoxe doit être proscrite par la seule raison qu'elle est nouvelle. Il semble néanmoins, que dans les sujets de spéculation & d'agrément on ne sauroit laisser trop de liberté à l'industrie, dût-elle n'être pas toujours également heureuse dans ses efforts. C'est en se permettant les écarts que le génie enfante les choses sublimes ; permettons de même à la raison de porter au hazard, & quelquefois sans succès, son flambeau sur tous les objets de nos plaisirs, si nous voulons la mettre à portée de découvrir au génie quelque route inconnue. La séparation des vérités & des sophismes se fera bientôt d'elle même, & nous en serons ou plus riches, ou du moins plus éclairés.

Un des avantages de la Philosophie appliquée aux matieres de *Goût*, est de nous guérir ou de nous garantir de la superstition littéraire ; elle justifie no-

Digitized by Google

tre eſtime pour les anciens en la rendant raiſonnable ; elle nous empêche d'encenſer leurs fautes ; elle nous fait voir nos égaux dans pluſieurs de nos bons écrivains modernes, qui pour s'être formés ſur eux, ſe croyoient par une inconſéquence modeſte fort inférieurs à leurs maîtres. Mais l'analyſe métaphyſique de ce qui eſt l'objet du ſentiment ne peut-elle pas faire chercher des raiſons à ce qui n'en a point, émouſſer le plaiſir en nous accoutumant à diſcuter froidement ce que nous devons ſentir avec chaleur, donner enfin des entraves au génie, & le rendre eſclave & timide ? Eſſayons de répondre à ces queſtions.

Le *Goût*, quoique peu commun, n'eſt point arbitraire ; cette vérité eſt également reconnue de ceux qui réduiſent le *Goût* à ſentir, & de ceux qui veulent le contraindre à raiſonner. Mais il n'étend pas ſon reſſort ſur toutes les beautés dont un ouvrage de l'art eſt ſuſceptible. Il en eſt de frappantes & de ſublimes, qui ſaiſiſſent également tous les eſprits, que la nature produit ſans effort dans tous les ſiecles & chez tous les peuples, & dont par conſéquent tous

les esprits, tous les siecles, & tous les peuples sont juges. Il en est qui ne touchent que les ames sensibles & qui glissent sur les autres. Les beautés de cette espece ne sont que du second ordre, car ce qui est grand est préférable à ce qui n'est que fin; elles sont néanmoins celles qui demandent le plus de sagacité pour être produites, & de délicatesse pour être senties; aussi sont-elles plus fréquentes parmi les nations chez lesquelles les agrémens de la Société ont perfectionné l'art de vivre & de jouir. Ce genre de beautés faites pour le petit nombre, est proprement l'objet du *Gout*, qu'on peut définir *le talent de démêler dans les ouvrages de l'art ce qui doit plaire aux ames sensibles & ce qui doit les blesser.*

Si le *Goût* n'est pas arbitraire, il est donc fondé sur des principes incontestables; & ce qui en est une suite nécessaire, il ne doit point y avoir d'ouvrage de l'art dont on ne puisse juger en y appliquant ces principes. En effet la source de notre plaisir & de notre ennui est uniquement & entiérement en nous; nous trouverons donc au-dedans de nous-mêmes, en y portant une vue attentive, des regles générales & inva-

Digitized by Google

tiables de *Goût*, qui seront comme la pierre de touche à l'épreuve de laquelle toutes les productions du talent pourront être soumises. Ainsi le même esprit philosophique, qui nous oblige, faute de lumieres suffisantes, de suspendre à chaque instant nos pas dans l'étude de la nature & des objets qui sont hors de nous, doit au contraire dans tout ce qui est l'objet du *Goût*, nous porter à la discussion. Mais il n'ignore pas en même tems que cette discussion doit avoir un terme. En quelque matiere que ce soit, nous devons désespérer de remonter jamais aux premiers principes, qui sont toujours pour nous derriere un nuage : vouloir trouver la cause métaphysique de nos plaisirs, seroit un projet aussi chimérique que d'entreprendre d'expliquer l'action des objets sur nos sens. Mais comme on a sû réduire à un petit nombre de sensations l'origine de nos connoissances, on peut de même réduire les principes de nos plaisirs en matiere de *Goût*, à un petit nombre d'observations incontestables sur notre maniere de sentir. C'est jusques là que le Philosophe remonte, mais c'est là qu'il s'arrête, & d'où par une pente naturelle il descend ensuite aux conséquences.

Digitized by Google

La justesse de l'esprit, déjà si rare par elle-même, ne suffit pas dans cette analyse; ce n'est pas même encore assez d'une ame délicate & sensible; il faut de plus, s'il est permis de s'expliquer de la sorte, ne manquer d'aucun des sens qui composent le *Goût*. Dans un ouvrage de poésie, par exemple, on doit parler tantôt à l'imagination, tantôt au sentiment, tantôt à la raison, mais toujours à l'organe; les vers sont une espece de chant, sur lequel l'oreille est si inexorable, que la raison même est quelquefois contrainte de lui faire de légers sacrifices. Ainsi un Philosophe dénué d'organe, eût-il d'ailleurs tout le reste, sera un mauvais juge en matiere de poésie. Il prétendra que le plaisir qu'elle nous procure est un plaisir d'opinion, qu'il faut se contenter, dans quelqu'ouvrage que ce soit, de parler à l'esprit & à l'ame: il jettera même par des raisonnemens captieux un ridicule apparent sur le soin d'arranger des mots pour le plaisir de l'oreille. C'est ainsi qu'un Physicien réduit au seul sentiment de toucher, prétendroit que les objets éloignés ne peuvent agir sur nos organes, & le prouveroit par des

Digitized by Google

ſophiſmes auxquels on ne pourroit répondre qu'en lui rendant l'ouie & la vue. Notre Philoſophe croira n'avoir rien ôté à un ouvrage de poéſie, en conſervant tous les termes & en les tranſpoſant pour détruire la meſure ; & il attribuera à un préjugé dont il eſt eſclave lui-même ſans le vouloir, l'eſpece de langueur que l'ouvrage lui paroît avoir contractée par ce nouvel état. Il ne s'appercevra pas qu'en rompant la meſure, & en renverſant les mots, il a détruit l'harmonie qui réſultoit de leur arrangement & de leur liaiſon. Que diroit-on d'un Muſicien qui pour prouver que le plaiſir de la mélodie eſt un plaiſir d'opinion, dénatureroit un air fort agréable en tranſpoſant au hazard les ſons dont il eſt compoſé ?

Ce n'eſt pas ainſi que le vrai Philoſophe jugera du plaiſir que donne la poéſie. Il n'accordera ſur ce point ni tout à la nature ni tout à l'opinion ; il reconnoîtra, que comme la muſique a un effet général ſur tous les peuples, quoique la muſique des uns ne plaiſe pas toujours aux autres, de même tous les peuples ſont ſenſibles à l'harmonie poétique, quoique leur poéſie ſoit fort

Digitized by Google

différente. C'eſt en examinant avec at-
tention cette différence, qu'il parvien-
dra à déterminer juſqu'à quel poin
l'habitude influe ſur le plaiſir que nou
font la poéſie & la muſique, ce qu
l'habitude ajoute de réel à ce plaiſir
& ce que l'opinion peut auſſi y joindr
d'illuſoire. Car il ne confondra poin
le plaiſir d'habitude avec celui qui eſ
purement arbitraire & d'opinion; diſ-
tinction qu'on n'a peut-être pas aſſez
faite en cette matiere, & que néan-
moins l'expérience journaliere rend *in-
conteſtable*. Il eſt des plaiſirs qui dès le
premier moment s'emparent de nous;
il en eſt d'autres qui n'ayant d'abord
éprouvé de notre part que de l'éloigne-
ment ou de l'indifférence, attendent
pour ſe faire ſentir, que l'ame ait été
ſuffiſamment ébranlée par leur action,
& n'en ſont alors que plus vifs. Com-
bien de fois n'eſt-il pas arrivé, qu'une
muſique qui nous avoit d'abord déplu,
nous a ravis enſuite, lorſque l'oreille à
force de l'entendre, eſt parvenue à en
démêler toute l'expreſſion & la fineſſe?
Les plaiſirs que l'habitude fait goûter
peuvent donc n'être pas arbitraires, &
même avoir eu d'abord le préjugé con-
tre eux.

Digitized by Google

C'est ainsi qu'un Littérateur Philosophe conservera à l'oreille tous ses droits. Mais en même tems (& c'est-là surtout ce qui le distingue) il ne croira pas que le soin de satisfaire l'organe dispense de l'obligation encore plus importante de penser. Comme il sait que c'est la premiere loi du style, d'être à l'unisson du sujet, rien ne lui inspire plus de dégoût que des idées communes exprimées avec recherche, & parées du vain coloris de la versification : une prose médiocre & naturelle lui paroît préférable à la poésie qui au mérite de l'harmonie ne joint point celui des choses : c'est parce qu'il est sensible aux beautés d'image, qu'il n'en veut que de neuves & de frappantes ; encore leur préfére-t-il les beautés de sentiment, & surtout celles qui ont l'avantage d'exprimer d'une maniere noble & touchante des vérités utiles aux hommes.

Il ne suffit pas à un Philosophe d'avoir tous les sens qui composent le *Goût* ; il est encore nécessaire que l'exercice de ces sens n'ait pas été trop concentré dans un seul objet. Malebranche ne pouvoit lire sans ennui les meilleurs vers, quoiqu'on remarque dans son style les

grandes qualités du Poëte, l'imagination, le ſentiment & l'harmonie. Mais trop excluſivement appliqué à ce qui eſt l'objet de la raiſon, ou plutôt du raiſonnement, ſon imagination ſe bornoit à enfanter des hypotheſes philoſophiques, & le degré de ſentiment dont il étoit pourvu, à les embraſſer avec ardeur comme des vérités. Quelque harmonieuſe que ſoit ſa proſe, l'harmonie poétique étoit ſans charmes pour lui, ſoit qu'en effet la ſenſibilité de ſon oreille fût bornée à l'harmonie de la proſe, ſoit qu'un talent naturel lui fît produire de la proſe harmonieuſe ſans qu'il s'en apperçût, comme ſon imagination le ſervoit ſans qu'il s'en doutât, ou comme un inſtrument rend des accords ſans le ſavoir.

Ce n'eſt pas ſeulement à quelque défaut de ſenſibilité dans l'ame ou dans l'organe, qu'on doit attribuer les faux jugemens en matiere de *Goût*. Le plaiſir que nous fait éprouver un ouvrage de l'art, vient ou peut venir de pluſieurs ſources différentes; l'analyſe philoſophique conſiſte donc à ſavoir les diſtinguer & les ſéparer toutes, afin de rapporter à chacune ce qui lui appartient,

Digitized by Google

& de ne pas attribuer notre plaisir à une cause qui ne l'ait point produit. C'est sans doute sur les ouvrages qui ont réussi en chaque genre, que les regles doivent être faites ; mais ce n'est point d'après le résultat général du plaisir que ces ouvrages nous ont donné : c'est d'après une discussion réfléchie, qui nous fasse discerner les endroits dont nous avons été vraiment affectés, d'avec ceux qui n'étoient destinés qu'à servir d'ombre ou de repos, d'avec ceux même où l'Auteur s'est négligé sans le vouloir. Faute de suivre cette méthode, l'imagination échauffée par quelques beautés du premier ordre dans un ouvrage monstrueux d'ailleurs, fermera bientôt les yeux sur les endroits foibles, transformera les défauts même en beautés, & nous conduira par degrés à cet enthousiasme froid & stupide qui ne sent rien à force d'admirer tout ; espece de paralysie de l'esprit, qui nous rend indignes & incapables de goûter les beautés réelles. Ainsi, sur une impression confuse & machinale, ou bien on établira de faux principes de *Goût*, ou, ce qui n'est pas moins dangereux, on érigera en principe ce qui est en soi purement arbitrai-

Digitized by Google

re; on retrécira les bornes de l'art, & on prescrira des limites à nos plaisirs, parce qu'on n'en voudra que d'une seule espece & dans un seul genre; on tracera autour du talent un cercle étroit dont on ne lui permettra pas de sortir.

C'est à la Philosophie à nous délivrer de ces liens; mais elle ne sauroit mettre trop de choix dans les armes dont elle se sert pour les briser. Feu M. de la Motte a avancé que les vers n'étoient pas essentiels aux pieces de théatre: pour prouver cette opinion, très-soutenable en elle-même, il a écrit contre la Poésie, & par là il n'a fait que nuire à sa cause; il ne lui restoit plus qu'à écrire contre la Musique, pour prouver que le chant n'est pas essentiel à la tragédie. Sans combatre le préjugé par des paradoxes, il avoit, ce me semble, un moyen plus court de l'attaquer; c'étoit d'écrire Inès de Castro en prose; l'extrême intérêt du sujet permettoit de risquer l'innovation, & peut-être aurions-nous un genre de plus. Mais l'envie de se distinguer fronde les opinions dans la théorie, & l'amour propre qui craint d'échouer les ménage dans la pratique. Les Philosophes font le contraire

des

des Légiſlateurs ; ceux-ci ſe diſpenſent des lois qu'ils impoſent, ceux-là ſe ſoumettent dans leurs ouvrages aux lois qu'ils condamnent dans leurs préfaces.

Les deux cauſes d'erreur dont nous avons parlé juſqu'ici, le défaut de ſenſibilité d'une part, & de l'autre trop peu d'attention à démêler les principes de notre plaiſir, ſont la ſource éternelle de la diſpute tant de fois renouvellée ſur le mérite des anciens. Leurs partiſans trop enthouſiaſtes font trop de graces à l'enſemble en faveur des détails ; leurs adverſaires trop raiſonneurs ne rendent pas aſſez de juſtice aux détails, par les vices qu'ils remarquent dans l'enſemble.

Il eſt une autre eſpece d'erreur dont le Philoſophe doit avoir plus d'attention à ſe garantir, parce qu'il lui eſt plus aiſé d'y tomber. Elle conſiſte à tranſporter aux objets du *Goût* des principes vrais en eux-mêmes, mais qui n'ont point d'application à ces objets. On connoît le célebre *qu'il mourût* du vieil Horace, & on a blâmé avec raiſon le vers ſuivant : cependant une métaphyſique commune ne manqueroit pas de ſophiſmes pour le juſtifier. Ce

ſecond vers, dira-t-on, eſt néceſſaire pour exprimer tout ce que ſent le vieil Horace ; ſans doute il doit préférer la mort de ſon fils au deshonneur de ſon nom ; mais il doit encore plus ſouhaiter que la valeur de ce fils le faſſe échapper au péril, & qu'animé par *un beau déſeſpoir*, il ſe défende ſeul contre trois. On pourroit d'abord répondre que le ſecond vers exprimant un ſentiment plus naturel, devroit au moins précéder le premier, & par conſéquent qu'il l'affoiblit. Mais qui ne voit d'ailleurs que ce ſecond vers ſeroit encore foible & froid, même après avoir été remis à ſa véritable place ? N'eſt-il pas évidemment inutile au vieil Horace d'exprimer le ſentiment que ce vers renferme ? Chacun ſuppoſera ſans peine qu'il aime mieux voir ſon fils vainqueur que victime du combat : le ſeul ſentiment qu'il doive montrer, & qui convienne à l'état violent où il eſt, eſt ce courage héroïque qui lui fait préférer la mort de ſon fils à la honte. La logique froide & lente des eſprits tranquilles, n'eſt pas celle des ames vivement agitées : comme elles dédaignent de s'arrêter ſur des ſentimens vulgaires, elles ſous-enten-

Digitized by Google

dent plus qu'elles n'expriment, elles s'élancent tout d'un coup aux ſentimens extrêmes ; ſemblables à ce Dieu d'Homere, qui fait trois pas & qui arrive au quatrieme.

Ainſi dans les matieres de *Goût*, une demi-Philoſophie nous écarte du vrai, & une Philoſophie mieux entendue nous y ramene. C'eſt donc faire une double injure aux belles-Lettres & à la Philoſophie, que de croire qu'elles puiſſent réciproquement ſe nuire ou s'exclure. Tout ce qui appartient non-ſeulement à notre maniere de concevoir, mais encore à notre maniere de ſentir, eſt le vrai domaine de la Philoſophie : il ſeroit auſſi déraiſonnable de la reléguer dans les cieux & de la reſtreindre au ſyſtême du monde, que de vouloir borner la Poéſie à ne parler que des Dieux & de l'amour. Et comment le véritable eſprit philoſophique ſeroit-il oppoſé au bon *Goût* ? Il en eſt au-contraire le plus ferme appui, puiſque cet eſprit conſiſte à remonter en tout aux vrais principes, à reconnoître que chaque art a ſa nature propre, chaque ſituation de l'ame ſon caractere, chaque choſe ſon coloris ; en un

Digitized by Google

mot à ne point confondre les limites de chaque genre. Abuser de l'esprit philosophique, c'est en manquer.

Ajoutons qu'il n'est point à craindre que la discussion & l'analyse émoussent le sentiment ou refroidissent le génie dans ceux qui posséderont d'ailleurs ces précieux dons de la nature. Le Philosophe sait que dans le moment de la production le génie ne veut aucune contrainte ; qu'il aime à courir sans frein & sans regle, à produire le monstrueux à côté du sublime, à rouler impétueusement l'or & le limon tout ensemble. La raison donne donc au génie qui crée une liberté entiere ; elle lui permet de s'épuiser jusqu'à ce qu'il ait besoin de repos, comme ces coursiers fougueux dont on ne vient à bout qu'en les fatiguant. Alors elle revient sévérement sur les productions du génie ; elle conserve ce qui est l'effet du véritable enthousiasme, elle proscrit ce qui est l'ouvrage de la fougue, & c'est ainsi qu'elle fait éclore les chefs-d'œuvre. Quel écrivain, s'il n'est pas entiérement dépourvu de talent & de *Goût*, n'a pas remarqué que dans la chaleur de la composition une partie de son esprit

Digitized by Google

reſte en quelque maniere à l'écart, pour obſerver celle qui compoſe & pour lui laiſſer un libre cours, & qu'elle marque d'avance ce qui doit être effacé?

Le vrai Philoſophe ſe conduit à peu-près de la même maniere pour juger que pour compoſer : il s'abandonne d'abord au plaiſir vif & rapide de l'impreſſion ; mais perſuadé que les vraies beautés gagnent toujours à l'examen, il revient bientôt ſur ſes pas, il remonte aux cauſes de ſon plaiſir, il les démêle, il diſtingue ce qui lui a fait illuſion d'avec ce qui l'a profondément frappé, & ſe met en état par cette analyſe de porter un jugement ſain de tout l'ouvrage.

On peut, ce me ſemble, d'après ces réflexions répondre en deux mots à la queſtion ſouvent agitée, ſi le ſentiment eſt préférable à la diſcuſſion pour juger un ouvrage de *Goût*. L'impreſſion eſt le juge naturel du premier moment, la diſcuſſion l'eſt du ſecond. Dans les perſonnes qui joignent à la fineſſe & à la promptitude du tact, la netteté & la juſteſſe de l'eſprit, le ſecond juge ne fera pour l'ordinaire que confirmer les Arrêts rendus par le premier.

Digitized by Google

Mais, dira-t-on, comme ils ne feront pas toujours d'accord, ne vaudroit-il pas mieux s'en tenir dans tous les cas à la premiere décision que le sentiment prononce ? Quelle triste occupation de chicaner ainsi avec son propre plaisir ! & quelle obligation aurons-nous à la Philosophie, quand son effet sera de le diminuer ? Nous répondrons avec regret, que tel est le malheur de la condition humaine : nous n'acquérons guere de connoissances nouvelles que pour nous désabuser de quelque illusion agréable, & nos lumieres sont presque toujours aux dépens de nos plaisirs. La simplicité de nos ayeux étoit peut-être plus fortement remuée par les pieces monstrueuses de notre ancien théatre, que nous ne le sommes aujourd'hui par la plus belle de nos pieces dramatiques ; les nations moins éclairées que la nôtre ne sont pas moins heureuses, parce qu'avec moins de desirs elles ont aussi moins de besoins, & que des plaisirs grossiers ou moins raffinés leur suffisent : cépendant nous ne voudrions pas changer nos lumieres pour l'ignorance de ces nations & pour celle de nos ancêtres. Si ces lumieres peuvent

Digitized by Google

diminuer nos plaisirs, elles flattent en même tems notre vanité ; on s'applaudit d'être devenu difficile, on croit avoir acquis par-là un degré de mérite. L'amour propre est le sentiment auquel nous tenons le plus, & que nous sommes le plus empressés de satisfaire ; le plaisir qu'il nous fait éprouver n'est pas comme beaucoup d'autres, l'effet d'une impression subite & violente, mais il est plus continu, plus uniforme & plus durable, & se laisse goûter à plus longs traits.

Ce petit nombre de réflexions paroît devoir suffire pour justifier l'esprit philosophique des reproches que l'ignorance ou l'envie ont coutume de lui faire. Observons en finissant, que quand ces reproches seroient fondés, ils ne seroient peut-être convenables, & ne devroient avoir de poids que dans la bouche des véritables Philosophes ; ce seroit à eux seuls qu'il appartiendroit de fixer l'usage & les bornes de l'esprit philosophique, comme il n'appartient qu'aux Écrivains qui ont mis beaucoup d'esprit dans leurs ouvrages, de parler contre l'abus qu'on en peut faire. Mais le contraire est

Digitized by Google

malheureusement arrivé ; ceux qui possedent & qui connoissent le moins l'esprit philosophique, en sont parmi nous les plus ardens détracteurs, comme la Poésie est décriée par ceux qui n'ont pu y réussir, les hautes Sciences par ceux qui en ignorent les premiers principes, & notre siecle par les Écrivains qui lui font le moins d'honneur.

Digitized by Google

DE L'ABUS
DE LA CRITIQUE
EN MATIERE DE RELIGION.

Quæ caput à cœli regionibus oſtendebat.
LUCRET. I.

O v

Digitized by Google

DE L'ABUS

DE LA CRITIQUE

EN MATIERE DE RELIGION.

I.

UN Auteur aſſez ignoré, & plus digne encore de l'être, le Pere Laubruſſel Jéſuite, donna autrefois au Public un ouvrage que depuis long-tems on ne lit plus, & dont le titre eſt le même que celui de cet Écrit. Il avoit pour but de venger la Religion des coups impuiſſans que lui ont portés les incrédules & les hérétiques. L'entrepriſe étoit très-louable; il ſeroit ſeulement à deſirer qu'il l'eût exécutée plus heureuſement, & qu'il n'eût pas mis trop ſouvent des déclamations & des injures à la place des

Digitized by Google

raisons. (*a*) Néanmoins sans approuver sa logique, on peut lui tenir compte de son zele, si le zele doit couvrir la multitude des inepties, comme la charité la multitude des fautes. Nous nous proposons ici un objet très-différent, qui n'est pas moins utile, & que nous tâcherons de mieux remplir. C'est de venger les Philosophes des reproches d'impiété dont on les charge souvent mal-à-propos, en leur attribuant des sentimens qu'ils n'ont pas, en donnant à leurs paroles des interprétations forcées, en tirant de leurs principes des conséquences odieuses & fausses qu'ils désavouent : en voulant enfin faire passer pour criminelles ou pour dangereuses des opinions que le Christianisme n'a jamais défendu de soutenir. Entre les abus sans nombre qu'on peut repro-

(*a*) C'est une chose incroyable qu'on ait laissé paroître dans le tems, sous le sceau de l'autorité publique, cet Ouvrage du Pere Laubrussel, où l'Auteur semble avoir pris à tâche, à la vérité innocemment & de bonne foi, de réunir dans un même volume ce qui a jamais été dit contre la Religion de plus scandaleux & de plus impie, sans y répondre autrement que par des exclamations. Ce livre n'est presqu'absolument qu'un recueil portatif des plaisanteries les plus indécentes, & des descriptions les plus burlesques de nos mysteres, imprimé avec approbation & Privilege.

Digitized by Google

cher à la critique, il n'en eſt point de plus funeſte que celui dont nous allons nous plaindre, & ſur lequel il ſoit plus néceſſaire de la démaſquer & de la confondre. L'importance de la matiere exigeroit peut-être un ouvrage conſidérable : les réflexions que nous préſentons aux Lecteurs n'en ſont que le projet & l'eſquiſſe; puiſſent-elles mériter l'approbation des Sages, également éclairés ſur les droits de la Foi & ſur ceux de la raiſon ! Puiſſe le plan d'apologie que je vais tenter en leur faveur, être goûté & ſaiſi par quelqu'un de nos illuſtres Ecrivains, plus digne & plus capable que moi de l'exécuter !

I I.

Dans la défenſe comme dans la recherche de la vérité, le premier devoir eſt d'être juſte. Nous commencerons donc par avouer, que les défenſeurs de la Religion ont quelque raiſon de craindre pour elle, autant néanmoins qu'on peut craindre pour ce qui n'eſt pas l'ouvrage des hommes. On ne ſauroit ſe diſſimuler que les principes du Chriſtianiſme ſont aujourd'hui indécemment attaqués dans un grand nombre d'écrits.

Digitized by Google

Il est vrai que la maniere dont ils le font pour l'ordinaire, est très-capable de rassurer ceux que ces attaques pourroient allarmer : le desir de n'avoir plus de frein dans les passions, la vanité de ne pas penser comme la multitude, ont bien plus fait d'incrédules que l'illussion des sophismes, si néanmoins on doit appeller *incrédules* ce grand nombre d'impies qui ne veulent que le paroître, & qui, selon l'expression de Montagne, *tâchent d'être pires qu'ils ne peuvent*. Cette grêle de traits émoussés ou perdus, lancés de toutes parts contre le Christianisme, a jetté l'effroi dans le cœur de nos plus pieux Ecrivains. Empressés de soutenir la cause & l'honneur de la Religion, qu'ils croyoient en péril parce qu'ils la voyoient outragée, ils ont été pour ainsi dire à la découverte de l'impiété dans tous les livres nouveaux ; & il faut avouer qu'ils y ont fait une moisson tristement abondante. Mais quelques-uns d'entr'eux, semblables à ces guerriers pleins de courage que l'ardeur entraîne au-delà des rangs, & qui par un faux mouvement prêtent le flanc à l'ennemi, ont porté dans leur zele & dans leurs recherches une indiscrétion

Digitized by Google

dangereuse à leur cause. Quand ils n'ont pas trouvé d'impiétés réelles, ils en ont forgé d'imaginaires pour avoir l'avantage de les combattre. Ils ont supposé des intentions au défaut de crimes; ils ont accusé jusqu'au silence même. *Sénateurs*, disoit autrefois un Romain, *on m'attaque dans mes discours, tant je suis innocent dans mes actions*; quelques-uns de nos Philosophes pourroient dire à son exemple: *on m'attaque dans mes pensées, tant je suis irréprochable dans mes discours*. Denis, Tyran de Syracuse, fit mourir un de ses sujets, qui avoit conspiré contre lui en songe. Souvent il n'a manqué au faux zele, pour porter l'injustice encore plus loin, que le crédit ou la puissance. Le Tyran punissoit les rêves; les ennemis de la Philosophie les supposent, demandent le sang des coupables, & peu s'en est fallu quelquefois qu'ils ne l'aient obtenu, à la honte de la raison & de l'humanité.

III.

Rien n'a été plus commun dans tous les tems, que l'accusation d'irréligion intentée contre les sages par ceux qui ne le sont pas. Péricles eut à peine le crédit

Digitized by Google

de ſauver Anaxagore, accuſé d'Athéiſme par les Prêtres Ahéniens, pour avoir prétendu que l'Univers étoit gouverné par une intelligence ſuprême ſuivant des lois générales & invariables. Les cendres de Socrate fumoient encore, lorſqu'Ariſtote cité devant les mêmes Juges par des ennemis fanatiques, fut contraint de ſe dérober par la fuite à la perſécution : *ne ſouffrons pas*, dit-il, *qu'on faſſe une ſeconde injure à la Philoſophie.* Ces Athéniens ſuperſtitieux, qui applaudiſſoient aux impiétés d'Ariſtophane, permettoient de tourner en ridicule les objets de leur culte, & ne ſouffroient pourtant pas qu'on y en ſubſtituât d'autres. Il n'étoit défendu chez les Grecs de parler de la divinité, qu'aux ſeuls hommes qui pouvoient en parler dignement. Mais ſans remonter aux ſiecles des Anaxagores, des Ariſtotes & des Socrates, bornons-nous à ce qui s'eſt paſſé dans le nôtre.

I V.

Le fameux Jéſuite Hardouin, un des premiers hommes de ſon ſiecle par la profondeur de ſon érudition, & un des derniers par l'uſage ridicule qu'il en a

Digitized by Google

fait, porta autrefois l'extravagance jusqu'à composer un ouvrage exprès, pour mettre sans pudeur & sans remords au nombre des Athées des Auteurs respectables, dont plusieurs avoient solidement prouvé l'existence de Dieu dans leurs écrits ; absurdité bien digne d'un visionnaire, qui prétendoit que la plupart des chefs-d'œuvre de l'antiquité avoient été composés par des moines du 13e. siecle. Ce pieux sceptique, en attaquant, comme il le faisoit, la certitude de presque tous les monumens historiques, eût mérité plus que personne le nom d'ennemi de la Religion, si ses opinions n'eussent été trop insensées pour avoir des partisans « Sa folie, dit un Écrivain célebre, ôta à sa calomnie toute son atrocité ; mais ceux qui renouvellent cette calomnie dans notre siecle, ne sont pas toujours reconnus pour fous, & sont souvent très-dangereux ». Naturellement intolérans dans leurs opinions, quelque indifférentes qu'elles soient en elles-mêmes, les hommes saisissent avec empressement tout ce qui peut leur servir de prétexte pour rendre ces opinions respectables. On a voulu

Digitized by Google

lier au Christianisme les questions métaphysiques les plus contentieuses, & les systêmes de Philosophie les plus arbitraires. En vain la Religion, si simple & si précise dans ses dogmes, a rejetté constamment un alliage qui la défiguroit; c'est d'après cet alliage imaginaire qu'on a cru la voir attaquée dans les ouvrages où elle l'étoit le moins. Entrons à cet égard dans quelque détail, & montrons avec quelle injustice on a traité sur un point de cette importance, les plus sages & les plus respectables des Philosophes.

V.

Donnez-moi de la matiere & du mouvement, & je ferai un monde: ainsi parloit autrefois Descartes, & ainsi se sont exprimés après lui quelques-uns de ses sectateurs. Cette proposition, qu'on a regardée comme injurieuse à Dieu, est peut-être ce que la Philosophie a jamais dit de plus relevé à la gloire de l'Etre suprême; une pensée si profonde & si grande n'a pu partir que d'un génie vaste, qui d'un côté sentoit la nécessité d'une intelligence toute puissante pour donner l'existence & l'impulsion à la

Digitized by Google

matiere, & qui appercevoit de l'autre la ſimplicité & la fécondité non moins admirable des lois du mouvement; lois en vertu deſquelles le Créateur a renfermé tous les événemens dans le premier comme dans leur germe, & n'a eu beſoin pour les produire que *d'une parole*, ſelon l'expreſſion ſi ſublime de l'Ecriture. Voilà tout ce que la propoſition de Deſcartes ſignifie pour qui la veut entendre; mais les ennemis de la raiſon, qui n'apperçoivent qu'en petit les ouvrages du ſouverain Etre, & qui lui rendent un hommage étroit, puſillanime, & borné comme eux, n'ont vu dans l'hommage plus grand & plus pur du Philoſophe, qu'un orgueilleux fabricateur de ſyſtêmes, qui ſembloit vouloir ſe mettre à la place de la Divinité.

V I.

Les Newtoniens admettent le vuide & l'attraction; c'étoit à peu près la Phyſique d'Epicure; or ce Philoſophe étoit Athée; les Newtoniens le ſont donc auſſi; telle eſt la logique de quelques-uns de leurs adverſaires. Il eſt pourtant vrai qu'aucune Philoſophie

Digitized by Google

n'eſt plus favorable que celle de Newton à la croyance d'un Dieu. Car comment les parties de la matiere, qui par elles-mêmes n'ont point d'action, pourroient-elles tendre les unes vers les autres, ſi cette tendance n'avoit pas pour cauſe la volonté toute puiſſante d'un ſouverain moteur? Un Cartéſien Athée eſt un Philoſophe qui ſe trompe dans les principes; un Newtonien Athée ſeroit encore quelque choſe de pis, un Philoſophe inconſéquent.

VII.

Quand je leve les yeux vers le ciel, dit l'impie, *j'y crois voir des traces de la Divinité; mais quand je regarde autour de moi......* « Regardez au-dedans de » vous, peut-on lui répondre, & mal-» heur à vous, ſi cette preuve ne vous » ſuffit pas ». Il ne faut en effet que deſcendre au fond de nous-mêmes, pour reconnoître en nous l'ouvrage d'une intelligence ſouveraine qui nous a donné l'exiſtence & qui nous la conſerve. Cette exiſtence eſt un prodige qui ne nous frappe pas aſſez, parce qu'il eſt continuel; il nous retrace néanmoins à chaque inſtant une puiſ-

Digitized by Google

ſance ſuprême de laquelle nous dépendons. Mais plus l'empreinte de ſon action eſt ſenſible en nous & dans ce qui nous environne, plus nous ſommes inexcuſables de la chercher dans des objets minutieux & frivoles. Un ſavant de nos jours, ſi perſuadé de l'exiſtence de Dieu, qu'il en a cherché & donné des preuves nouvelles, a cru devoir attaquer quelques argumens puériles & même indécens, par leſquels certains Auteurs ont voulu établir cette grande vérité, & n'ont fait que l'outrager & l'avilir. Ce Philoſophe enlevoit aux athées des armes que l'ineptie leur prêtoit; devoit-il s'attendre qu'on l'accuſât de leur en fournir? Voilà néanmoins ce que des cenſeurs ignorans ou de mauvaiſe foi n'ont pas eu honte de lui reprocher. Ainſi l'illuſtre Boerhaave fut autrefois accuſé de Spinoſiſme, parce qu'ayant entendu attaquer fort mal ce ſyſtême par un inconnu plus orthodoxe qu'éclairé, il demanda à l'adverſaire de Spinoſa s'il avoit lu celui qu'il attaquoit.

VIII.

Le même Philoſophe, trop facile-

n'est plus favorable que celle de ton à la croyance d'un Dieu. Ca[r] ment les parties de la matiere, qui elles-mêmes n'ont point d'action, roient-elles tendre les unes vers l[es] tres, si cette tendance n'avoit pas cause la volonté toute puissante souverain moteur? Un Cartésien est un Philosophe qui se trompe les principes; un Newtonien Athée roit encore quelque chose de pis, Philosophe inconséquent.

VII.

Quand je leve les yeux vers le ciel l'impie, *j'y crois voir des traces de la Divinité; mais quand je regarde autour de moi......* « Regardez au-dedans de » vous, peut-on lui répondre, & mal- » heur à vous, si cette preuve ne vous » suffit pas ». Il ne faut en effet que descendre au fond de nous-mêmes pour reconnoître en nous l'ouvrage d'une intelligence souveraine qui nous a donné l'existence & qui nous la conserve. Cette existence est un prodige qui ne nous frappe pas assez, parce qu'il est continuel; il nous retrace néanmoins à chaque instant une puis-

rême de laquelle nous dé … me on
is plus l'empreinte de son a… Peres
e en nous & dans ce qui n… ez clai-
e, plus nous sommes ine… e sujet
la chercher dans des d… raison
x & frivoles. Un savant de … matiere
ersuadé de l'existence de D…
cherché & donné des pre…
, a cru devoir attaquer …
mens puérils & même … e à deux
lesquels certains Auteurs … la nature
blir cette grande vérité … clameurs
que l'outrager & l'av… Si on en
e enlevoit aux athée… Peres n'ont
'ineptie leur prêtoi… u principe
re qu'on l'accusât … tinctes, &
Voilà néanmoins … iel. La pré-
ignorans ou de … de ces cri-
eu honte de lu… accuser du
stre Boerhaave … oient à d'au-
Spinosisme, pa… est aujour-
attaquer fort ma… it partout,
connu plus orth… veut com-
l demanda à l'a…
s'il avoit lu cel…

VIII.

…me Philosophe

ment ébranlé du partage de certains Scholastiques sur les argumens de l'existence de Dieu, a prétendu que les preuves dont on l'appuie ne sont pas des démonstrations proprement dites, qu'elles ne roulent que sur des probabilités très grandes, & qu'ainsi elles ne peuvent tirer une force invincible que de leur multitude & de leur union. Nous sommes bien éloignés de croire qu'aucune preuve de l'existence de Dieu n'est rigoureusement démonstrative ; mais nous n'en sommes pas plus disposés à taxer d'Athéisme ceux qui penseroient autrement. L'existence de César n'est pas démontrée comme les théorêmes de Géométrie ; est-ce une raison pour la révoquer en doute ? Dans une infinité de matieres, plusieurs argumens dont chacun en particulier n'est que probable, peuvent former dans l'esprit par leur concours une conviction aussi forte que celle qui naît des démonstrations même ; comme le concours des témoignages pour constater un fait, produit une certitude aussi inébranlable que celle de la Géométrie, quoique d'une espece différente. C'est ce que Pascal lui-mê-

Digitized by Google

me avoit déja remarqué à l'occaſion des preuves de l'exiſtence de Dieu ; & jamais Paſcal a-t-il été ſoupçonné de regarder cette vérité comme douteuſe ? Les ennemis de ce grand homme ont bien dit que pour réponſe aux dix-huit Provinciales, il ſuffiſoit de répéter dix-huit fois qu'il étoit hérétique ; mais ils n'ont pas oſé dire une ſeule fois qu'il fût Athée (*b*).

(*b*) Nous ne craindrons pas plus que ce grand homme d'être accuſés d'Athéiſme, en faiſant ici à ſon occaſion même quelques réflexions ſur certains argumens qu'on joint pour l'ordinaire aux preuves de l'exiſtence de Dieu. De ce nombre eſt l'argument fameux qu'on appelle *gageure de Paſcal* ; il ſe réduit à prouver qu'on riſque davantage à nier un premier Etre qu'à l'admettre. Cet argument ne peut avoir de force, qu'autant qu'il eſt joint avec d'autres, qu'il les précede, & qu'il les prépare ; & c'eſt auſſi l'intention dans laquelle Paſcal l'a propoſé. Car il ne peut y avoir de riſque pour nous à douter de l'exiſtence de Dieu, ou à la nier, qu'autant que cette exiſtence eſt établie ſur des preuves convaincantes ; puiſque l'Etre ſuprême ne peut rien exiger de nous au-delà des lumieres qu'il nous a données. Il eſt d'ailleurs évident que la croyance d'un Dieu, appuyée ſur des motifs d'intérêt ou de crainte, ne rempliroit pas ce que nous devons au Créateur. Ainſi *la gageure de Paſcal* ne peut être dans cette grande queſtion qu'un argument *préparatoire*, & non pas un argument direct. C'eſt ce qui n'a pas été aſſez diſtingué, ce me ſemble, par pluſieurs Métaphyſiciens.

Quelques Ecrivains ont voulu appliquer cet argument au Chriſtianiſme : *On ne riſque rien à croire*, diſent-ils, *ainſi c'eſt le parti le plus ſage.* Je ne voudrois pas à leur exemple, employer cet argument ; car, ou l'on a déjà prouvé la vérité du Chriſtianiſme, & alors l'argument eſt

Digitized by Google

I X.

Quelques Écrivains ont avancé que la notion développée & distincte *de la création*, ne se trouvoit ni dans l'ancien ni dans le nouveau Testament; on a attaqué cette assertion comme impie; il eût été plus naturel de la discuter par l'examen des passages même, & l'examen n'en devoit pas être difficile. Mais quelque parti qu'on prenne sur ce point de fait, il me semble que la foi n'en a rien à craindre; ceci a besoin d'explication. La création, comme les Théologiens eux-mêmes le reconnoissent, est une vérité que la seule raison nous enseigne, une suite nécessaire de l'existence du premier Être. Cette notion est donc du nombre de celles que la révélation suppose, & sur lesquelles il n'étoit pas besoin qu'elle s'expliquât d'une maniere expresse & particuliere. Il suffit que les Livres saints n'affirment rien de contraire; c'est de quoi on ne les a jamais

inutile; ou on ne l'a pas encore prouvée, & pour lors l'incrédule est supposé douter encore si la Religion Chrétienne est la vraie, ce qui est nécessaire pour qu'il soit sûr de la suivre, puisqu'il ne peut y avoir, suivant les Théologiens, qu'une espece de culte agréable au souverain Etre.

accusés,

Digitized by Google

accusés. Et quand-même, comme on l'a prétendu, quelques anciens Peres de l'Eglise ne se seroient pas assez clairement exprimés sur ce même sujet de la création, seroit-ce une raison pour supposer qu'ils ont cru la matiere éternelle ?

X.

L'opinion qu'on a attribuée à deux ou trois Peres de l'Eglise sur la nature de l'ame, a excité les mêmes clameurs & mérite la même réponse. Si on en croit différens critiques, ces Peres n'ont pas eu sur la spiritualité du principe pensant des idées bien distinctes, & paroissent l'avoir fait matériel. La prétention bien ou mal fondée de ces critiques à suffi pour les faire accuser du matérialisme qu'ils attribuoient à d'autres ; car le matérialisme est aujourd'hui le monstre qu'on voit partout, l'hydre à sept têtes qu'on veut combattre. Mais quand un ou deux Ecrivains Ecclésiastiques auroient été dans cette erreur, ce que nous ne prétendons pas décider, qu'importe cette erreur à la Religion ? Les preuves purement philosophiques de la spiri-

Digitized by Google

tualité de l'ame en sont-elles moins convaincantes, & ne peut-on pas se rendre à la force de ces preuves, que Descartes a le premier approfondies & développées, & croire que quelques Peres de l'Eglise ne les ont pas connues ? Mais, dira-t-on, ceux qui soutiennent que la notion distincte de création ne se trouve point dans l'Ecriture, ni celle de la spiritualité de l'ame dans quelques anciens Docteurs, ne le soutiennent que parce qu'ils prétendent que le monde est éternel & que l'ame est matiere. S'ils le prétendent, voilà de quoi il faut les convaincre ; rien n'est plus nécessaire & plus juste ; mais il semble qu'on ne choisit pas le plus sûr moyen pour les démasquer, sur-tout quand ils reconnoissent, comme plusieurs l'ont fait expressément, les deux vérités qu'on les accuse de révoquer en doute.

X I.

Ce n'est pas assez de s'élever contre l'impiété ; il faut encore ne pas se méprendre sur le genre d'impiété qu'on attaque. « On m'accuse de matérialisme, » disoit un jour un Pyrrhonien ; c'est

Digitized by Google

» à peu près comme si on accusoit un
» Constitutionnaire de Jansénisme. Si
» j'avois à douter de quelque chose, ce
» seroit plutôt de l'existence de la ma-
» tiere que de celle de la pensée. Je ne
» connois la premiere que par le rap-
» port équivoque de mes sens, & je
» connois la seconde par le témoignage
» infaillible du sentiment intérieur. Ma
» propre pensée m'assure de l'existence
» d'un principe pensant; l'idée que j'ai
» des corps & de l'étendue est beau-
» coup plus incertaine & plus obscure,
» & je ne vois sur cet objet que le scep-
» ticisme de raisonnable. Ainsi bien
» loin d'être matérialiste, je pancherois
» plutôt à nier l'existence de la matie-
» re, au moins telle que mes sens me la
» représentent; mais il me paroît plus
» sage de me taire & de douter. » Ce Pyrrhonien, outré dans ses opinions, n'avoit pas tout-à-fait tort dans ses plaintes. Le nom de *matérialiste* (nous ne pouvons nous dispenser de le répéter) est devenu de nos jours une espece de cri de guerre; c'est la qualification générale, qu'on applique sans discernement à toutes les especes d'incrédules, ou même à ceux qu'on veut seu-

lement faire passer pour tels. Dans toutes les Religions & dans tous les tems, le fanatisme ne s'est piqué ni d'équité ni de justesse. Il a donné à ceux qu'il vouloit perdre, non pas les noms qu'ils méritoient, mais ceux qui pouvoient leur nuire le plus. Ainsi dans les premiers siecles, les Payens donnoient à tous les Chrétiens le nom de Juifs, parce qu'il s'agissoit moins d'avoir raison que de rendre les Chrétiens odieux.

X I I.

Durant tout le tems que la Philosophie d'Aristote a régné, c'est-à-dire, pendant plusieurs siecles, on a cru que toutes les idées venoient des sens; & on n'avoit pas imaginé qu'une opinion, si conforme à la raison & à l'expérience, pût être regardée comme dangereuse. On le croyoit si peu, qu'il fut même défendu pendant un tems, *sous peine de mort*, d'enseigner une doctrine contraire. La peine de mort, nous en convenons, étoit un peu forte; que les idées viennent des sens, ou n'en viennent pas, il est juste que tout le monde vive; mais enfin la défense & la peine même prouvent l'attachement religieux

Digitized by Google

de nos peres à l'opinion ancienne, *que les ſenſations ſont les principes de toutes nos connoiſſances.* Deſcartes vint & dit; » L'ame eſt ſpirituelle ; or qu'eſt-ce » qu'un être ſpirituel ſans idées ? l'ame » a donc des idées dès l'inſtant où elle » commence d'être ; il y a donc des » idées innées ». Ce raiſonnement, joint à l'attrait d'une opinion nouvelle, ſéduiſit pluſieurs écoles ; mais on alla plus loin que le maître. De la ſpiritualité de l'ame Deſcartes avoit conclu les idées innées ; quelques-uns de ſes diſciples en conclurent de plus, que nier les idées innées, c'étoit nier la ſpiritualité de l'ame ; peut-être même auroient-ils eſſayé d'ériger les idées innées en article de foi, s'ils avoient pu ſe diſſimuler que cette prétendue vérité révélée ne remontoit pas au-delà du dernier ſiecle. On a vu des Théologiens porter l'extravagance juſqu'à ſoutenir, que l'opinion qui attribue l'origine de nos idées à nos ſenſations, met en danger le myſtere du péché originel & de la grace du baptême. C'eſt à peu près comme ſi on attaquoit les axiomes les plus inconteſtables des Mathématiques & de la Philoſophie, ſous prétexte de leur op-

position apparente avec quelques-unes des vérités que la foi nous enseigne. Croit-on d'ailleurs qu'il fût impossible de combattre les idées innées par ces mêmes armes de la Religion dont on se sert pour les établir ? Un enfant qui auroit l'idée de Dieu, comme le prétendent les Cartésiens, dès la mamelle & même dès le sein de sa mere, n'auroit-il pas avant l'âge de raison & avant sa naissance même des devoirs envers Dieu à remplir, ce qui est contre les premiers principes de la Religion & du sens commun ? Dira-t-on que l'idée de Dieu existe dans les enfans sans y être développée ? Mais qu'est-ce que des idées que l'ame possede sans le savoir, & des choses qu'elle fait sans y avoir pensé, quoiqu'elle soit obligée de les apprendre ensuite comme si elle ne les avoit jamais sues ? Un être spirituel, ajoute-t-on, doit avoir des idées dès l'instant qu'il existe. Il est d'abord facile de répondre, que cet être dans les premiers momens de son existence peut être borné à des sensations ; & que pour n'être pas matériel, il suffit même qu'il soit capable de sentir, cette faculté ne pouvant appartenir (de

Digitized by Google

l'aveu de tous les Théologiens) qu'à une substance spirituelle. Mais de plus, pour décider en quoi la spiritualité consiste, & s'il est de la nature d'un être spirituel de penser ou même de sentir toujours, avons-nous une idée distincte de la nature de notre ame? Qu'on le demande au Pere Malebranche, qui ne sera pourtant pas soupçonné d'avoir confondu l'esprit avec la matiere? Enfin, c'est par nos sens que nous connoissons la substance corporelle; c'est donc par leur moyen que nous avons appris à la regarder comme incapable de volonté & de sensation, & par conséquent de pensée. De là résultent deux conséquences; en premier lieu, que nous devons à nos sensations & aux réflexions qu'elles nous ont fait faire, la connoissance que nous avons de l'immatérialité de l'ame; en second lieu, que l'idée de spiritualité est en nous une idée purement *négative*, qui nous apprend ce que l'être spirituel n'est pas, sans nous éclairer sur ce qu'il est. Il y auroit de la présomption à penser autrement, & de l'imbécillité à croire qu'il faille penser autrement pour être orthodoxe. Notre ame n'est ni matiere

Digitized by Google

ni étendue, & cependant est quelque chose; quoiqu'un préjugé grossier, fortifié par l'habitude, nous porte à juger que ce qui n'est point matiere, n'est rien. Voilà où la Philosophie nous conduit, & où elle nous laisse.

XIII.

Cette manie si étrange, de vouloir ériger en dogmes les opinions les moins fondées sur la nature de l'ame, n'est pas particuliere à notre siecle. Nous n'en rapporterons qu'un seul exemple. Hincmar Archevêque de Rheims, le même qui fit si bien fouetter Gothescalc au Concile de Quercy, en attendant qu'il fût prouvé que Gothescalc avoit tort, (c) fit condamner à peu près dans le même tems un certain Jean Scot Erigene, qui (parmi plusieurs erreurs réelles) soutenoit que l'*ame n'étoit pas dans le corps*. Il est difficile de concevoir en quoi cette prétendue héréfie peut consister; car c'est aux corps seuls qu'il appartient d'être dans un lieu plutôt que dans un autre; & si dans le IX^e.

(c) On sait que S. Rémy de Lyon, & S. Prudence de Troyes, prirent la défense de Gothescalc, même après sa flagellation.

Digitized by Google

fiecle on eût été auffi vigilant que dans le nôtre fur le matérialifme, Jean Scot auroit eu beau jeu pour en accufer fon adverfaire. L'ame eft unie au corps, d'une maniere tout-à-fait inconnue pour nous, & que la ténébreufe métaphyfique des écoles a tenté d'expliquer en vain; mais au tems d'Hincmar on étoit trop ignorant pour favoir douter.

X I V.

Au refte, fi le Philofophe, toujours obligé de s'énoncer clairement, ne doit point fe permettre d'expreffions impropres dans une matiere fi délicate, il ne doit pas non plus condamner trop légérement & fans explication des expreffions équivoques, dans une matiere qui eft en même tems fi obfcure, & qui laiffe au raifonnement & à la langue même fi peu de prife. Un Auteur, par exemple, qui diroit aujourd'hui, que l'ame eft *effentiellement la forme fubftantielle du corps humain*, feroit au moins regardé comme fufpect de matérialifme. Cependant celui qui avanceroit cette propofition ne feroit que répéter le premier Canon du Concile général de Vienne. C'eft que le mot de *forme*

est un terme vague, auquel les Peres de ce Concile appliquoient sans doute un sens catholique, & dont par conséquent il est permis de faire usage, pourvu qu'on y attache le même sens. Dans un ouvrage moderne on a rapporté & expliqué ce Canon du Concile de Vienne, pour prévenir l'abus que les matérialistes de nos jours pourroient en faire. L'Apologiste du Concile auroit dû se repentir de son zele, si on pouvoit se repentir d'une bonne action ; car malgré le ton simple & sérieux de sa défense, on l'a sottement accusé d'avoir voulu tourner en ridicule la doctrine d'un Concile œcuménique.

X V.

Ce n'est pas là le seul exemple d'expressions équivoques usitées autrefois dans les écoles, ou même employées encore aujourd'hui par des sectes entieres de Philosophes. Malebranche & ses disciples appellent Dieu l'*Être universel* ; les Spinosistes ne s'exprimeroient pas autrement. Les Scotistes admettent en Dieu une étendue éternelle, immense, immobile & indivisible ; & ce n'est

qu'en s'enveloppant du jargon le plus obſcur, qu'ils ſe défendent de faire Dieu corporel ou du moins étendu. Cependant on ſeroit injuſte d'accuſer Malebranche de Spinoſiſme, & les Scotiſtes de confondre Dieu avec l'eſpace. Pourquoi ne pas traiter avec la même indulgence des hommes auſſi peu portés qu'eux à en abuſer ? Cette indulgence ſeroit d'autant plus équitable, qu'il n'eſt point de ſujet où l'intention de nuire trouve plus de prétextes à s'exercer qu'en matiere de Religion. Souvent des expreſſions innocentes en elles-mêmes, & dans le ſens que l'Auteur y attache, ſont ſuſceptibles d'un ſens erroné ou dangereux ; ſurtout quand on les ſépare de ce qui les précede & de ce qui les ſuit. Il ſuffit pour s'en convaincre, de jetter les yeux ſur les abus innombrables que l'héréſie a faits des expreſſions de l'Ecriture.

XVI.

Non-ſeulement les opinions métaphyſiques des Philoſophes ont été l'objet de mille déclamations ; leurs ſyſtêmes ſur la formation & l'arrangement de l'Univers, n'ont pas été appréciés

Digitized by Google

avec plus de justice. La matiere n'est pas éternelle ; elle a donc commencé à exister ; voilà le point fixe d'où l'on doit partir. Mais Dieu a-t-il arrangé les différentes parties de la matiere dès le moment qu'il l'a créée, ou le chaos a-t-il existé plus ou moins de tems avant la séparation de ses parties ? Voilà surquoi il est permis aux Philosophes de se partager. En effet, s'il n'y a dans les corps que figure & mouvement, comme la saine Physique le reconnoît ; quel inconvénient y a-t-il à dire que l'Être suprême en créant la matiere & en la formant d'abord d'une seule masse, homogene & informe en apparence, a imprimé à ses differentes parties le mouvement nécessaire pour se séparer ou se rapprocher les unes des autres, & produire par ce moyen les différens corps ; que de cette grande opération, l'ouvrage du Géometre éternel, sont sortis successivement & dans le tems prescrit par le Créateur, la lumiere, les astres, les animaux & les plantes ? Cette idée si grande & si noble, non-seulement n'a rien de contraire à la puissance ni à la sagesse divine, mais ne sert peut-être qu'à la

développer davantage à nos yeux. D'ailleurs, l'existence du chaos avant la séparation de ses parties, est une hypothese nécessaire à l'explication physique de la formation du globe terrestre. L'Être suprême a pu dans un même instant créer & arranger le monde, sans qu'il soit défendu pour cela au Philosophe de chercher de quelle maniere il auroit pu être produit dans un tems plus long, & en vertu des seules lois du mouvement établies par l'Auteur de la nature. Le systême de ce Philosophe pourra être plus ou moins d'accord avec les phénomenes ; mais c'est en Physicien, & non en Théologien qu'il faut le juger. Ainsi les Newtoniens, pour expliquer la figure de la terre, supposent qu'elle a été originairement fluide. Ainsi Descartes l'a regardée comme ayant été autrefois un soleil, obscurci & étouffé depuis par une croûte épaisse dont il s'est couvert ; hypothese qui a essuyé d'aussi pitoyables chicanes de la part de quelques Théologiens, que de bonnes objections de la part des Philosophes.

Digitized by Google

XVII.

Aucun Physicien ne doute aujourd'hui que la mer n'ait couvert une grande partie de la terre habitée. Il paroît même impossible d'attribuer uniquement au déluge tous les vestiges qui restent d'une inondation si ancienne. On a attaqué cette opinion comme contraire à l'Ecriture ; il ne faut qu'ouvrir la Genese pour voir combien une pareille imputation est injuste. *Au 3ᵉ. jour Dieu dit ; que les eaux qui couvrent la terre, se rassemblent en un seul lieu, & que la terre ferme paroisse.* Ce passage a-t-il besoin de commentaire ? Peut-être trouveroit-on dans le même chapitre des preuves de l'existence du chaos avant la formation du monde, si nous n'avions déjà observé que cette opinion est en elle-même tout-à-fait indifférente à la Religion, pourvu qu'on ne soutienne point l'éternité du chaos. Mais nous ne pouvons nous dispenser de relever à cette occasion la mal-adresse d'un critique moderne. L'illustre Historien de l'Académie des Sciences a dit dans quelqu'un de ses extraits, que les poissons ont été les premiers habitans

de notre globe : le Censeur a crié de toutes ses forces à l'impiété ; qui n'auroit cru qu'il avoit l'Ecriture pour garant ? On ouvre la Genese, & on trouve qu'il a manqué de bonne foi ou de mémoire ; car on y lit que les poissons ont été en effet les premiers animaux créés.

XVIII.

Personne n'ignore qu'un passage du livre de Josué, mal attaqué par les incrédules, & mal défendu par les Inquisiteurs, a été la source des malheurs de Galilée. « Pourquoi, disoient avec affectation les esprits forts, Josué a-t-il » ordonné au soleil de s'arrêter, au lieu » de l'ordonner à la terre ? Qu'en coûte-t-il à un Auteur qu'on prétend inspiré, de dire les choses telles qu'elles » sont ? Pourquoi l'Esprit saint qui a » dicté les Ecritures, nous induit-il en » erreur sur la Physique, en nous éclairant sur nos devoirs ? Aussi devez-vous croire, répondoient les Inquisiteurs, que le soleil tourne autour de » la terre. Le St. Esprit, qui doit le savoir, vous en assure, & ne sauroit » vous tromper ». On a répondu aux

uns & aux autres, que dans les matieres indifférentes à la foi, l'Ecriture peut employer le langage du peuple. Mais cette réponse ne suffisoit pas, ce me semble, pour confondre l'impiété d'une part, & l'imbécillité de l'autre. On auroit dû ajouter, que l'Ecriture a besoin même de parler le langage de la multitude pour se mettre à sa portée. Qu'un Missionnaire, transplanté au milieu d'un peuple de sauvages, leur prêche ainsi l'Evangile : *je vous annonce le Dieu qui fait tourner autour du soleil, cette terre que vous habitez* ; aucun de ces sauvages ne daignera faire attention à son discours ; il faudra qu'il leur tienne un autre langage pour les préparer à l'entendre ; il imitera en quelque maniere cet Orateur, qui racontoit une fable aux Athéniens pour s'en faire écouter ; en un mot il en fera d'abord des chrétiens, & ensuite, s'il le veut ou s'il le peut, des astronomes. Quand ils en seront là, ils ne chercheront pas le systême du monde dans des passages de l'Ecriture mal entendus ; & pour savoir à quoi s'en tenir sur ce sujet, ils préféreront l'Observatoire au St. Office ; ils feront comme le Roi d'Espagne, lequel se trouva mieux,

Digitized by Google

dit M. Pascal, de croire sur les antipodes Christophle Colomb qui en venoit, que le Pape Zacharie qui n'y avoit jamais été. Respectons assez l'Ecriture & la révélation pour n'en pas profaner l'usage, & laissons Madame Dacier justifier par le discours de l'ânesse de Balaam, le discours du cheval d'Achille dans Homere.

X I X.

Quoique les opinions purement métaphysiques, & les systêmes sur la formation ou sur l'arrangement du monde ayent servi le plus souvent de prétexte pour tourmenter les Philosophes, la calomnie n'a pas négligé pour cela d'autres moyens, quand elle a pu les mettre en usage. Peut-on se défendre d'un mouvement de pitié ou d'indignation, quand on voit un de nos plus célebres Ecrivains accusé d'impiété par des Journalistes, pour avoir dit que le Jourdain est une assez petite riviere, & que la Palestine étoit du tems des croisades ce qu'elle est encore aujourd'hui, une des plus stériles contrées de l'Asie? Les critiques accumulent les passages de l'Ecriture pour prouver que du tems de Josué

Digitized by Google

la Palestine étoit très-fertile ; mais que font tous ces passages à l'état de ce pays du tems de Saladin ? que font-ils à son état présent ? Pourquoi Dieu n'auroit-il pas vengé le Déicide qui a été commis dans cette terre, en frappant de stérilité des contrées auparavant riches & abondantes ? Ou plutôt (car les explications les plus simples sont toujours les meilleures) pourquoi cette terre asservie & dépeuplée ne seroit-elle pas devenue stérile par la dépopulation même ? Mais quand on a résolu de rendre un Ecrivain suspect, tout devient impiété dans sa bouche ; ses preuves de l'existence de Dieu seront traitées de sophismes, ses raisonnemens en faveur de la Religion, de plaisanteries faites contre elle. Ecrit-il contre la superstition & le fanatisme ? C'est au Christianisme qu'il en veut. Parle-t-il en faveur de la tolérance civile des religions ? Il ne montre que son indifférence pour toutes.

X X.

» Trouvez-moi, dit M. de Fontenelle, dans son Histoire des oracles, » une *demi-douzaine* d'hommes à qui je » puisse persuader que ce n'est pas le

Digitized by Google

» soleil qui fait le jour, je ne désespere
» pas de le faire croire par leur moyen
» à des nations entieres ». Si quelque
chose au monde est incontestable, c'est
assurément cette proposition ; les religions absurdes dont l'Asie & l'Afrique
sont couvertes, en fournissent la preuve
la plus frappante & la plus triste. Qu'ont
fait les censeurs de l'Histoire des oracles?
» Il ne manque, ont-ils dit, que la *dou-*
» *zaine* à la proposition de l'Auteur,
» pour en faire une grande impiété ».
L'impiété est évidemment toute entiere
sur le compte des critiques. De ce qu'une
demi-douzaine d'hommes peut entraîner des nations dans l'erreur, s'ensuit-il qu'une douzaine d'autres ne puisse
leur faire connoître la vérité ? Tout ce
qu'on a écrit de profond & de vrai dans
ces derniers tems, sur les préjugés, sur
la crédulité des hommes, sur les fausses prophéties, sur les faux miracles,
tout cela peut-il avoir quelque application aux argumens invincibles sur lesquels la vraie Religion est appuyée ?

X X I.

Les Peres de l'Eglise, ces premiers
défenseurs du Christianisme, ne se dé-

Digitized by Google

ſioient pas ainſi de la bonté de leur cauſe ; ils ne craignoient pour elle ni les objections, ni le grand jour ; ils ignoroient les fauſſes attaques & les précautions puſillanimes. Pluſieurs Ecrivains de nos jours dignes de marcher après eux dans une ſi noble carriere, ont imité leur exemple ; mais ſi la cauſe reſpectable de l'Evangile a ſes Paſcals & ſes Boſſuets, elle a auſſi ſes Chaumeix & ſes Garaſſes.

XXII.

L'abus de la critique en matiere de Religion eſt funeſte à la Religion même par pluſieurs raiſons ; par la mal-adreſſe & l'ineptie avec laquelle la bonne cauſe eſt quelquefois défendue ; par les conſéquences que la multitude peut tirer de l'accuſation vague d'irréligion intentée aux Philoſophes ; par les motifs qui portent de prétendus gens de bien à déclarer la guerre à la raiſon ; enfin par le peu d'union & l'animoſité réciproque de ſes adverſaires. Chacun de ces objets mérite un article à part, & nous occupera quelques momens.

XXIII.

L'Encyclopédie nous fournira le ſujet

Digitized by Google

du premier article. Au mot *Forme subſtantielle*, on a rapporté comme on le devoit, le grand argument des Cartéſiens contre l'ame des bêtes, tiré de ce principe de S. Auguſtin, que *ſous un Dieu juſte aucune créature ne peut ſouffrir ſans l'avoir mérité;* argument très connu dans les écoles, que le Pere Malebranche a fait valoir avec beaucoup de force, qu'enfin les Philoſophes & les Théologiens éclairés ont toujours regardé comme très difficile à réſoudre. En expoſant dans l'Encyclopédie cet argument, on a en même tems remarqué que c'étoit tout au plus une objection, qui ne devoit porter d'ailleurs aucune atteinte aux preuves de la ſpiritualité de l'ame, de ſon immortalité, de la juſtice & de la providence divine. Qu'a fait un des antagoniſtes de l'Encyclopédie ? Il a prétendu qu'on avoit eu pour únique deſſein dans cet article de tourner le principe de St. Auguſtin en ridicule; & pour le prouver, il a conclu de ce principe que St. Auguſtin regardoit les bêtes comme des automates; opinion dont ce ſaint Docteur étoit bien éloigné, & dont il faut uniquement faire honneur à ſon prétendu Apologiſte. Ainſi ce n'eſt

pas l'Encyclopédie, c'eſt ſon ridicule adverſaire, qui accuſe le plus reſpectable des Peres de l'Egliſe d'abſurdité ou d'inconſéquence ; & c'eſt ainſi que la Religion eſt défendue. Selon ce nouvel Apôtre, on ne ſauroit être Chrétien, ſans regarder les animaux comme des machines ; ainſi depuis St. Pierre juſques à Deſcartes, il n'y a point eu de Chrétiens. Mais de pareilles abſurdités doivent-elles étonner de la part d'un Ecrivain, qui prétend que les devoirs de la morale ne peuvent être connus par la raiſon, qui nous aſſure que l'exiſtence des corps eſt une vérité *révélée* ; qui ſoutient enfin contre les prétendus incrédules, que l'ame eſt immortelle *de ſa nature* ; propoſition blaſphématoire, puiſqu'elle ravit à l'Intelligence ſuprême un de ſes attributs les plus eſſentiels. Le ſeul Être increé eſt immortel par eſſence. Notre ame ne l'eſt que par la volonté de cet Être, qui a jugé à propos de lui donner une exiſtence éternelle, & dont elle reçoit à chaque inſtant cette exiſtence par *une création continuée*. Ce n'eſt point par la diſſolution des parties, comme les corps, que notre ame peut ceſſer d'être ; c'eſt en retombant dans le néant

d'où l'Auteur de la nature l'a fait sortir, & où il pourroit à chaque instant la replonger. Voilà les premiers élémens de la Métaphysique chrétienne, dont l'Auteur auroit dû être instruit avant que d'écrire. Il est pour lui aussi triste qu'humiliant, d'être réduit à apprendre ces dogmes de la bouche de ceux même qu'il accuse de les combattre.

X X I V.

Ceux qui exercent le métier de critique avec le plus de violence, & par conséquent de mal-adresse, ont quelquefois l'esprit d'être modérés quand ils sont sûrs d'attaquer avec avantage. Je ne sai par quelle fatalité les vengeurs du Christianisme ont si souvent fait le contraire, & ont soutenu les intérêts de Dieu avec des injures. Elles ont néanmoins de grands inconvéniens ; elles préviennent le Lecteur contre celui qui les dit, elles aigrissent & par conséquent éloignent des esprits que la modération auroit pu ramener ; enfin elles empêchent le critique de donner aux raisons qu'il apporte, tout le choix & toute l'attention nécessaire. Quand on se contentera, par exemple, comme font quel-

ques enthousiastes, de dire à un athée; qu'il n'est point d'athées de bonne foi, que l'athéisme a sa source dans le libertinage du cœur, on aura sans doute raison en général; mais espere t-on réussir par ce moyen à faire des prosélytes ? Si l'intérêt qu'on croit avoir de nier une vérité doit rendre suspect le refus qu'on fait de la croire, cet intérêt n'est pas non plus une raison suffisante pour être condamné, quand on peut l'être sur de meilleures preuves. Plus un esprit éclairé approfondit celles de l'existence de Dieu, plus il doit en tirer de lumieres, plus il doit être en état de rendre à la Divinité ce culte raisonnable qui seul peut vraiment l'honorer, & qui est un de ses premiers préceptes. Par conséquent la meilleure maniere d'établir qu'il ne peut y avoir des athées de bonne foi, est de prouver avec la plus grande évidence la vérité qu'ils combattent. N'imitons pas un Ecrivain moderne, qui commence par soutenir qu'il n'y a point d'incrédules, & qui finit par les réfuter. D'ailleurs qu'importent à une vérité incontestable les motifs de ceux qui la nient ? Que fait-on pour la persuader en refusant à ses

ses adversaires la probité & la bonne foi? C'est imiter le maître d'école de la fable, qui dit des injures à l'enfant qui se noie, & lui fait une harangue avant de le sauver. Peut-on se dissimuler enfin que plusieurs Philosophes tant anciens que modernes, accusés d'athéisme ou de scepticisme, ont eu, du moins en apparence, une conduite irréprochable, & se sont montrés aussi réglés dans leurs moeurs, qu'aveugles & inconséquens dans leurs opinions? *Frappe, mais écoute*, disoit Thémistocle à Euribiade; on pourroit dire à quelques-uns des prétendus vengeurs de la Religion; *frappe, mais raisonne*. Malheureusement il est à croire qu'on leur répétera longtems sans fruit cet avis si salutaire & si sage. L'excès en toutes choses est l'élément de l'homme, sa nature est de se passionner sur tous les objets dont il s'occupe; la modération est pour lui un état forcé, ce n'est jamais que par contrainte ou par réflexion qu'il s'y soumet; & quand le respect qui est dû à la cause qu'il défend, peut servir de prétexte à son animosité, il s'y abandonne sans retenue & sans remords. Le faux zele auroit-il oublié que l'Evangile a

deux préceptes également indiſpenſables, l'amour de Dieu & celui du prochain ? Et croit-il mieux pratiquer le premier en violant le ſecond ?

X X V.

Ce ne ſont pas ſeulement les injures qui peuvent nuire à la défenſe du Chriſtianiſme ; c'eſt encore la nature des accuſations & des accuſés. Plus on ſeroit coupable de prêcher l'irréligion, plus il eſt criminel d'en accuſer ceux qui ne la prêchent pas en effet. En cette matiére plus qu'en aucune autre, c'eſt ſur ce qu'on a écrit qu'on doit être jugé, & non ſur ce qu'on eſt ſoupçonné mal-à-propos de penſer ou d'avoir voulu dire. La foi eſt un don de Dieu, qu'il ne dépend pas de nous ſeuls de nous procurer ; & tout ce que la ſociété ordonne, eſt de reſpecter ce don précieux dans ceux qui ont le bonheur d'en jouir. C'eſt aux hommes à prononcer ſur les diſcours, & à Dieu ſeul à juger les cœurs. Ainſi l'accuſation d'irréligion, ſur-tout quand on l'intente devant le public, ne ſauroit être appuyée ſur des preuves trop convaincantes & trop notoires. Mais cette précaution, ſi équi-

Digitized by Google

table en elle-même, eſt ſur-tout néceſſaire lorſqu'on attaque un Ecrivain célebre, dont le nom ſeul eſt capable de donner du poids à ſes opinions, & même à celles qu'on pourroit lui attribuer fauſſement. Quel avantage la Religion a-t-elle tiré des imputations & des invectives tant de fois réitérées contre l'illuſtre Auteur de l'*Eſprit des Lois?* D'un côté on n'a pu le convaincre d'avoir cherché à porter la moindre atteinte à l'Evangile, dont il a parlé avec le plus grand reſpect dans tout le cours de ſon ouvrage; de l'autre les incrédules ſe ſont glorifiés du chef qu'on leur donnoit ſi gratuitement; ils ont accepté avec reconnoiſſance l'eſpece de préſent qu'on leur faiſoit; & le nom de M. de Monteſquieu leur a été bien plus utile, que les prétendus traits qu'on l'accuſoit d'avoir lancés contre le Chriſtianiſme. L'autorité eſt le grand argument de la multitude; & l'incrédulité, diſoit un homme d'eſprit, eſt une eſpece de foi pour la plupart des impies. Auſſi qu'eſt-il enfin arrivé, après tant d'écrits & d'injures pieuſes contre l'Auteur de l'*Eſprit des Lois?* Les défenſeurs éclairés de la Religion, qui étoient

Digitized by Google

d'abord restés dans le silence, l'ont enfin rompu (peut-être un peu trop tard) pour justifier eux-mêmes le Philosophe. Ils ont senti le poids du nom qu'on leur opposoit, & n'ont rien oublié pour le rayer du catalogue des mécréans, où on l'avoit si légérement placé.

XXVI.

Veut-on savoir une des principales causes de cette guerre déclarée aux Philosophes? Les Théologiens de France sont divisés depuis long-tems en deux partis qui s'abhorrent & se déchirent pour la plus grande gloire de Dieu, & pour le plus grand bien de l'Eglise & de l'Etat. Le plus foible des deux, après avoir épuisé contre le plus puissant (qui cessera bientôt de l'être) tout ce que la médisance ou la calomnie peuvent faire imaginer d'injures, a fini par lui reprocher son indifférence pour la doctrine de l'Evangile, attaquée tous les jours dans une multitude innombrable d'Ecrits. Sensible à ce reproche, le parti le plus puissant s'est piqué d'honneur, & s'est en apparence réuni au plus foible, pour tomber sans discernement sur les incrédules vrais ou supposés. Cette al-

Digitized by Google

liance offensive devoit naturellement suspendre la guerre allumée depuis plus de cent ans dans le sein de l'Église de France ; mais au grand détriment de la Religion, elle n'a pas même produit cet effet ; & on ne sauroit dire dans cette circonstance, *facti sunt amici ex ipsâ die* ; au contraire cette guerre déclarée à l'ennemi commun n'a fourni aux deux partis qu'un prétexte nouveau pour se déchirer l'un l'autre avec plus de fureur & de scandale. Un exemple frappant & récent sera la preuve affligeante de ce que nous avançons. Il a paru l'année derniere un ouvrage fameux par le grand nombre d'éditions & de critiques qui en ont été faites, & que nous condamnons avec l'Auteur dans ce qu'on y a trouvé de répréhensible. Les Journalistes de Trévoux, qui depuis l'espece de signal dont nous venons de parler, sont en possession de crier à l'irréligion sur ce qui le mérite & ne le mérite pas, ont fait, dans leur style dogmatique & bourgeois, une sortie très-vive sur cet ouvrage, jusqu'à chercher même à rabaisser les talens de l'Auteur ; sur ce dernier article à la vérité, ils permettent qu'on ne soit pas de leur

Digitized by Google

avis ; les matieres de goût & de Philosophie sont un genre profane où ils n'osent se piquer d'être infaillibles ; la Théologie est un peu plus de leur compétence ; encore est-ce un domaine que bien des gens leur disputent. Quoi qu'il en soit, ces Journalistes jouissoient paisiblement de leur victoire, lorsqu'un Ecrivain périodique & clandestin, leur ennemi déclaré bien plus encore que des incrédules, est venu à la charge à son tour contre le même livre, déjà si vivement & si longuement attaqué. Mais les traits de ce nouvel athlete portent beaucoup moins sur l'ouvrage que sur les Journalistes ses premiers adversaires. » Voilà, s'écrie-t-il, le fruit » de la morale abominable des casuis» tes ; voilà la doctrine des Casnedis, » des Tambourins, des Berruyers & » de leurs confreres, consacrée dans » cette production pernicieuse ». Et les gens raisonnables se sont écriés à leur tour ; » voilà les confreres des Casne» dis, des Tambourins & des Berru» yers, bien décemment récompensés » de leur zele, & la Religion vengée » d'une maniere bien édifiante ». En effet, puisqu'un des deux critiques ac-

Digitized by Google

cuse l'autre d'être dans les principes de l'Auteur censuré ; il faut nécessairement qu'un des deux soit de mauvaise foi ; nous ne pensons point à les en taxer en commun, & à décider leur querelle comme le procès du loup & du renard par devant le singe.

XXVII.

Quand on voit l'Auteur d'un libelle vingt fois flétri par les Magistrats, déclamer contre les incrédules, on croit voir Calvin qui fait brûler Servet. Mais les fanatiques sont toujours austeres. En accusant d'irréligion celui qui ne pense pas comme eux, ils se donnent un air de zele qui sied toujours bien à des hommes de parti ; ils ont la satisfaction de calomnier le Gouvernement, trop indifférent selon eux, sur ce qu'ils appellent la cause de Dieu, & qui n'est réellement que la leur. Cependant on osera le dire avec confiance. Si l'on doit punir davantage ceux qui nuisent le plus au Christianisme, les fanatiques ont encore plus besoin d'être réprimés que les incrédules. Quelle idée le peuple doit-il se former de la Religion quand il voit ses Ministres s'anathématiser ré-

Digitized by Google

ciproquement avec fureur, sans que l'autorité même puisse les forcer au silence que la charité seule auroit dû leur prescrire ? Croit-on que les disputes scandaleuses des Théologiens de nos jours, sur des matieres souvent futiles & toujours inintelligibles, n'ayent pas fait plus de tort au Christianisme que tous les foibles raisonnemens des impies ? Comment ne produiroient-elles pas sur les mécréans, le même effet que produisirent sur l'Empereur de la Chine les querelles des Dominicains & de Jésuites ? » Ces hommes, disoit » l'Empereur, viennent de cinq mille » lieues nous prêcher une doctrine sur » laquelle ils ne s'accordent pas ». On peut juger du fruit que leur mission devoit avoir. Enfin, quoi de plus propre à faire triompher en apparence l'irréligion & chanceler les foibles, que tant d'ouvrages contradictoires dont nous avons été accablés dans ces derniers tems, sur la Grace, sur les caracteres de l'Eglise, sur les Miracles ? Le public a fini par mépriser & ignorer tous ces écrits ; & leurs Auteurs, chagrins de ne plus être lus, ont attaqué ceux qui l'étoient.

Digitized by Google

XXVIII.

Réclamons autant qu'il est en nous, en faveur de l'humanité & de la Philosophie, contre leurs injustes plaintes. Les faits suffiront sans raisonnemens, & n'en auront peut-être que plus de force. Ouvrons l'Histoire Ecclésiastique, Histoire dont la lecture est tout à la fois si utile au Chrétien & au Philosophe; au Chrétien, pour l'animer par des exemples de vertu, & par l'accomplissement qu'ont toujours eu les promesses de Dieu, malgré les obstacles que les puissances de la terre y ont opposés; au Philosophe, par les monumens incroyables & sans nombre qu'elle lui présente de l'extravagance des hommes, & sur tout des maux que le Fanatisme a produits. Montrons par un détail abrégé de ces maux, mais aussi effrayant qu'utile, combien le Gouvernement a intérêt de défendre & d'appuyer les Gens de Lettres, qui soumis aux dogmes réels de la Foi, ont le courage & l'équité d'en séparer tout ce qui ne leur appartient pas. C'est en effet à eux que les Souverains doivent aujourd'hui l'affermissement de leur puis-

Digitized by Google

ſance, & la deſtruction d'une foule d'opinions abſurdes, nuiſibles au bonheur de leurs Etats. C'eſt au contraire pour avoir confondu les objets de la Religion avec ce qui leur étoit étranger, que les peuples ont ſi long-tems gémi ſous le joug de la puiſſance temporelle des Eccléſiaſtiques ; que les excommunications, ces armes ſi reſpectables de l'Egliſe, mais dont l'abus eſt ſi mépriſable, ont été prodiguées pour ſoutenir des droits purement humains, & ſouvent mal fondés ; que le fils de Charlemagne a ſubi deux fois conſécutives, en eſclave plutôt qu'en Chrétien, l'ignominie d'une pénitence publique dont quelques Evêques oſoient le charger ; & qu'il ne méritoit que par la baſſeſſe qu'il avoit de s'y ſoumettre (*d*) ;

(*d*) En 822. & 833. Louis qu'on appelle *le Débonnaire*, & qu'on feroit mieux d'appeller *le Foible*, ſe ſoumit à la pénitence publique à Attigny & à Soiſſons ; la premiere fois pour avoir fait mourir Bernard ſon neveu qui s'étoit révolté contre lui ; la ſeconde, pour n'avoir pas voulu recevoir la loi de ſes enfans. » Les Evêques » qui lui impoſerent cette pénitence, dit M. Fleury, » prétendirent qu'il ne lui étoit pas permis de reprendre » la Dignité Royale. S. Ambroiſe ne tira pas de telles » conſéquences de la pénitence de Theodoſe ; dira-t-on » que ce grand Saint manquoit de courage pour faire va» loir l'autorité de l'Egliſe, ou qu'il fût moins éclairé » que les Evêques François du neuvieme ſiecle ? Ces

qu'un Concile œcuménique, dans un ſiecle de ſervitude & d'ignorance, n'a oſé réclamer ouvertement contre l'entrepriſe d'un Pontife audacieux, qui ſe croyoit en droit de priver un Empereur de ſon patrimoine (*e*); qu'un de nos

» Evêques bien plus hardis ſe déclarerent contre Louis
» le Débonnaire pour ſes enfans, & les animerent à
» cette guerre civile qui ruina l'Empire François. Les pré-
» textes ſpécieux ne leur manquoient pas : Louis étoit un
» Prince foible, gouverné par ſa ſeconde femme, tout
» l'Empire étoit en déſordre ; mais il falloit prévoir les
» conſéquences, & ne pas prétendre mettre en péni-
» tence un Souverain comme un ſimple Moine.

Les deux pénitences de Louis le Débonnaire, ſur-tout la ſeconde, que ce foible & malheureux Empereur méritoit le moins, furent accompagnées des circonſtances les plus humiliantes pour lui. Ebbon, Archevêque de Rheims, qui avoit oſé avilir ſon maître, fut dépoſé l'année d'après ; mais l'Empereur étoit deshonoré.

(*e*) En 1245. au premier Concile général de Lyon, le Pape Innocent IV. dépoſa publiquement en préſence du Concile l'Empereur Frederic II. tous les Peres tenant un cierge allumé ; ce que les Ecrivains Proteſtans ont très-injuſtement regardé comme une eſpece d'approbation tacite ; puiſqu'il eſt conſtant, comme le remarque M. Fleury, que cette dépoſition ne fut pas faite avec l'approbation du Concile, ainſi que les autres Décrets. Mais, diſent les Proteſtans, pourquoi ce cierge & ce ſilence ? On a répondu à cette objection, qu'en effet la plus grande partie des Eccléſiaſtiques étoient alors dans l'opinion preſque générale du pouvoir des Papes ſur le temporel des Rois ; mais que Dieu n'a pas permis que cette opinion fût confirmée par le ſuffrage poſitif d'un Concile œcuménique ; & que le ſilence de l'Egliſe aſſemblée n'eſt pas toujours une marque d'approbation, ſur-tout dans les matieres qui ne regardent pas expreſſément la Foi.

Digitized by Google

sance, & la destruction d'une [illegible] d'opinions absurdes, nuisibles au[illegible] heur de leurs Etats. C'est au con[illegible] pour avoir confondu les objets [illegible] Religion avec ce qui leur étoit [illegible] ger, que les peuples ont si long[illegible] gémi sous le joug de la puissan[illegible] porelle des Ecclésiastiques; [illegible] communications, ces armes si re[illegible] tables de l'Eglise, mais dont l'[illegible] si méprisable, ont été prodigué[illegible] soutenir des droits purement hu[illegible] & souvent mal fondés; que le [illegible] Charlemagne a subi deux fois ca[illegible] tives, en esclave plutôt qu'en C[illegible] l'ignominie d'une pénitence p[illegible] dont quelques Evêques osoient l[illegible] ger, & qu'il ne méritoit que par l[illegible] fesse qu'il avoit de s'y soumettre. [illegible]

(*d*) En 822. & 833. Louis qu'on appella le [illegible] naire, & qu'on feroit mieux d'appeller le Foible, [illegible] mit à la pénitence publique à Attigny la 1. [illegible] première fois pour avoir fait mourir Bernard [illegible] qui s'étoit révolté contre lui [illegible] pas voulu recevoir la loi de ses enfans. « Les [illegible] » qui lui imposèrent cette pénitence, dit M. F[illegible] » prétendirent qu'il ne lui étoit pas permis de [illegible] » la Dignité Royale. S. Ambroise [illegible] » conséquences de la pénitence de Théodose [illegible] » que ce grand Saint manquoit de courage [illegible] » sur l'autorité de l'Eglise, ou qu'il [illegible] » que les Evêques François du [illegible] Con[illegible]

[illegible]

… qu'en effet la
… étoit alors dans
… voir des Papes sur le
Dieu n'a pas permis que
… le suffrage positif d'un
… silence de l'Église affem-
… que d'approbation, sur-
… gardent pas expressément

Rois, voulant expier le crime d'avoir brûlé 1300 personnes dans une Eglise, faisoit vœu d'en aller égorger 100000 en Syrie pour faire pénitence (*f*) ; que des insensés dépouilloient leur famille pour enrichir des Moines ignorans & inutiles ; que les controverses ridicules des Grecs sur des absurdités, ont avancé la perte de leur Empire (*g*) ; que

(*f*) On sait combien l'Abbé Suger, aussi grand homme d'Etat que l'Abbé de Clairvaux étoit grand Orateur, s'opposa à cette croisade malheureuse que Louis le Jeune entreprit par le conseil de S. Bernard. L'événement justifia les craintes du Ministre, & démentit les promesses du Prédicateur. Louis le Jeune s'étoit croisé pour conquérir la Palestine, & en chasser les Sarrasins ; son expédition se borna à chasser sa femme à son retour, & à perdre en conséquence le Poitou & la Guyenne. En vain Saint Bernard voulut se justifier, en imputant aux péchés des croisés les malheurs de leur entreprise ; il oublioit que la premiere croisade avoit été plus heureuse, sans que les croisés en fussent plus dignes ; & ne s'appercevoit pas, dit M. Fleury, qu'une preuve qui n'est pas toujours concluante ne l'est jamais.

(*g*) Vers le milieu du quatorzieme siecle, quelques Moines imbécilles du Mont Athos, à qui de longs & fréquens jeûnes avoient apparemment échauffé le cerveau, s'imaginerent qu'ils voyoient à leur nombril la lumiere du Tabor, & passoient leur tems à la contempler. Voilà une hérésie bien triste. Ils prétendoient de plus que cette lumiere étoit incréée, n'étant autre chose que Dieu même. Barlaam leur adversaire, plus ridicule qu'eux en ce qu'il les attaquoit sérieusement, eut le crédit de faire assembler à Constantinople un Concile contre ces Visionnaires ; il n'avoit pas prévu qu'il y seroit condamné. Ce fut pourtant ce qui arriva. L'Empereur Grec Andronic

l'on a osé regarder comme Jugemens de Dieu des épreuves incertaines & cruelles, dont le fruit étoit souvent la condamnation des innocens & l'absolution des coupables (*h*); qu'une des plus riches parties du monde a été dévastée par des monstres, qui en faisoient mourir les habitans dans les sup-

Paléologue harangua ce prétendu Concile avec tant de véhémence, qu'il en mourut quelques jours après; digne fin d'un Empereur! C'est cet Andronic Paléologue qui laissa périr la Marine dans ses Etats, parce qu'on l'assura que Dieu étoit si content de son zele pour l'Eglise, que ses ennemis n'oseroient l'attaquer. Le même Empereur regrettoit le tems qu'il déroboit aux disputes théologiques pour le donner au soin de ses affaires. La querelle des Grecs sur la lumiere du Thabor dura jusqu'à la destruction de l'Empire, & subsistoit même avec violence tandis que Bajazet assiégeoit Constantinople; toutes ces ridicules controverses auxquelles les Empereurs prirent trop de part, hâterent leur chûte en leur faisant négliger le Gouvernement.

(*h*) On peut voir dans un grand nombre d'ouvrages le détail de ces sortes d'épreuves, & les raisons qui les ont fait abolir. On décidoit généralement par ce moyen toutes sortes de questions. On alla jusqu'à jetter deux Missels au feu pour connoître quel étoit le meilleur; il arriva la chose du monde la plus extraordinaire, & qu'on avoit le moins prévue, les deux Missels furent brûlés. Dans la premiere croisade un Clerc Provençal se soumit à l'épreuve du feu pour prouver une révélation qu'il disoit avoir eue sur la découverte de la sainte Lance; le Provençal en mourut. L'événement de ces sortes d'épreuves eût toujours été aussi simple, si on y eût toujours agi de bonne foi; mais dans les siecles d'ignorance comme dans les autres, les hommes ont su tromper.

Digitized by Google

plices pour les convertir ; que la moitié de notre nation s'eſt baignée dans le ſang de l'autre ; enfin que l'étendart de la révolte a été mis à la main des ſujets contre leurs Souverains, & le glaive à la main des Souverains contre leurs ſujets (*i*). C'eſt par les lumieres de la Philoſophie que nous nous ſommes délivrés de tant de maux. Des hommes courageux ont oſé, quelquefois même au péril de leur liberté, de leur fortune & de leur vie, ouvrir les yeux des peuples & des Rois. La re-

(*i*) Nous ne pouvons mieux terminer ces notes que par un paſſage de M. Fleury. « Il eſt triſte, je le » ſens bien, dit-il, de relever ces faits peu édifians ... » Mais le fondement de l'hiſtoire eſt la vérité ... Deux » ſortes de perſonnes trouvent mauvais que l'on rapporte » ces faits déſavantageux à l'Egliſe. Les premiers ſont » des politiques profanes, qui ne connoiſſant point la » vraie Religion la confondent avec les fauſſes, la regar- » dent comme une invention humaine, pour contenir le » vulgaire dans ſon devoir ; & craignent tout ce qui » pourroit en diminuer le reſpect dans l'eſprit du peu- » ple ; c'eſt-à-dire, ſelon eux, le déſabuſer. Je ne diſ- » pute point contre ces politiques, il faudroit commen- » cer par les inſtruire & les convertir ; mais je crois » devoir ſatisfaire, s'il eſt poſſible, les gens de bien » ſcrupuleux qui par un zele peu éclairé tombent dans le » même inconvénient, de trembler lorſqu'il n'y a pas » ſujet de craindre. Que craignez vous, leur dirois-je ? » Eſt-ce de connoître la vérité ? Vous aimez donc à » demeurer dans l'erreur ou du moins dans l'ignorance ; » & pouvez-vous y demeurer en ſûreté vous qui devez » inſtruire les autres ?

Digitized by Google

connoiſſance qu'ils ont droit d'exiger de notre ſiecle, doit ſe meſurer ſur l'importance des ſervices qu'ils lui ont rendus, & l'effet le plus réel de cette reconnoiſſance eſt la protection qu'on doit à leurs ſucceſſeurs. Cette protection, nous le diſons avec joie, trouvera aujourd'hui d'autant moins d'obſtacles, que l'eſprit de Philoſophie, qui ſe répand de jour en jour, s'eſt communiqué à la partie la plus ſaine & la plus ſage des Théologiens, & les a rendus plus indulgens ou plus équitables ſur les matieres qui ne ſont pas de leur objet. Nous ne ſommes plus au tems où c'étoit preſque un crime parmi nous d'enſeigner une autre Philoſophie que celle d'Ariſtote. Avec quelques lumieres de moins & l'Inquiſition de plus, on en eût fait une eſpece de loi de l'Etat, comme elle l'eſt encore chez des nations voiſines (*k*).

(*k*) Nos peres s'en virent bien près en 1624, lorſqu'à *la Requête* de l'Univerſité, & ſur-tout de la Sorbonne, il fut défendu par Arrêt du Parlement, « *ſous* » *peine de la vie*, de tenir ou d'enſeigner aucune maxi- » me contre les anciens Auteurs & approuvés, & de » faire aucunes diſputes que celles qui ſeront approuvées » par les Docteurs de la Faculté de Théologie. » Par le même Arrêt on admoneſta & on bannit différens particuliers qui avoient compoſé & publié des Theſes contre la Doctrine d'Ariſtote.

Digitized by Google

XXIX.

Il ne faut que jetter les yeux ſur ces nations malheureuſes, victimes d'une loi ſi ridicule, pour ſe convaincre des triſtes effets que produiſent chez un peuple la crainte & l'impoſſibilité de s'inſtruire. La poſtérité croira-t-elle que de nos jours on ait imprimé dans une des principales villes de l'Europe l'ouvrage ſuivant avec ce titre ; *Syſtema Ariſtotelicum de formis ſubſtantialibus & accidentibus abſolutis*, *1750* ? Cette poſtérité ne jugera-t-elle pas que la date eſt une faute d'impreſſion, & qu'il faut lire 1550 ? Tel eſt cependant, au milieu du 18e. ſiecle, l'état déplorable de la raiſon dans une des plus belles régions de la terre, chez une nation d'ailleurs ſpirituelle & polie ; tandis que les ſciences font de ſi grands progrès en Angleterre, en France, & dans la partie Proteſtante de l'Allemagne ? Nous diſons dans la partie Proteſtante ; car on ne peut s'empêcher d'avouer avec affliction la ſupériorité préſente des Univerſités de cette partie de l'Allemagne ſur les écoles Catholiques. Elle eſt ſi frappante, que les étrangers qui voya-

Digitized by Google

gent dans ce pays & qui paſſent d'une Univerſité Catholique à une Univerſité Proteſtante voiſine, croient en une heure avoir fait quatre cent lieues ou vécu quatre cens ans, avoir paſſé de Salamanque à Cambridge, ou du ſiecle de Scot à celui de Newton. Nous en faiſons la remarque avec d'autant plus de liberté, qu'on ne doit point ſans doute attribuer cette différence de lumieres & de ſavoir dans les différentes régions de l'Allemagne à la différence de religion. En France où la Doctrine Catholique eſt ſuivie & reſpectée, les ſciences n'en ſont pas cultivées avec moins de ſuccès; en Italie même elles ne ſont pas négligées; ſans doute parce que les ſouverains Pontifes, pour la plupart éclairés & ſages, & connoiſſant les abus qui réſultent de l'ignorance, ſont plus à portée en Italie de réprimer, quand il eſt néceſſaire, la tyrannie des Inquiſiteurs ſubalternes. Car tout ſert de prétexte à cette eſpece d'hommes mépriſable & lâche, pour étouffer la lumiere, & pour arrêter les progrès de l'eſprit.

X X X.

Il n'y a, ce me ſemble, qu'un moyen

Digitized by Google

d'affoiblir leur empire dans les contrées malheureuſes où ils dominent encore ; c'eſt d'y favoriſer, autant qu'il eſt poſſible, l'étude des ſciences exactes. Souverains qui gouvernez ces peuples, & qui voulez leur faire ſecouer le joug de la ſuperſtition & de l'ignorance, faites naître des Mathématiciens parmi eux ; cette ſemence produira des Philoſophes avec le tems, & preſque ſans qu'on s'en apperçoive. L'orthodoxie la plus délicate n'a rien à démêler avec la Géométrie. Ceux qui croiroient avoir intérêt de tenir les eſprits dans les ténebres, fuſſent-ils aſſez prévoyans pour preſſentir la ſuite des progrès de cette ſcience, manqueroient de prétexte pour l'empêcher de ſe répandre. Bientôt l'étude de la Géométrie conduira comme d'elle-même à celle de la ſaine Phyſique, & celle-ci à la vraie Philoſophie, qui par la lumiere qu'elle répandra, ſera bientôt plus puiſſante que tous les efforts de la ſuperſtition ; car ces efforts, quelque grands qu'ils ſoient, deviennent inutiles dès qu'une fois la nation eſt éclairée.

Digitized by Google

XXXI.

C'eſt faire injure à la Religion que de vouloir l'appuyer ſur l'ignorance. Il en eſt du domaine des Philoſophes & de celui des Théologiens, comme des deux puiſſances, la ſpirituelle & la temporelle ; rien n'eſt plus diſtingué que les droits de l'une & de l'autre ; mais comme autrefois la puiſſance ſpirituelle, après avoir ſecoué le joug de la temporelle qui l'opprimoit, a voulu à ſon tour opprimer celle-ci, de même quelques Miniſtres de la Religion, après avoir écarté les ténebres qu'une Philoſophie audacieuſe avoit tâché d'y répandre, ont à leur tour voulu reſſerrer cette Philoſophie bien en-deçà des bornes que la Religion lui preſcrivoit. Le domaine de l'une & de l'autre paroît aujourd'hui trop bien fixé, trop étendu, trop aſſuré même, pour avoir à redouter ces attaques réciproques : leur intérêt eſt d'être unies, comme celui de deux Souverains puiſſans eſt de ſe ménager ; & ſi d'un côté le Chriſtianiſme, appuyé par les loix divines & humaines, eſt établi ſur des fondemens durables, de l'autre, il y a lieu de croire

qu'en respectant, comme il est juste, les vérités de la Foi, les Philosophes du 18e. siecle défendront leur bien avec plus de force & d'avantage, que les Princes du 12e. n'ont défendu leurs couronnes.

XXXII.

Voilà un précis très-succinct des réflexions qui m'ont paru nécessaires sur l'abus qu'on fait dans notre siecle de la critique en matiere de Religion. Je ne doute point qu'on ne les approuve, quand on les examinera sans préjugés, & avec les lumieres d'une saine Philosophie. Je crois m'être suffisamment prémuni contre les attaques du fanatisme imbécille & hypocrite. A l'égard des personnes qu'un zele sincere, quoique mal entendu, pourra indisposer contre moi, j'en respecterai la cause sans en craindre & sans en approuver l'effet; & je me contenterai de leur répondre par ce passage de Ciceron; *Istos homines sine contumeliâ dimittamus; sunt enim & boni viri, & quoniam ità ipsi sibi videntur, beati.*

Digitized by Google

DE

LA LIBERTÉ

DE

LA MUSIQUE.

Italiam, Italiam......
ÆNEID. VI.

Digitized by Google

DE

LA LIBERTÉ

DE

LA MUSIQUE.

I.

IL y a, chez toutes les nations, deux choses qu'on doit respecter; la Religion & le Gouvernement; en France on y en ajoute une troisieme; *la Musique du pays*. M. Rousseau a osé pourtant en médire, dans cette Lettre fameuse, tant combattue & si peu réfutée; mais les vérités qu'il a eu le courage d'imprimer sur ce grand sujet, lui ont fait plus d'ennemis que tous ses paradoxes; on l'a traité de perturbateur du repos public, qualification d'autant mieux mé-

Digitized by Google

ritée, que la Musique Françoise laisse fort *en repos* ceux qui l'écoutent. Quelques-uns néanmoins prétendoient, & avec autant de raison, que M. Rousseau eût été mieux nommé perturbateur du *bruit* public, attendu que la Musique Françoise en fait beaucoup.

I I.

Dans les matieres les plus sérieuses il est permis à nos Ecrivains de faire la satyre de la nation ; on est bien reçu à nous prouver, que sur le commerce, sur le droit public, sur les grands principes de la législation, nous ne sommes encore que des enfans ; mais c'est un crime de nous dire que nous ne faisons que balbutier en Musique. La plupart des Lecteurs du Citoyen de Geneve opinoient à le traiter comme cet Artiste de la Grece, que de séveres Magistrats chasserent pour avoir voulu ajouter une corde à la lyre. Aurions-nous adopté ce principe de Platon, que tout changement dans la Musique annonce un changement dans les mœurs ? Si c'est là le sujet de nos craintes, nous pouvous être tranquilles ; nos mœurs sont à un point de perfection où le changement n'a rien à leur faire perdre.

III.

Digitized by Google

III.

Des Bouffons, arrivés d'Italie il y a huit ans, & qu'on eut l'imprudence de montrer au public sur le théatre de l'Opéra, ont été la funeste cause de la Lettre de M. Rousseau, & d'une guerre civile très-vive qu'elle a excitée parmi nous. Cette guerre suffiroit pour détruire l'opinion commune, que les François, trop inconstans & trop légers, ne sont pas capables de s'occuper long-tems d'un même objet. Durant une année & plus, nos entretiens & nos ouvrages ont épuisé la matiere; notre parterre divisé présentoit l'image de deux armées en présence, prêtes à en venir aux mains; & cet espace d'une année, employé à disserter bien ou mal sur la Musique, est sans doute un tems fort honnête pour un pays où l'on ne parle que deux jours d'une bataille perdue, & où l'on emploie même le second à chansonner le Général. Aussi notre querelle musicale avoit été préparée insensiblement & de longue main, comme les grands événemens qui doivent agiter les Etats. Des mouvemens qui d'abord paroissoient légers, s'éten-

dant & se fortifiant peu à peu, ont enfin produit une fermentation violente. En voici l'origine & le progrès. Il y a environ quarante ans que les Directeurs de l'Opéra firent la même faute qu'en 1753; ils appellerent sur leur théatre des Bouffons d'Italie. Les oreilles françoises, quoiqu'accoutumées à la psalmodie de Lully & de ses disciples, la seule espece de chant qu'elles connussent encore, accueillirent plus qu'on ne l'avoit espéré, la nouvelle Musique qu'on leur faisoit entendre; déjà elle acqueroit des partisans, & la mauvaise doctrine gagnoit du terrein; il fallut pour détruire le mal, le couper par la racine; les Bouffons furent renvoyés, & la paix revint à l'Opéra avec l'ennui. Cependant quelques Musiciens furent frappés de l'effet qu'avoit produit sur les Auditeurs François cette Musique Italienne, moins uniforme, moins languissante, & moins pauvre que celle dont on nous avoit allaités jusqu'alors. Ces Musiciens essayerent donc de nous donner, comme à des enfans qu'on sevre, une nourriture un peu plus forte. Mouret s'écartant le premier de la route battue, mais s'en écartant peu, (car il ne vouloit ni

ne pouvoit beaucoup hazarder) osa dans ses Opéras essayer quelques ariettes, modélées, autant qu'il en étoit capable, sur les airs Italiens qu'on connoissoit en France. La Jeunesse, juge impartial, & par là meilleur qu'on ne croit, prit plaisir à cette nouveauté ; mais les Nestors crioient que c'en étoit fait du *bon genre*, que le goût alloit se perdre, & que le Gouvernement étoit bien mal conseillé de n'y pas mettre ordre. Enfin en 1733 paroît M. Rameau, avec son opéra d'*Hippolite* à la main. C'est alors que les clameurs redoublent; les brochures injurieuses, les estampes satyriques, les noirceurs secrettes, tous les petits moyens que l'ignorance & l'envie savent si bien mettre en usage contre ce qui leur nuit ou leur déplaît, sont employés pour perdre ce dangereux novateur ; le public va l'entendre, il se révolte d'abord, il se partage ensuite, il se réunit enfin en faveur du génie & du talent persécuté. Encouragé par ce succès, d'autant plus flatteur qu'il avoit été disputé long-tems, ce Musicien célebre en mérite de nouveaux ; & après un grand nombre d'Opéras, déchirés d'abord avec fureur,

TAYLOR OXFORD

Digitized by Google

mais applaudis ensuite presque tous avec enthousiasme, il donne enfin l'Opéra bouffon de *Platée*, son chef-d'œuvre & celui de la Musique Françoise. C'est par cet Opéra qu'il faut juger de l'état présent de cet art parmi nous, des progrès dont il est redevable à M. Rameau, & nous osons ajouter, du chemin qui lui reste à faire encore. La gloire de l'illustre Artiste n'a rien à souffrir de cet aveu ; peut-être y a-t-il plus loin du lieu d'où il est parti à celui où il est parvenu, que du point où nous sommes aujourd'hui, à celui où nous pouvons arriver. M. Rameau est d'autant plus digne d'estime, qu'il a osé tout ce qu'il a pu, & non tout ce qu'il auroit voulu oser ; il a eu le mérite de voir au-delà du terme où il a conduit ses Auditeurs, & le mérite peut-être aussi grand de juger jusqu'où ils pouvoient être conduits. Il eût manqué son but en allant plus loin ; il nous a donné, non la meilleure Musique dont il fût capable, mais la meilleure que nous pussions recevoir. Ce n'est pas seulement par leurs ouvrages qu'il faut mesurer les hommes, c'est en les comparant à leur siecle & à leur nation ; & si les partisans zélés que

Digitized by Google

M. Rameau s'étoit faits parmi nous, sont devenus plus froids sur sa Musique, depuis que l'Italienne a frappé leurs oreilles, ils n'en sentent pas moins tout le prix de ses heureux efforts, & toute la justice des applaudissemens dont ils ont été couronnés.

IV.

C'est dans ces circonstances, & après toutes les innovations déja tentées ou hazardées dans notre Musique, que les Bouffons ont reparu pour la seconde fois sur notre théatre ; ils ont fourni à la plume éloquente de M. Rousseau, déjà exercé à nous dire des vérités dures, une occasion bien favorable de nous instruire & de nous maltraiter. On peut juger s'il a été écouté patiemment. Il a soutenu presque seul, comme ce fameux Romain, les attaques de l'armée françoise, animée & réunie contre sa lettre & contre sa personne. Cette armée, il est vrai, n'étoit guere composée que de troupes légeres ; mais si elles ne portoient pas à leur ennemi des coups bien redoutables, elles faisoient contre lui presqu'autant de bruit que la Musique qu'elles défendoient. Ses complices, (car la Musique Ita-

Digitized by Google

lienne lui en avoit donné) avoient aussi leur part, quoique plus foiblement, aux traits qu'on lançoit au hazard contre le Philosophe de Geneve. L'Encyclopédie, dont les principaux Auteurs avoient le malheur de penser comme M. Rousseau, & la témérité de le dire, ne fut pas épargnée dans ces circonstances; ce fut comme la premiere étincelle de l'embrasement général, qui en gagnant de proche en proche a depuis échauffé tant d'esprits contre cet ouvrage. On représenta les Auteurs comme une société formée pour détruire à la fois la Religion, l'autorité, les mœurs & la Musique. Bientôt, comme par un effet du sort qui les poursuivoit pour les rendre odieux, l'effervescence qu'on les accusoit d'exciter, s'étendit de la Capitale aux Provinces; Lyon fut troublé comme Paris; & c'étoit encore un Encyclopédiste, & par malheur un homme de beaucoup d'esprit, qui étoit à la tête des séditieux.

V.

Parmi le grand nombre d'écrits sur les deux Musiques, dont M. Rousseau a donné comme le signal, presque tous étoient en faveur de la Musique Fran-

Digitized by Google

çoise, qui en avoit le plus de besoin ; quelques-uns de ses partisans essayerent de la soutenir par des raisons, le plus grand nombre de la venger par des injures ; les Bouffonistes n'écrivoient guere, lisoient encore moins ce qu'on écrivoit contr'eux, & se consoloient des ennemis que la Musique Italienne leur faisoit, par le plaisir qu'ils avoient à l'entendre. En vain pour les dégoûter des airs charmans que les Italiens exécutoient, on les assuroit que ces baladins qui leur faisoient tourner la tête, étoient le rebut de l'Italie, & dignes à peine des tréteaux d'une place publique ; ils répondoient que si l'exécution étoit mauvaise, la Musique étoit divine, & qu'ils préféroient un excellent livre aussi mal lu qu'on voudroit, à la lecture la mieux faite d'un ouvrage fastidieux. Du reste, soit par la bonté de leur cause, soit par l'art qu'ils ont eu de la faire valoir ; l'avantage leur est demeuré dans le peu même qu'ils ont écrit ; de cette foule innombrable de brochures, publiées il y a huit ans pour & contre l'Opéra françois, *le petit Prophete* & la Lettre de M. Rousseau sont les deux seules dont on se souvienne ; on a oublié jusqu'au titre des autres.

Digitized by Google

VI.

Ce n'eſt pas la premiere fois qu'on a manqué de reſpect à la Muſique Françoiſe dans le lieu même de ſon empire. Au commencement de ce ſiecle, l'Abbé Raguenet, Ecrivain d'une imagination vive, mit au jour un petit ouvrage, où notre Muſique étoit preſque auſſi maltraitée que dans la Lettre de M. Rouſſeau. Cet écrit n'excita ni guerres ni haine dans le tems où il parut; la Muſique Françoiſe régnoit alors paiſiblement ſur nos organes aſſoupis; on regarda l'Abbé Raguenet comme un féditieux iſolé, un conjuré ſans complices, dont on n'avoit point de révolution à craindre. M. Rouſſeau a trouvé des lecteurs plus aguerris & plus capables de l'entendre, & par conſéquent plus de gens intéreſſés à le combattre. Mais nous ne pouvons nous diſpenſer de remarquer ici le jugement porté ſur le livre de l'Abbé Raguenet par ſon Cenſeur M. de Fontenelle, ce Philoſophe ſi modéré & ſi pacifique, accoûtumé d'ailleurs à nos anciens Opéras dont il avoit les oreilles imbues & pénétrées, élevé enfin dans la Muſique la

plus Françoise & la moins ultramontaine ; *je crois*, dit-il, *que l'impression de cet ouvrage sera très-agréable au public, pourvu qu'il soit capable d'équité.* Cinquante ans plus tard quel cri n'eût pas excité cette approbation ? Le sage Fontenelle n'auroit pas eu l'imprudence ou le courage de parler ainsi de nos jours. Il n'étoit pas homme à se faire des ennemis pour des chansons.

VII.

Il y a une espece de fatalité attachée dans ce siecle à ce qui nous vient d'Italie. Depuis la Bulle *Unigenitus* jusqu'à la musique des Intermedes, tous les présens bons ou mauvais qu'elle veut nous faire sont pour nous un sujet de trouble. Ne seroit-il pas possible d'accommoder notre différend avec les Italiens, de prendre leur Musique & de leur renvoyer le reste ? Dissensions pour dissensions, celles que l'Opéra peut causer parmi nous seront moins turbulentes, & sur-tout moins ennuyeuses. Qu'on me permette de raconter à cette occasion, comme une matiere de réflexion pour les Philosophes, la conver-

Digitized by Google

ſation que j'eus dans la plus grande chaleur de notre guerre muſicale, avec un Janſéniſte auſtere qui ne va jamais au Spectacle, & qui n'en a pas la plus légere idée. On lui avoit envoyé une de ces brochures dont nous avons été inondés ſur la Muſique Françoiſe; » J'ai reçu, » me dit-il, une feuille où je ne comprens » rien, ſi ce n'eſt qu'elle m'a paru fort » mal faite & fort mal écrite. Qu'eſt-ce » que le *Correcteur des Bouffons*, *l'Écolier* » *de Prague*, le *petit Prophete*, le *Coin* » *de la Reine* »? Je lui expliquai de mon mieux ce que ſignifioient ces mots. » Hé bien, lui dis-je enſuite, vous n'en- » tendiez rien à tout cela, & vous n'en » étiez pas plus à plaindre; cependant » apprenez que cette diſpute ſur la Mu- » ſique, qui vous touche ſi peu, & » qui n'eſt pas même parvenue juſ- » qu'à vous, occupe depuis ſix mois » avec fureur les graves citoyens de » cette ville; apprenez que l'intérêt » violent qu'ils y prennent, a ſuſpendu » & preſque anéanti celui qu'ils com- » mençoient à prendre à la choſe du » monde dont vous êtes le plus agité, » l'affaire de la ſœur Moyzan, & celle » de la ſœur Perpetue ». Mon Janſéniſte

Digitized by Google

gémit ; & alla prier Dieu pour l'aveuglement de son siecle.

VIII.

Enfin pour calmer les esprits, il a fallu de nouveau renvoyer les Bouffons, à peu près comme il fallut autrefois que Titus renvoyât sa maîtresse pour appaiser les Romains. En vain les Bouffonistes, réduits à la disette, ont demandé instamment qu'on ne les privât pas avec rigueur d'un amusement qu'on leur avoit laissé goûter. Ceux qui président à nos plaisirs (& qui n'en ont guere) ont été aussi inexorables à leurs plaintes, que les vieilles femmes le sont pour interdire l'amour aux jeunes. On n'a voulu ni souffrir à l'Opéra la Musique Italienne, dont elle blessoit, disoit-on, la dignité, mais dont elle dévoiloit encore plus l'indigence ; ni permettre à cette Musique de se faire entendre à ses malheureux partisans sur un théatre particulier, & uniquement destiné pour elle. A peine l'a-t-on soufferte dans quelques Concerts, dont la liberté n'est pas même trop assurée. Je ne sais pourtant si on a bien fait d'ôter cet objet de distraction ou de

Digitized by Google

dispute à une nation vive & frivole, dont l'inquiétude a besoin d'aliment, qui même heureusement n'y est pas difficile, qui est satisfaite pourvu qu'elle parle, mais qui peut exercer sa langue sur des sujets plus sérieux, si on la lui lie sur ses plaisirs. On sait le mot du danseur Pylade à Auguste, qui vouloit prendre parti dans la dispute des Citoyens de Rome au sujet de ce danseur & de son concurrent Bathylle; *Tu es un sot*, dit le Comédien à l'Empereur, *que ne les laisses-tu s'amuser de nos querelles ?* Quoi qu'il en soit, aujourd'hui que l'animosité est éteinte, les brochures oubliées, & les esprits adoucis, tandis que l'attention partagée des Parisiens oisifs est tournée vers des objets plus importans, & s'exerce sans fruit comme sans intérêt sur les affaires de l'Europe, seroit-il permis de faire un examen pacifique de notre querelle musicale ?

IX.

Je m'étonne d'abord que dans un siecle où tant de plumes se sont exercées sur la liberté du commerce, sur la liberté des mariages, sur la liberté de la

Digitized by Google

presse, sur la liberté des toiles peintes, personne n'ait encore écrit sur LA LIBERTÉ DE LA MUSIQUE. Être esclaves dans nos divertissemens, ce seroit, pour employer l'expression d'un Ecrivain Philosophe, dégénérer non-seulement de la liberté, mais de la servitude même. « Vous avez la vue bien courte, » répondent nos grands Politiques; » toutes les libertés se tiennent, & sont » également dangereuses. La liberté de » la Musique suppose celle de sentir, la » liberté de sentir entraîne celle de » penser, la liberté de penser celle d'a» gir, & la liberté d'agir est la ruine » des Etats. Conservons donc l'Opéra » tel qu'il est, si nous avons envie de » conserver le Royaume; & mettons » un frein à la licence de chanter, si » nous ne voulons pas que celle de » parler la suive bientôt ». *Voilà*, comme disoit Pascal de je ne sai quel raisonnement d'Escobar, *ce qui s'appelle argumenter en forme; ce n'est pas là discourir, c'est prouver.* On aura peine à le croire, mais il est exactement vrai que dans le Dictionnaire de certaines gens, Bouffoniste, Républicain, Frondeur, Athée, (j'oubliois Matérialiste) sont autant de

Digitized by Google

termes synonimes. Leur logique profonde me rappelle cette leçon d'un Professeur de Philosophie. « La Dioptrique est la science des propriétés » des lunettes ; les lunettes supposent » les yeux ; les yeux sont un des organes de nos sens ; l'existence de nos » sens suppose celle de Dieu, puisque » c'est Dieu qui nous les a donnés ; l'existence de Dieu est le fondement de » la Religion Chrétienne ; nous allons » donc prouver la vérité de la Religion » pour premiere leçon de Dioptrique ».

X.

La majesté de l'Opéra, disent nos gens de goût, seroit outragée, si on y admettoit des baladins. Cependant si cette *majesté* nous ennuie, je ne vois pas ce qui nous obligeroit à la révérer. D'ailleurs pourquoi la *majesté* d'Armide seroit-elle offusquée par la *Serva Padrona*, si celle de Cinna ne l'est pas par le *Bourgeois Gentilhomme* ? Pourquoi ces connoisseurs si difficiles, qui se croiroient dégradés de voir *Bertholde à la Cour* après Roland, n'ont-ils pas honte de rire à *Pourceaugnac* après avoir pleuré à *Zaïre* ? Pourquoi enfin leurs oreilles sont-elles blessées des

airs comiques d'un intermede Italien, lorsque leurs yeux ne le sont pas des bambochades de Tenieres, des figures estropiées de la Chine, & des magots de porcelaine dont leurs maisons sont meublées ?

X I.

La Musique Italienne, ajoutent-ils, nous dégoûteroit de la Françoise. Où est l'inconvénient, si la Musique Italienne est préférable ? C'est comme si on eût défendu à Corneille de composer ses Pieces, sous prétexte qu'elles devoient faire oublier celles de Hardi & de Jodelle. Mais on fait plus d'honneur à la Musique Italienne qu'elle ne mérite ; après l'avoir entendue pendant plus d'un an, il s'en faut bien que nous soyons revenus de la nôtre. On court à l'Opéra les Vendredis comme à l'ordinaire ; & les Bouffonistes qui en avoient annoncé la désertion, se sont trompés dans leurs prophéties. Ces Enthousiastes ont jugé de l'impression du vulgaire par celle qu'ils éprouvoient. Ils ont été dans la même erreur que certains Ecrivains de nos jours, qui nous parlent sans cesse des progrès de la na-

Digitized by Google

tion dans ce qu'ils appellent l'esprit Philosophique, & qui s'imaginent avoir contribué par leurs ouvrages à répandre cet esprit jusque dans le peuple. S'établit-il dans un fauxbourg quelque prétendu faiseur de miracles? Le peuple y court en foule, & l'esprit philosophique est pris pour dupe. Je me représente les Philosophes vrais ou prétendus, qui ont quelque réforme à faire ou à prêcher, comme étant sur le bord d'un fleuve très-rapide qu'ils se proposent de franchir; ils assemblent leur siecle sur le bord du fleuve, le haranguent, & l'exhortent à les imiter. Ils se jettent ensuite dans le fleuve, & à travers une grêle de traits, ils le passent à la nage, ne doutant point que leur siecle ne les suive. A peine ont-ils passé, qu'ils se retournent, & voient leur siecle à l'autre bord, qui les regarde, qui se moque d'eux, & qui s'enva; c'est la Fable du Berger & de son troupeau (a). Ne jugeons donc pas de l'effet de la Musique Italienne sur le commun des spectateurs, par celui qu'elle a produit sur un petit nombre. Son futur empire, fût-il

(a) *Voyez* les Fables de la Fontaine, *L. IX. fable* 19e.

Digitized by Google

aussi infaillible qu'il est douteux, aura besoin de tems pour s'établir. Toute Musique, pour peu qu'elle soit nouvelle, demande de l'habitude pour être goûtée par le vulgaire ; c'est pourquoi si l'Opéra François a quelque décadence à craindre, elle n'arrivera que peu à peu, & il pourra survivre encore à la génération qui le regrette. Qu'elle jouisse en paix de ses tranquilles plaisirs ; mais qu'elle ne prétende point régler ceux de la génération suivante.

XII.

On fait contre la Musique Italienne une objection plus raisonnable que les précédentes. C'est qu'elle nous obligeroit de substituer à notre Opéra François l'Opéra Italien ; que ce dernier est froid & languissant, que nous en serions bientôt ennuyés, & qu'ainsi nous perdrions d'un côté sans rien gagner de l'autre. Avant de répondre à cette objection, observons d'abord qu'elle ne paroît pas avoir frappé comme nous les autres Nations de l'Europe. Toutes sans exception ont rejetté notre Opéra & notre Musique, pour leur préférer l'Opéra & la Musique des Italiens ; soit

Digitized by Google

que l'Opéra François ne leur ait pas paru aussi supérieur à ceux d'Italie que nous l'imaginons; soit que le dégoût pour notre Musique l'ait emporté chez elles sur les avantages que nous pouvons avoir du côté des pieces & du genre de spectacle. Cette décision générale de l'Europe est d'autant moins suspecte, qu'en proscrivant notre Opéra, elle a universellement adopté notre Théatre françois, qui est en effet le meilleur modele qu'on ait encore jusqu'à présent du genre dramatique. Les étrangers ont fait plus; malgré la préférence qu'ils donnent à la Musique Italienne sur la nôtre, ils n'ont pas pour cela renoncé à notre Langue en faveur de l'Italienne, qui cependant n'est peut-être pas inférieure à la Françoise, & que bien des Gens de Lettres osent même lui préférer. En vain diroit-on que les étrangers ne sont prévenus contre notre Opéra, que faute de le connoître & de l'entendre. Parmi cette foule d'Anglois, d'Espagnols, d'Allemands & de Russes, qui accourent à Paris de toutes parts, à peine s'en trouve-t-il un seul que nos Ouvrages lyriques ne fassent bâiller jusqu'aux vapeurs.

Digitized by Google

C'eſt un tintamarre qui leur rompt la tête, ou un plain-chant qui les endort par ſa langueur, quand il ne les révolte pas par ſa prétention ; s'ils prennent plaiſir à quelque partie du ſpectacle, c'eſt à nos danſes ; mais elles ne ſuffiſent pas pour les dédommager de trois heures de bruit & d'ennui ; ils ſortent en ſe bouchant les oreilles, & on ne les y voit gueres reparoître. Quelques-uns, il eſt vrai, moins difficiles ou moins ſinceres, ſemblent approuver & partager notre plaiſir. On dit plus ; on aſſure que depuis deux ans la Muſique Françoiſe commence à réuſſir à Vienne, où on la déteſtoit autrefois ; mais je crains bien que cet empreſſement, ſurvenu tout à coup aux Autrichiens pour notre Muſique, ne ſoit de la part de nos nouveaux Alliés un ſimple accueil de politeſſe & de reconnoiſſance.

XIII.

Cependant ſeroit-il juſte de régler abſolument notre goût, quant aux ſpectacles en Muſique, ſur l'opinion & l'exemple des étrangers, eux qui dans tout le reſte ſont accoutumés à prendre

Digitized by Google

le goût François pour le modele du leur? Quelque général que soit leur suffrage en faveur de l'Opéra Italien, s'ensuit-il que nous ferions bien de les imiter? La forme de cet Opéra, il faut en convenir, le rend uniforme & ennuyeux; celle du nôtre est sans comparaison plus variée & plus agréable. Nous avons, ce me semble, mieux connu qu'aucun autre peuple le vrai caractere de chaque Théatre; chez nous la Comédie est le spectacle de l'esprit, la Tragédie celui de l'ame, l'Opéra celui des sens; voilà tout ce qu'il est & tout ce qu'il peut être. Où la vraisemblance n'est pas, l'intérêt ne sauroit s'y trouver, au moins l'intérêt soutenu; car l'intérêt de la Scene est fondé sur l'illusion, & l'illusion est bannie d'un Théatre où un coup de baguette transporte en un moment le spectateur d'une extrémité de la terre à l'autre, & où les Acteurs chantent au lieu de parler. Ce n'est pas que la Musique bien faite d'une Scene touchante ne nous arrache quelquefois des larmes, ni que je veuille renouveller l'objection triviale contre les Tragédies en musique, que les *Héros y meurent en chantant*; laissons au vulgaire

Digitized by Google

ce préjugé ridicule, de croire que la Musique ne soit propre qu'à exprimer la gaieté ; l'expérience nous prouve tous les jours qu'elle n'est pas moins susceptible d'une expression tendre & douloureuse. Mais si la Musique touchante fait couler nos pleurs, c'est toujours en allant au cœur par les sens ; elle differe en cela de la Tragédie déclamée, ou pour parler plus juste, de la Tragédie *parlée*, qui va au cœur par la peinture & le développement des passions. L'Opéra est dans le spectacle des sens, & ne sauroit être autre chose. Or si les plaisirs des sens, comme nous l'éprouvons tous les jours, s'émoussent quand ils sont trop continus, s'ils veulent de la variété & de l'interruption pour être goûtés sans fatigue, il s'ensuit que dans ce genre de spectacle le plaisir ne peut entrer dans notre ame par trop de sens à la fois ; qu'on ne sauroit, pour ainsi dire, laisser trop de portes ouvertes, y mettre trop de diversité ; & qu'un Opéra qui réunit comme le nôtre les machines, les cœurs, le chant & la danse, est préférable à l'Opéra Italien qui se borne au spectacle & au chant. On prétend,

Digitized by Google

je le sais, que les Opéras (*b*) Italiens ont un avantage, en ce qu'ils peuvent être déclamés comme chantés, ce qui n'auroit pas lieu dans les nôtres. Supposé le fait vrai, tout ce qu'on en peut conclure, c'est qu'il faut chanter nos Opéras & déclamer (*c*) nos Tragédies. Mais ce prétendu avantage des Tragédies Italiennes, d'être également propres au chant ou à la déclamation, rend à mes yeux leur mérite bien suspect. C'est n'avoir point de caractere que d'en pouvoir si facilement changer; & je ne sai ce qu'on doit penser d'un genre de pieces, auquel la forme de la représentation est indifférente. J'accorderai pourtant, si l'on veut, que le meilleur Opéra de Quinault déclamé, fera moins de plaisir que le meilleur Opéra de Métastase déclamé de même; j'accorderai encore que la meilleure Tragédie de Racine mise en musique, nous plaira moins que la meilleure

(*b*) J'écris ainsi *Opéra* au pluriel, malgré la décision contraire, parce qu'il me semble que la derniere syllabe de ce mot est longue au pluriel.

(*c*) Je me sers ici du mot *déclamer*, tout impropre qu'il est, parce que nous n'en avons point d'autre pour opposer la Tragédie *parlée* à la Tragédie *chantée*.

Digitized by Google

Tragédie chantée de Metastase ; mais qu'on joue à la suite l'une de l'autre une Tragédie de Racine & une de Metastase, & qu'on exécute de même successivement un Opéra de Metastase, & un Opéra de Quinault *mis en bonne Musique* : & malgré toute l'estime que mérite le Poëte Italien, je ne doute pas que l'avantage du parallele ne demeure aux deux Poëtes François.

XIV.

Au reste, quel que doive être le succès de cette épreuve, il sera toujours incontestable que la Tragédie *parleé* est préférable à la Tragédie *chantée* ; la premiere est une action, dont la vérité ne dépend que de ceux qui l'exécutent, la seconde ne sera jamais qu'un spectacle. Quelque superstitieux admirateur de l'antiquité m'opposera sans doute les Tragédies Grecques : « les anciens, dira-t-il, nos modeles & nos maîtres, » connoissoient aussi bien que nous la » nature, & le mérite de l'imiter telle » qu'elle est. Cependant chez eux les » pieces de Théatre étoient chantées ; » & ils y trouvoient apparemment plus » d'avantages que dans la simple décla-

» mation ». Si on vouloit répondre en servile adorateur des anciens, qui regarde leur exemple & leur autorité comme un argument sans replique, on pourroit dire que la question dont il s'agit est fort difficile à décider; qu'elle tient à plusieurs autres qu'on n'a point encore résolues, sur la nature des langues anciennes sur leur prosodie, sur la Musique des Grecs, sur la Mélopée du chant dramatique, sur la forme & la grandeur des anciens Théatres; nous n'avons en effet sur tous ces objets que des notions fort imparfaites; car les Historiens sont comme les commentateurs, très diffus sur ce qu'on ne leur demande pas, & muets sur ce qu'on voudroit savoir. Mais on accorde que les anciens ayent préféré dans leurs Tragédies le chant à la déclamation; & on ne craindra pas de dire, que sur ce point nous avons touché de plus près qu'eux à la nature. Que la Musique des Grecs ait été aussi parfaite qu'on voudra; les siecles d'ignorance qui l'ont détruite, nous ont dédommagé en un sens du plaisir qu'ils nous ont fait perdre, puisqu'ils nous ont forcé de nous rapprocher de la vérité, en substituant

la

la parole au chant dans nos représentations dramatiques (*d*). Il semble que le propre des siecles d'ignorance est de représenter la nature plus grossiere, mais aussi plus vraie ; & celui des siecles de lumiere, de la peindre plus délicate, mais plus déguisée. Nous ne prétendons pas pour cela qu'on doive toujours représenter sur le Théatre la nature exacte & toute nue : mais nous croyons qu'on ne sauroit l'imiter trop fidélement, tant qu'elle ne tombe point dans la bassesse. Personne ne regrettera dans nos Tragédies les fossoyeurs du Théatre Anglois ; mais peut-être y pourroit-on desirer plus d'action & moins de paroles, moins d'art & plus d'illusion. Il seroit à souhaiter sur-tout que nos Acteurs fussent un peu plus ce qu'ils représentent ; presque tous ne paroissent, si j'ose m'exprimer ainsi, que des marionnettes dont on ne voit point le

(*d*) Ce n'est pas la seule obligation que nous avons à ces siecles obscurs, que nous méprisons quelquefois injustement. Nous leur devons la plupart des inventions utiles, le papier, la fayance, le linge, les moulins à vent, la boussole, l'Imprimerie, & plusieurs autres. Des hommes de génie servoient l'humanité par ces découvertes, tandis que les Poëtes faisoient de mauvais vers, les Ecrivains de mauvaise prose, & les Philosophes de mauvais raisonnemens.

Digitized by Google

fil d'archal, mais dont les mouvemens n'en sont pas plus naturels & mieux entendus. Je ne dis rien du peu de vérité que nons avons mis dans les accessoires du spectacle, dans la décoration de la scene, dans les circonstances locales, dans l'habillement des personnages. Un de nos grands Artistes, qui ne sera pas soupçonné d'ignorer la belle nature par ceux qui ont vu ses ouvrages, a renoncé aux spectacles que nous appellons *sérieux*, & qu'il n'appelle pas du même nom; la maniere ridicule dont les Dieux & les Héros y sont vêtus (*e*), dont ils y agissent, dont ils y parlent, dérange toutes les idées qu'il s'en est faites; il n'y retrouve point ces Dieux & ces Héros, auxquels son ciseau fait donner tant de noblesse & tant d'ame; & il est réduit à chercher son délassement dans les spectacles de farce, dont les tableaux burlesques sans prétention, ne laissent dans sa tête aucune trace nuisible. Quelquefois au milieu de la re-

(*e*) Sur le Théatre François, & même sur celui de l'Opéra, on commence à se rapprocher davantage de la vérité dans les habillemens. Nous en avons l'obligation à Mademoiselle Clairon, dont les talens sont au-dessus de mes éloges, & qui n'imite pas moins la nature dans son jeu, que le *Costume* dans ses habits.

Digitized by Google

présentation d'une piece de Théatre, j'imagine qu'un Philosophe, qui n'auroit aucune idée de cette espece de plaisir, soit transporté tout-à-coup au milieu de la salle; alors je n'apperçois plus avec lui que des automates qui parlent & se remuent sur des planches, quelques êtres animés qui ont la bonté de converser avec eux, & des enfans qui ont la simplicité de s'amuser de ce bizarre assemblage; & je vois mon Philosophe, comme Démocrite, regarder un moment le spectacle, & bien plus long-tems les spectateurs. Mais encore une fois, ces défauts si communs dans nos représentations dramatiques, sont ceux de l'exécution, & nullement du genre; ils disparoîtront quand les Auteurs sauront mieux exprimer, & les Acteurs mieux sentir. Au contraire les défauts de l'Opéra sont essentiellement attachés à sa nature; & puisqu'on ne peut les détruire, tout ce qui nous reste à tenter est de les rendre agréables.

X I V.

Revenons donc à nos drames en Musique. Si nous étions réduits à l'alternative, ou de conserver notre Opéra

Digitized by Google

tel qu'il eſt, ou d'y ſubſtituer l'Opéra Italien, peut-être ferions-nous bien de prendre le premier parti. Notre Opéra nous amuſe, nous le croyons du moins, & il eſt fort douteux que l'Opéra Italien en fît autant. Ainſi nous ôter l'Opéra François pour y ſubſtituer l'Opéra Italien, ce ſeroit vraiſemblablement nous mettre dans le cas de ce malade dont parle Horace, qui dans ſon délire croyoit aſſiſter aux ſpectacles les plus agréables, qui devint malheureux par ſa guériſon en perdant ſon erreur, & qui prioit les Médecins de la lui rendre. Mais ne ſeroit-il pas poſſible, en conſervant le genre de notre Opéra tel qu'il eſt, d'y faire par rapport à la Muſique des changemens qui le rendroient bientôt ſupérieur à l'Opéra Italien ? Nous deviendrions alors les légiſlateurs de l'Europe pour le Théatre lyrique, comme nous l'avons été pour le dramatique ; & cette gloire ſeroit aſſez flatteuſe pour notre vanité. Or il paroît que le ſeul moyen d'y parvenir, eſt de ſubſtituer, s'il eſt poſſible, la Muſique Italienne à la Françoiſe. Cette propoſition demande que nous entrions dans quelques détails, ſur le caractere des deux

Digitized by Google

Musiques, & sur la maniere d'appliquer la Musique Italienne à notre langue.

X V.

Nous supposons comme un fait qui n'a pas besoin d'être prouvé, la supériorité de la Musique Italienne sur la nôtre. On ne doute de cette vérité qu'en France, il n'y a plus même qu'une partie de la nation qui en doute, & les étrangers s'étonnent qu'elle en doute encore. Qu'on fasse ses délices de la Musique Françoise, tant qu'on n'en connoîtra point d'autre, rien n'est plus naturel & plus permis : mais que parmi ceux qui ont entendu ou plutôt écouté les deux Musiques, il puisse y avoir deux avis sur la préférence, qu'il soit même possible de balancer, c'est ce qui doit paroître bien étrange à toute oreille tant soit peu délicate, & à toute ame tant soit peu sensible. En vain les partisans de la Musique Françoise, pour couvrir sa nullité & sa foiblesse, affectent de vanter le *beau simple*, qui en fait selon eux le caractere ; de ce que le beau est toujours simple, ils en concluent que le simple est toujours beau ;

Digitized by Google

tel qu'il est, ou d'y substituer l'Opéra Italien, peut-être serions-nous bien de prendre le premier parti. Notre Opéra nous amuse, nous le croyons du moins, & il est fort douteux que l'Opéra Italien en fit autant. Ainsi nous ôter l'Opéra François pour y substituer l'Opéra Italien, ce seroit vraisemblablement nous mettre dans le cas de ce malade dont parle Horace, qui dans son délire croyoit assister aux spectacles les plus agréables, qui devint *malheureux par sa guérison en perdant son erreur*, & qui pria les Médecins de la lui rendre. Mais ne seroit-il pas possible, en conservant le genre de notre Opéra tel qu'il est, d'y faire par rapport à la Musique des changemens qui le rendroient *sans doute supérieur à l'Opéra Italien*? Nous deviendrions alors les législateurs de l'Europe pour le Théâtre lyrique, comme nous l'avons été pour le dramatique; & cette gloire seroit assez flatteuse pour notre vanité. Or il paroît que le seul moyen d'y parvenir, est de substituer, s'il est possible, la Musique Italienne à la Françoise. *Cette proposition demande que nous entrions dans quelques détails, sur le caractère des deux*

ı maniere d'appli-
lienne à notre lan-

V.

omme un fait qui
prouvé, la supé-
e Italienne sur la
cette vérité qu'en
nême qu'une par-
en doute, & les
qu'elle en doute
ses délices de la
ıt qu'on n'en con-
ien n'est plus na-
mais que parmi
ou plutôt écouté
uisse y avoir deux
, qu'il soit même
c'est ce qui doit
: à toute oreille
:, & à toute ame
. En vain les par-
: Françoise, pour
sa foiblesse, affec-
eau simple, qui en
ctere ; de ce que le
mple, ils en con-
est toujours beau

Digitized by Google

& ils appellent ſimple ce qui eſt froid & commun, ſans force, ſans ame, & ſans idée.

XVI.

Ce ſeroit néanmoins être indigne de goûter la Muſique Italienne, & incapable de la ſentir, que d'applaudir ſans diſcernement & ſans choix à tout ce qui nous vient en ce genre d'au-delà des Monts. Outre la foule de compoſiteurs médiocres qui abonde toujours dans un pays où la Muſique eſt fort cultivée, comme elle l'eſt en Italie, le bon goût, il faut l'avouer, y dégénere ſenſiblement. Pergoleſe, trop tôt enlevé pour le progrès de l'art, a été le Raphaël de la Muſique Italienne: il lui avoit donné un ſtyle vrai, noble, & ſimple, dont les Artiſtes de ſa nation s'écartent un peu trop aujourd'hui. Le beau ſiecle de cet Art ſemble être en Italie ſur ſon déclin, & le ſiecle de Seneque & de Lucain commence à lui ſuccéder. Quoiqu'on remarque encore dans la Muſique Italienne moderne des beautés vraies & ſupérieures, l'art & le deſir de ſurprendre s'y laiſſe voir trop ſouvent au préjudice de la nature & de la vérité. Ce

Digitized by Google

n'est pas d'aujourd'hui que les Italiens éclairés s'en apperçoivent eux-mêmes, & gémissent de cet abus. Mais il a sa source dans un défaut peut-être incurable ; l'amour excessif des Italiens pour la nouveauté en fait de Musique. Le plus admirable Opéra n'est jamais représenté deux fois sur le même Théatre, & l'on préfere à l'Artaxerce de Vinci, à l'Olympiade de Pergolese, les mêmes pieces mises en Musique par un compositeur médiocre. Nous sommes tombés dans l'inconvénient contraire ; & nos Musiciens les plus célebres n'osent encore toucher aux Opéras de Lulli, comme nos ancêtres n'osoient s'écarter par respect de la doctrine d'Aristote. Ainsi la passion pour le changement corrompt la Musique au-delà des Alpes, & une timidité superstitieuse en retarde les progrès parmi nous. Le seul genre de Musique qui n'ait rien perdu en Italie, qui peut-être même s'y est perfectionné, c'est le genre burlesque & comique ; les libertés qu'il permet, la variété dont il est susceptible, laissent le génie des compositeurs plus à son aise. La Musique des intermedes, quand elle est composée par un

Digitized by Google

habile Artiſte, eſt rarement médiocre, ſouvent admirable ; la Muſique des Tragédies eſt quelquefois admirable, & ſouvent médiocre.

X V I I.

Les Italiens ont donc de fort mauvaiſe Muſique, & même en très-grande quantité. Mais juger la Muſique Italienne ſur ce qu'elle a de foible ou de défectueux, c'eſt juger notre école de peinture par nos tableaux d'enſeigne. Et où en ſerions-nous, ſi les Italiens vouloient apprécier la Muſique françoiſe par celle que nous reconnoiſſons nous-mêmes pour déteſtable ? C'eſt d'après ce que les deux Muſiques ont de meilleur qu'il faut les comparer : & quand on fera cette comparaiſon avec un peu de lumieres, de ſentiment, & de bonne foi, quand on aura mis la richeſſe, la chaleur, & la variété des Italiens, à côté de notre monotonie, de notre froideur & de notre indigence, pourra-t-on ne pas penſer avec toute l'Europe, que la Muſique Italienne eſt une langue dont nous n'avons pas ſeulement l'alphabet ? Tout ſe réduit donc à ſavoir, ſi nous devons ou plu-

Digitized by Google

tôt si nous pouvons adopter cette Musique, si notre Opéra pourra s'y prêter, & jusqu'à quel point il en sera susceptible. Mais, dira-t-on, ne seroit-il pas plus court de donner à l'Opéra Italien la forme du nôtre ? Oui, si on pouvoit engager les Italiens à changer leur Opéra, & les François à abandonner leur langue ; & c'est ce qui ne paroît pas facile. J'ai meilleure opinion de la docilité de nos Musiciens ; la plupart semblent assez peu attachés à la Musique ancienne ; cette disposition paroît surtout dans les jeunes Artistes, qui sont ceux dont on doit le plus espérer ; l'impénitence finale est le partage des autres. Déja même sur le Théatre de l'Opéra, sur ce Théatre si attaché à ses anciens usages, on a hazardé des nouveautés ; nous y avons vu un Opéra Gascon. C'est un pas vers des changemens plus néceſſaires & plus agréables ; à la vérité le pas est un peu en arriere ; car il ne s'agit point, comme on l'a fait dans cet Opéra, de garder notre Musique & de changer notre langue ; il s'agit de garder notre langue, & de changer, si nous pouvons, notre Musique. Mais enfin cette innovation, quelle qu'elle

Digitized by Google

ſoit, prouve que nous oſons riſquer encore, & que parmi nous la ſuperſtition de l'Opéra n'eſt pas tout-à-fait incurable.

X V I I I.

Il y a dans notre Muſique trois choſes à conſidérer, le récitatif, les airs chantans, & les ſymphonies; parcourons ſucceſſivement ces trois objets. On entend quelquefois les partiſans de Lulli ſe récrier d'admiration ſur ce que c'eſt un étranger qui a créé notre récitatif. Il y paroît; on ſait à quel point la proſodie y eſt eſtropiée, ſur-tout dans les finales. On ne dira pas ſans doute que ce contre-ſens proſodique, (ſi je puis l'appeller de la ſorte) ſoit un agrément dans notre chant; mais on prétendra peut-être qu'il eſt inévitable. Il y auroit d'abord un moyen facile d'y remédier; ce ſeroit de ne faire jamais tomber les chûtes muſicales que ſur des terminaiſons maſculines; & là-deſſus il ſeroit aiſé au Muſicien & au Poëte de s'entendre. Mais nous ne voyons pas d'ailleurs pourquoi il eſt plus néceſſaire de faire ſentir les finales dans le chant que dans la converſation & dans la décla-

Digitized by Google

mation même. En effet le caractere du chant, & sur-tout du récitatif, étant d'approcher du discours le plus qu'il est possible, pourquoi les chûtes musicales y seroient-elles plus marquées qu'elles ne le sont dans le discours? Aussi ne le sont-elles pas dans le récitatif des Italiens, bien plus analogue à leur langue que le récitatif François ne l'est à la nôtre. Ils paroissent avoir bien mieux étudié que nous la marche & les inflexions de la voix dans la conversation; & il est singulier que dans une langue aussi remplie que la françoise de finales muettes, le récitatif appuie sur ces finales, tandis qu'il fait le contraire dans la langue Italienne, dont les finales sont moins sourdes & les voyelles plus éclatantes. On diroit que c'est un François qui a créé le récitatif Italien, comme c'est un Italien qui a inventé le nôtre.

XIX.

Cependant il ne faut pas le dissimuler; le récitatif Italien dont nous faisons ici l'apologie, déplait à la plupart des oreilles françoises. On ne doit pas en être surpris; comme c'est un genre moyen entre le chant & le discours, il

Digitized by Google

exige néceſſairement dans celui qui l'écoute, l'habitude de l'entendre, jointe à la connoiſſance de la langue Italienne & de ſa proſodie. Ainſi le jugement ſévere que nous portons à cet égard pourroit bien être précipité. Une réflexion ſuffira pour le faire ſentir. Outre le récitatif courant des ſcenes, qui marche preſque auſſi vîte que la déclamation ordinaire, les Italiens en ont un autre qu'ils appellent récitatif *obligé*, c'eſt-à-dire, accompagné d'inſtrumens, & qu'ils emploient ſouvent avec ſuccès dans les morceaux d'expreſſion, & ſurtout dans les tableaux pathétiques. Ce récitatif obligé, quand il eſt bien fait (& il eſt rare qu'il ne le ſoit pas lorſqu'il eſt traité par un bon maître) produit ſur l'oreille la moins ſenſible une impreſſion qui n'eſt ni moins vive ni moins agréable que celle des plus beaux airs Italiens. D'excellens juges même ne balancent pas à lui donner la préférence ſur les airs, parce que l'expreſſion du ſentiment y eſt moins chargée, plus ſimple, & par conſéquent plus vraie; il ſemble enfin, tant la vérité & la nature ont des droits ſur nous, que ce récitatif *obligé* eſt entendu quelque-

Digitized by Google

fois avec plaisir par les ennemis même du récitatif Italien ordinaire. Cependant il n'y a point entre l'un & l'autre de différence réelle, la marche est absolument semblable ; seulement le récitatif obligé (dont on fait souvent usage dans les monologues) est coupé, interrompu, & soutenu par l'orchestre qui sert comme d'interlocuteur ; & d'ailleurs ce récitatif étant employé pour l'ordinaire à des expressions vives, les inflexions de la douleur, de la joie, du désespoir, de la colere y sont plus sensibles & plus fréquentes que dans le récitatif courant ; comme elles le sont davantage dans un discours animé que dans le discours ordinaire.

X X.

Peut-être objectera-t-on que les momens de repos ménagés par les instrumens dans le récitatif *obligé*, les tableaux & l'expression qu'ils y ajoutent, les inflexions des passions, & pour ainsi dire les tons de l'ame, plus marqués dans ce récitatif, suffisent pour le rendre très-différent du récitatif Italien ordinaire, dont la route uniforme & non interrompue produit une

Digitized by Google

monotonie insupportable. Nous répondrons d'abord, que notre récitatif même n'est pas plus exempt de monotonie que le récitatif Italien, & qu'il joint à ce défaut une lenteur encore plus fatigante & plus odieuse. Nous répondrons en second lieu, que la monotonie du récitatif est peut-être un mal nécessaire, un inconvénient inévitable attaché à la nature de la Scene lyrique. En effet qu'est-ce qu'un Opéra? Une piece de Théatre mise en chant. Or dans une piece de Théatre tout n'est pas destiné aux grands mouvemens des passions; l'ame ne peut y être agitée que par intervalles: il faut nécessairement, pour l'exposition du sujet, pour la préparation des Scenes, pour le développement de l'action, des momens de repos où le spectateur ne doit qu'écouter. Je demande maintenant comment ces Scenes d'exposition, ces Scenes de développement, ces Scenes préparatoires doivent être traitées par le Compositeur? La Musique n'est point une langue ordinaire & naturelle: c'est une langue *de charge*, peu faite par conséquent pour exprimer les choses indifférentes ou les pensées communes;

Digitized by Google

elle n'est propre par sa nature qu'à rendre avec énergie les impressions vives, les sentimens profonds, les passions violentes, ou à peindre les objets qui les font naître. Que doit donc faire le Musicien dans les endroits nombreux du Poëme, où il n'y aura ni passions, ni mouvemens à exciter. Fera-t-il simplement réciter & déclamer ces morceaux comme une piece de Théatre ordinaire? Mais cette déclamation trancheroit trop avec le chant qui suivroit, & l'Opéra ne seroit alors qu'un tour bizarre & monstrueux. La vraisemblance, il est vrai, ne se trouve pas dans un Opéra chanté d'un bout à l'autre; mais elle y est moins blessée que dans un Opéra moitié chanté, moitié parlé; il est plus facile de se prêter à la supposition d'un peuple qui dit tout en musique, qu'à celle d'un peuple dont la langue est mêlée de chant & de discours. Il faut donc que dans un Opéra tout soit chanté. Mais tout ne doit pas y être chanté de la même maniere, comme dans le discours tout n'est pas dit du même ton, avec la même froideur & le même mouvement. Il doit donc y avoir entre les airs & le récitatif une différence très

marquée par l'étendue & la qualité des ſons, par la rapidité du débit, & par le caractere de l'expreſſion. La nature du chant ordinaire, de ce qu'on appelle proprement ainſi, conſiſte en trois choſes ; en ce que la marche y eſt plus lente que dans le diſcours ; en ce que l'on appuie ſur les ſons comme pour les faire goûter davantage à l'oreille ; enfin en ce que les tons de la voix & les intervalles qu'elle parcourt, y varient fréquemment & preſque à chaque ſyllabe. Le premier & le ſecond de ces caracteres n'appartiennent point à un bon récitatif ; le troiſieme doit à la vérité s'y trouver, mais d'une maniere moins marquée que dans le chant. D'un côté la rapidité du débit rend la ſucceſſion des intervalles moins ſenſible dans le récitatif, & de l'autre cette ſucceſſion doit y être plus fréquente que dans le diſcours, mais moins que dans le chant ordinaire. Voilà ce que les Italiens ont ſenti ; voilà ce qu'ils pratiquent avec raiſon, & on oſe dire, avec ſuccès. Au contraire un des grands défauts de notre Opéra, c'eſt que le récitatif n'eſt pas aſſez diſtingué des airs. Auſſi les étrangers nous deman-

Digitized by Google

dent-ils avec surprise quelle différence nous y mettons, ou plutôt pourquoi nous n'y en mettons pas; depuis l'ouverture jusqu'à la toile baissée, ils attendent toujours, disent-ils, que l'Opéra commence.

X X I.

Ce récitatif auquel nous tenons si fort, & dont nous avons même la simplicité de nous glorifier, est aujourd'hui dans nos Opéras d'un ennui plus mortel que jamais. Les Acteurs, pour faire briller leur voix, ne songent qu'à crier & à traîner leurs sons ; la vivacité du débit, si nécessaire au récitatif, est absolument ignorée d'eux ; peut-être même n'en ont-ils pas l'idée. On assure que du tems de Lulli le récitatif se chantoit beaucoup plus vîte, & il en étoit moins fastidieux ; Lulli qui étoit homme de goût, & même de génie, quoique peu versé dans son art, parce que l'art de son tems étoit encore au berceau, sentit au moins dans ce premier âge de la Musique, que le récitatif n'étoit pas fait pour être exécuté avec effort & lenteur, comme des airs destinés à exprimer les sentimens de l'ame. Depuis le tems de Lulli, notre récitatif, sans rien

gagner d'ailleurs, a même perdu le débit que cet Artiſte lui avoit donné, & qu'il faudroit tâcher de lui rendre. Nous avouerons néanmoins qu'on n'y réuſſira qu'imparfaitement, en lui conſervant le caractere qu'il a reçu de Lulli même, & qu'on s'obſtine à retenir. Les cadences, les tenues, les ports de voix que nous y prodiguons, ſeront toujours un écueil inſurmontable au débit ou à l'agrément du récitatif; ſi la voix appuie ſur tous ces ornemens, le récitatif traînera; ſi elle les précipite, il reſſemblera à un chant mutilé. Mais ne ſeroit-il pas poſſible, en ſupprimant toutes ces entraves, de donner au récitatif François une forme plus approchante de la déclamation? Voici quelques réflexions que je hazarde ſur ce ſujet: je les expoſerai dans l'ordre où elles ſe ſont préſentées à mon eſprit.

X X I I.

J'aſſiſtois à une repréſentation de la *Serva padrona*, l'un des chefs-d'œuvre de Pergoleſe. On ſait à quel point les airs de cet Intermede ſont eſtimés en Italie; ils ont même obtenu juſqu'à notre ſuffrage, & il eſt difficile en effet

Digitized by Google

de pousser plus loin dans le chant l'imitation de la nature & la vérité de l'expression. Les airs de la *Serva padrona* sont mêlés à l'ordinaire d'un récitatif, dont on assure que les connoisseurs d'Italie ne font pas moins de cas. Ce récitatif n'avoit d'abord fait sur moi qu'une impression légere, sans m'affecter ni en bien ni en mal : l'ébranlement que les airs chantans avoient produit dans mon oreille, y subsistoit encore après que ces airs étoient finis, entretenoit mon plaisir, & déroboit mon attention au récitatif. Je l'écoutai plus attentivement dans les représentations suivantes, & j'y trouvai une vérité qui m'étonna; il me parut si peu différent du discours, que j'avois besoin d'une sorte d'attention pour me convaincre que ce n'étoit pas en effet une scene absolument parlée; je croyois entendre une conversation Italienne. Les inflexions fréquentes, & les changemens de ton que je remarquois dans le dialogue, ne détruisoient point l'illusion; car on sait que la prononciation des Italiens est beaucoup plus chantante & plus musicale que la nôtre. « Voilà, me disois-je, des Acteurs « dont le dialogue est une simple décla-

» mation ; ils chantent néanmoins ; car
» ce dialogue, outre qu'il eſt facile à
» noter, a de plus un accompagnement
» qui le nourrit & le ſoutient. Donnons
» à ce récitatif moins de rapidité, ajou-
» tons-y des cadences, des ports de
» voix, des tenues qui n'y ſont pas, ce
» ſera du chant ordinaire ». L'examen
de la *Partition* que je fis bientôt après, juſtifia ma penſée ; je m'apperçus qu'en chantant ce récitatif avec la lenteur & les prétendus agrémens du nôtre, il devenoit un récitatif François ; mais ſans comparaiſon moins naturel & moins agréable que dans ſon premier état. Cette obſervation me conduiſit à une autre. « Si le récitatif Italien, diſois-je,
» peut ſe chanter à la Françoiſe, le ré-
» citatif François ne pourroit-il pas ſe
» chanter à l'Italienne ? Le premier a
» perdu en ſe transformant, peut-être
» le ſecond y gagneroit-il ». J'eſſayai donc ; je pris le premier Opéra qui ſe préſenta ſous ma main ; je chantai le récitatif à l'Italienne, en retranchant les cadences, les ports de voix, les tenues, & en y mettant la rapidité & le débit néceſſaires à une bonne déclamation ; & voici ce que je remarquai

Digitized by Google

avec autant de plaisir que de surprise. Dans les endroits où le récitatif imitoit le mieux le discours, il n'y avoit pas de comparaison entre le plaisir que me faisoit ce récitatif débité à l'Italienne, & le dégoût qu'il me causoit, crié & traîné à la Françoise. Dans les endroits au contraire, où le Musicien s'étoit écarté des tons de la déclamation, c'est-à-dire, du sentiment & de la nature, rien de plus désagréable & de plus affreux que le récitatif François *italianisé*.

XXIII.

De cette observation, que tout Musicien peut aisément faire, nous osons tirer une conséquence qui révoltera peut-être d'abord certains lecteurs, mais qui nous paroît mériter quelque attention de la part de ceux qui s'intéressent au progrès de l'art; c'est que si le récitatif François étoit aussi bien composé qu'il le peut être, on devroit le débiter à l'Italienne. Car il est certain qu'étant chanté de cette maniere, il ressemble beaucoup mieux à la déclamation, & plus exactement à proportion qu'il est mieux fait. Nous avons même dans notre récitatif quelques morceaux (à

Digitized by Google

la vérité en petit nombre) où il seroit facile à l'auditeur de s'y tromper, & de prendre le récitatif ainsi chanté pour un véritable discours. On peut citer pour exemple ces vers de la Scene célebre du second Acte de Dardanus.

A cet art tout-puissant... n'est-il rien d'impossible ?
Et s'il étoit un cœur,... trop foible,... trop sensible,...
Dans de funestes nœuds... malgré lui retenu,
Pourriez-vous.....

DARDANUS.

Vous aimez, ô Ciel ! qu'ai-je entendu !

IPHISE.

Si vous êtes surpris en apprenant ma flâme,
De quelle horreur serez-vous prévenu,
Quand vous saurez l'objet qui regne sur mon ame ?

DARDANUS.

Je tremble.... Je frémis.... Quel est votre vainqueur ? &c.

Nous croyons pouvoir proposer ce morceau à tous nos Artistes François, comme le modele d'un bon récitatif. Il nous semble qu'un excellent Acteur, qui auroit à déclamer tout cet endroit

Digitized by Google

de la Scene de Dardanus, le rendroit précisément comme il est mis en musique. Pour parler plus exactement, & pour ne rien outrer, (car il peut y avoir plusieurs manieres différentes, toutes également bonnes, d'exprimer le sentiment renfermé dans ces vers) je suppose qu'un Acteur intelligent les débite à l'Italienne, en se conformant à la note, mais en mettant d'ailleurs dans son débit, les inflexions, les finesses, les nuances, les degrés de fort & foible nécessaires pour faire sortir l'expression; & je crois pouvoir assurer que le chant se fera sentir à peine, & qu'on croira simplement entendre une Scene tragique bien rendue. Je vais plus loin, & j'ose prédire que ce morceau, *débité* de la maniere dont je le propose par une excellente Actrice, feroit plus de plaisir que le même morceau, *chanté* à pleine voix par la même Actrice avec toute la perfection dont il est susceptible; les traits du chant proprement dit sont plus marqués, & si on ose parler de la sorte, plus grossiers que ceux de la simple déclamation; celle-ci a dans l'expression du sentiment certaines délicatesses, dont la voix poussée avec plus

Digitized by Google

d'effort ne feroit pas capable. Cette différence entre le chant & la déclamation, paroîtroit fur-tout à l'avantage de la derniere dans les premiers vers qu'on a cités, *& s'il étoit un cœur trop foible, trop fenfible, &c.* où il n'eft pas poffible de porter plus loin que le compofiteur l'a fait, la vérité du fentiment & la reffemblance du chant avec le difcours. La voix y monte prefque à chaque fyllabe par femi-tons, c'eft-à-dire par les moindres degrés naturels, comme elle le doit faire quand on vient en tremblant découvrir un fentiment dont on rougit, mais dont on n'eft pas le maître; car cette élévation de ton graduelle & infenfible eft l'effet que doit produire d'un côté la force de la paffion qui ne peut plus fe contraindre, de l'autre la timidité naturelle qui s'enhardit par degrés. C'eft cet endroit de la Scene de Dardanus que nous devons citer & apprendre, & non pas l'air, *arrachez de mon cœur*, peu naturel pour les paroles, & commun pour la Mufique.

X X I V.

Si le récitatif, comme tout le monde en-

en convient, doit n'être qu'une déclamation notée, on peut en conclure qu'une des loix les plus essentielles à observer dans le récitatif, c'est de n'y pas faire parcourir à la voix un aussi grand espace que dans le chant, & d'en régler l'étendue sur celle des tons de la voix dans la déclamation ordinaire. Le seul cas où l'on puisse se permettre de sortir des limites naturelles à la voix, c'est dans certains momens de passion, où la voix, même en déclamant, franchiroit ces limites; encore ces momens doivent être rares, & même ne se rencontrer guere que dans le récitatif *obligé*, qui par son objet, son accompagnement, & son caractere, doit approcher un peu plus du chant. Lulli, dont nous regardons le récitatif comme un modele de perfection, est souvent tombé dans le défaut d'y faire parcourir un trop grand espace à la voix. On peut s'en convaincre en chantant son récitatif à l'Italienne; car on s'appercevra bientôt que ce récitatif sort en mille endroits de l'étendue que la voix peut parcourir dans la déclamation la plus animée.

Digitized by Google

X X V.

Je ne prétends pas au reste décider absolument (quelque porté que je sois à le croire) que notre récitatif réussît sur le Théatre de l'Opéra, étant débité comme je le propose, à l'Italienne & avec rapidité ; mais je puis assurer au moins que cette maniere de le rendre n'a point déplu à d'excellens juges devant lesquels j'en ai hazardé l'essai ; tous unanimement l'ont préférée à la langueur insipide & insupportable du récitatif de nos Opéras ; & je crois que la différence les eût encore frappés davantage, si l'exécution eût été moins imparfaite, & le récitatif mieux composé. C'est à l'expérience à nous apprendre si cette maniere de chanter doit être admise sur la scene lyrique. Mais il paroît au moins incontestable, qu'on doit rejetter tout récitatif, qui étant débité de la sorte hors du théatre, choquera grossiérement nos oreilles ; c'est une preuve certaine que l'Artiste s'est grossiérement écarté des tons de la nature, qu'il doit avoir toujours présens. Ainsi un Musicien veut-il s'assurer s'il a réussi dans son récitatif ? qu'il

Digitized by Google

l'essaye en le débitant à l'Italienne, & s'il lui déplaît en cet état, qu'il jette son récitatif au feu. On peut observer que les deux vers du monologue d'Armide, que M. Rousseau trouve les moins mal déclamés,

Est ce ainsi que je dois me venger aujourd'hui !
Ma colere s'éteint quand j'approche de lui,

sont en effet ceux qui étant récités à l'Italienne, auroient moins l'apparence de chant.

XXVI.

Ce monologue d'Armide, vanté par nos Peres comme un chef-d'œuvre, jouissoit paisiblement de sa réputation, lorsque le Citoyen de Geneve a osé l'attaquer. Sa critique est restée sans réponse. En vain le célebre M. Rameau, pour l'honneur de notre ancienne Musique (qui devroit néanmoins lui être plus indifférent qu'à personne) a essayé de venger Lulli des coups que M. Rousseau lui a portés ;

Si Pergama dextrâ
Defendi possent, etiam hâc defensa fuissent.

Mais en changeant, comme il l'a fait, la basse de Lulli en divers endroits, pour

répondre aux plus fortes objections de M. Rousseau, en supposant dans cette basse mille choses *sous-entendues* auxquelles Lulli n'a jamais pensé, il n'a fait que montrer combien les objections étoient solides. D'ailleurs, en se bornant à quelques changemens dans la basse de Lulli, croit-on avoir ranimé & réchauffé ce monologue, où le Poëte est si grand & le Musicien si foible, où le cœur d'Armide fait tant de chemin, tandis que Lulli tourne froidement autour de la même modulation, sans s'écarter des routes les plus communes & les plus élémentaires? Nous nous en rapportons au témoignage de son illustre défenseur. Eût-il fait ainsi chanter Armide? Eût-il donné à sa basse cette marche *terre à terre*, si traînante, si écoliere & si triviale? Lulli, répondra-t-on, n'en pouvoit faire davantage, dans l'état d'imperfection & de foiblesse où la Musique étoit alors. Cela peut être, mais il ne s'agit pas de juger le monologue d'Armide sur l'impossibilité qu'il pouvoit y avoir, il y a cent ans, d'en faire un meilleur : il s'agit de juger ce monologue en lui-même; & peu nous importe qu'il ait été admirable pour nos

peres, s'il est devenu insipide pour nous. Excusons les fautes de Lulli; mais avouons-les. Cet Artiste a donné à notre Musique tout l'essor dont elle étoit capable en commençant à naître: il transporta à l'Opéra François la Musique Italienne telle qu'elle étoit de son tems; il ne faut pour s'en convaincre, que jetter les yeux sur les anciens Opéras d'Italie, & les comparer aux siens. Les innovations qu'il osa faire dans notre Musique causerent une révolution; on commença par s'élever contre lui, & on finit par avoir du plaisir & par se taire. Mais il avouoit lui-même en mourant, qu'il voyoit bien au-delà du point où il avoit porté son art; c'étoit un avis qu'il donnoit, sans le vouloir, à ses admirateurs. Ces froids enthousiastes (car une Musique sans chaleur ne peut en avoir d'autres) nous assurent quelquefois que les belles scenes des Opéras de Lulli sont si parfaitement mises en Musique, qu'un homme d'esprit & de goût qui ne sauroit point les paroles, les devineroit en entendant chanter la note. Si cette expérience est faite de bonne foi, & qu'elle réussisse, le Florentin mérite des autels; mais

Digitized by Google

l'expérience ne sera pas même tentée.

XXVII.

Qu'il nous soit permis de considérer un moment ici l'étrange effet de l'injustice & de la prévention des hommes. Lulli de son vivant étoit sur le trône, & Quinault dans le mépris; cependant quelle distance de l'un à l'autre, eu égard au degré de perfection où chacun d'eux a porté son art ? Le plus grand éloge d'un Poëte, dit très-bien M. de Voltaire, est qu'on retienne ses vers; & l'on sait des Scenes entieres de Quinault par cœur. Que d'invention, que de naturel, que de sentiment, que d'élévation même quelquefois, enfin que de beautés d'ensemble & de détails dans ses poëmes lyriques ! combien de tableaux a-t-il donné à faire à Lulli, que cet Artiste a manqués totalement, ou peut-être même n'a pas sentis (*f*)? Mais Quinault étoit créateur d'un genre, & d'un genre où tout le monde se croit juge; c'en étoit assez pour déchaîner contre lui les prétendus gens de goût, & les échos de leurs décisions. Les

(*f*) On peut en voir des preuves dans l'Encyclopédie à l'article EXPRESSION.

Digitized by Google

beaux eſprits qui étoient pour lors à la mode, ennemis d'autant plus redoutables qu'ils avoient eux-mêmes beaucoup de talent & de mérite, étoient parvenus à rendre ridicule aux yeux d'une Cour dont ils étoient l'oracle, l'Auteur de la *Mere Coquette*, de *Théſée*, d'*Atys*, & d'*Armide*. La génération ſuivante, il eſt vrai, n'en a pas jugé comme eux; & le fameux ſatyrique du dernier ſiecle ſeroit aujourd'hui bien étonné de voir ce Quinault qu'il outrageoit, mis par la poſtérité ſur la même ligne que lui, & peut-être au-deſſus. Mais qu'importe cet honneur aux manes du perſécuté? Tel a été le triſte ſort d'une multitude d'hommes célebres; on les inſulte, on les déchire, on les tourmente de leur vivant; on leur rend juſtice quand ils ne ſont plus en état d'en jouir; rarement même entrevoient-ils, à travers les nuages que l'envie répand autour d'eux, la juſtice tardive & inutile que la poſtérité leur prépare; la ſatyre eſt pour leur perſonne, & la gloire eſt pour leur ombre.

XXVIII.

Si le récitatif de nos Opéras nous

ennuie, les airs chantans ne nous offrent guere deqnoi nous dédommager. Nous avons déja obfervé qu'en général ils different trop peu du récitatif : cette reffemblance fe remarque fur-tout dans les Scenes ; elle eft un peu moindre entre le récitatif des Scenes, & quelques airs placés dans les divertiffemens, où nos Muficiens modernes ont ofé quelquefois fe donner carriere. Mais ces airs ont un défaut encore plus grand que les airs des Scenes ; c'eft que la Mufique, ou plutôt les notes, y font prodiguées pour l'ordinaire fur des paroles vuides de fens, & incapables de rien infpirer à l'Artifte ; c'eft toujours *l'amour qui vole*, qui *regne*, ou qui *triomphe*; le Muficien qui fait des roulades, l'Acteur qui les exécute comme il peut, & l'Auditoire qui applaudit en bâillant : ainfi le peu de Mufique vocale que nous avons tombe prefque uniquement fur des paroles qui ne valent pas même la peine d'être chantées. Ces airs ne méritent donc point par eux-mêmes qu'on fonge à les perfectionner, mais plutôt à les profcrire ; car la Mufique manque fon but, quand elle déploie fes richeffes en pure perte, & fur des fyllabes.

Digitized by Google

Ce que nous allons dire a donc moins pour objet les airs chantans qui se trouvent dans nos Opéras, que ceux qui devroient y être & faire l'ame de nos Scenes lyriques. Les Italiens ont un grand nombre d'airs de cette espece; c'est une Princesse qui déplore la perte ou l'infidélité de son amant, un malheureux qui évoque & qui voit l'ombre de son pere, une mere qui croit son fils assassiné par un tyran, & qui se livre tout à la fois à des mouvemens de désespoir & de fureur. Le grand mérite de ces morceaux est d'être liés à la situation, & d'en augmenter l'intérêt. Mais malheureusement les Italiens n'observent pas toujours cette regle, & les airs de leurs scenes sont trop souvent détachés du sujet; ce sont des maximes, des comparaisons, des images qui refroidissent nécessairement l'action, quelque bien rendues qu'elles puissent être par le Compositeur & par le Poëte. On ne peut s'empêcher, par exemple, de reconnoître ce défaut dans l'air célebre chanté par Arbace; *Vo solcando un mar crudele*, tout admirable qu'il est pour la Musique & pour les paroles: il n'est point dans la nature qu'Arbace accusé,

innnocent & prêt à périr, se compare en beaux vers à un Nautonnier égaré, qui a perdu ses voiles, qui voit l'onde se soulever, & le ciel se couvrir de nuages. Arbace sort encore plus de la nature dans ce qu'il ajoute, qu'abandonné de tout le monde, il a pour seule compagne son innocence, qui le conduit elle-même au naufrage.

XXIX.

La premiere loi des airs est donc d'intéresser par le sujet, & d'attacher par les paroles. Si on les envisage maintenant du côté de la Musique, il faut y distinguer le chant, l'accompagnement & la mesure. Point de véritable chant sans expression, & c'est en quoi la Musique des Italiens excelle. Il n'est aucun genre de sentiment dont elle ne nous fournisse des modeles inimitables. Tantôt douce & insinuante, tantôt folâtre & gaie, tantôt simple & naïve, tantôt enfin sublime & pathétique, tour à tour elle nous charme, nous enleve & nous déchire. Des hardiesses expressives, des licences heureuses, des routes de modulations détournées & savantes, & néanmoins toujours naturelles, voilà

Digitized by Google

son caractere & ses richesses. Toutes les oreilles Françoises, pour l'honneur de notre nation, n'y sont pas insensibles. Il est vrai qu'il y en a beaucoup d'incrédules, & ce qui est pis encore, bien des oreilles hypocrites, qui feignent par air un plaisir qu'elles n'ont pas. Un moyen sûr pour les connoître, c'est d'examiner les jugemens qu'elles portent des différens airs Italiens qu'elles entendent; ceux qui leur plaisent pour l'ordinaire davantage, sont ceux qui sont le plus à la Françoise. Je me souviens que dans l'Intermede du Maître de Musique, l'air de l'*Écho* eut un grand succès auprès de ces prétendus amateurs. C'étoit pourtant un air assez commun, indigne d'être comparé à plusieurs autres du même Intermede, qui avoient glissé sur les oreilles vulgaires. De pareils juges, qui ne goûtent dans la Musique Italienne que ce qu'elle a de plus trivial, ne sont pas faits pour sentir l'expression qui en est l'ame. Mais cette expression n'a pas échappé parmi nous à l'espece d'hommes qui par leur état doivent s'y connoître mieux que les autres, aux Gens de Lettres & aux Artistes. La plupart sont devenus parti-

ſans auſſi zélés de la Muſique Italienne, qu'antagoniſtes déclarés de la nôtre, & l'Opéra François leur eſt aujourd'hui inſuportable, du moins à preſque tous ceux qui me ſont connus.

X X X.

Et comment ne le ſeroit-il pas ? Le chant François a le défaut le plus contraire à l'expreſſion ; c'eſt de ſe reſſembler toujours à lui-même. La douleur & la joie, la fureur & la tendreſſe y ont le même ſtyle (*g*) ; toujours la même route de mélodie, la même marche de modulation, & toujours la marche la plus élémentaire, la plus étroite & la moins variée ; en ſorte que celui qui va entendre un air François, peut s'aſſurer d'avance qu'il l'a déjà entendu cent fois auparavant. Au reſte c'eſt encore moins nos Muſiciens qu'il faut accuſer de cette indigence, que leurs auditeurs. Chez la plupart des François, la Muſique qu'ils appellent *chantante*, n'eſt autre choſe que la Muſique commune, dont ils

(*g*) On peut en voir un exemple frappant dans l'Encyclopédie à l'article EXPRESSION ; on y prouve que le chant de Méduſe dans *Perſée* iroit auſſi-bien ſur des paroles d'un caractere tout différent.

Digitized by Google

ont eu cent fois les oreilles rebattues ; pour eux un mauvais air eſt celui qu'ils ne peuvent fredonner , & un mauvais Opéra , celui dont ils ne peuvent rien retenir.

XXXI.

Mais , diront-ils , où trouvez-vous donc l'expreſſion de la Muſique Italienne ? Eſt-ce dans ces répétitions éternelles des mêmes paroles, dans ces roulemens prodigués à contre ſens , & prolongés juſqu'à la fatigue, enfin dans ces *points d'orgue* ridicules ? A Dieu ne plaiſe ; ces faux ornemens, loin de contribuer à l'expreſſion , y nuiſent au contraire beaucoup : mais de pareils défauts ſe corrigent aiſément , il n'eſt beſoin pour cela que d'effacer. Au contraire pour rendre nos airs François expreſſifs , il faut y ajouter la vie qui leur manque, & cela ne ſe fait pas d'un trait de plume ; la Muſique Italienne eſt défectueuſe par ce qu'elle a de trop , la Muſique Françoiſe par ce qui n'y eſt pas.

XXXII.

Non-ſeulement les Italiens devroient ſupprimer dans leurs airs la répétition

Digitized by Google

ſi ſouvent ennuyeuſe des mêmes paroles ; ils feroient bien de ſupprimer auſſi la répétition totale de l'air après la repriſe. Nous les avons imités dans cette répétition, & nous n'en avons pas mieux fait. Peut-être auſſi devroient-ils le plus ſouvent ſupprimer la repriſe même, où le Muſicien pour l'ordinaire ſe néglige. A l'égard des roulemens, ils ſont preſque toujours déplacés, ſurtout quand on fait parler les paſſions ; & il faut convenir que la Muſique Italienne moderne en eſt ridiculement chargée. Ce que nous diſons des roulemens, nous le dirons à plus forte raiſon des points d'orgue, uniquement propres à faire briller le chanteur aux dépens du goût & de la nature. C'eſt ſacrifier l'expreſſion, c'eſt-à-dire l'ame de la Muſique, à l'amour propre de celui qui l'exécute, amour propre d'ailleurs très mal entendu ; car le ſentiment rendu par l'Acteur avec vérité, lui feroit bien plus d'honneur auprès des vrais juges que tous ces tours de force ou de ſoupleſſe. On prétend que les points d'orgue pourroient être moins faſtidieux, & contribuer même à l'expreſſion, ſi l'Acteur les ſavoit faire de

Digitized by Google

maniere qu'ils fussent comme l'abregé & la récapitulation de l'air qu'il vient de chanter. Mais je n'entends rien à cette récapitulation prétendue ; je ne conçois pas comment elle se peut faire ; ni comment tous ces fredons recherchés, mis à la suite les uns des autres pour terminer un air pathétique, n'efface-ront pas l'impression qu'il a faite au lieu de la fortifier ; & je félicite ceux qui en voient là-dessus plus que moi. En général la Musique Italienne moderne est encore plus défectueuse par le mauvais goût de ceux qui l'exécutent, que par les écarts de ceux qui la composent. Ce n'est pas que l'art & l'habileté des chanteurs laissent rien à desirer, c'est au contraire qu'ils n'en font paroître que trop ; c'est qu'ils ajoutent presque à chaque note des ornemens nouveaux à ceux que le compositeur avoit déjà trop accumulés. Ils sont parvenus même à gâter souvent à force de charge les plus excellens airs comiques : pour l'ordinaire le Musicien met dans ces airs le juste degré de plaisanterie qui doit y être ; tout ce qui est au delà, est bouffonnerie & grimace. Mais en voilà assez sur l'expression du chant considéré en

Digitized by Google

lui même, & sur son exécution. Venons à l'accompagnement.

XXXIII.

La fureur de nos Musiciens François est d'entasser parties sur parties ; c'est dans le bruit qu'ils font consister l'effet; la voix est couverte & étouffée par leurs accompagnemens, auxquels elle nuit à son tour. On croit entendre vingt livres différens lus à la fois ; tant notre harmonie à peu d'ensemble. Faut-il s'étonner si les Italiens disent que nous ne savons pas *écrire* la Musique ? L'origine de ce défaut vient de la prévention de nos Artistes en faveur de l'harmonie au préjudice du chant, en quoi ils sont dans une grande erreur. Pour une oreille que l'harmonie affecte, il y en a cent que la mélodie touche par préférence. Ce n'est pas que nous ne reconnoissions tout le mérite d'une harmonie bien entendue. Elle nourrit & soutient agréablement le chant ; alors l'oreille la moins exercée fait naturellement & sans étude une égale attention à toutes les parties ; son plaisir continue d'être un, parce que son attention, quoique portée sur différens objets, est toujours

Digitized by Google

une. C'est en quoi consiste un des principaux charmes de la bonne Musique Italienne ; & c'est là cette unité de mélodie dont M. Rousseau a si bien établi la nécessité dans sa Lettre sur la Musique Françoise. C'est avec la même raison qu'il a dit ailleurs ; *les Italiens ne veulent pas qu'on entende rien dans l'accompagnement, dans la basse, qui puisse distraire l'oreille de l'objet principal, & ils sont dans l'opinion que l'attention s'évanouit en se partageant.* Il en conclut très-bien qu'il y a beaucoup de choix à faire dans les sons qui forment l'accompagnement, précisément par cette raison, que l'attention ne doit pas s'y porter. En effet parmi les différens sons que l'accompagnement doit fournir, en supposant la basse bien faite, il faut du choix pour déterminer ceux qui s'incorporent tellement avec le chant, que l'oreille en sente l'effet sans être pour cela distraite du chant, & qu'au contraire l'agrément du chant en augmente. L'harmonie sert donc à fortifier & à faire valoir un dessus bien composé ; ajoutons même, ce qui est très vrai, qu'une basse bien faite contient tout le fond & tout le dessein du chant, que les différentes

parties ne font que développer, & pour ainsi-dire, détailler à l'oreille. Mais en avouant cette vérité, & en convenant même des grands effets de l'harmonie dans certains cas, reconnoissons la mélodie comme devant être presque toujours l'objet principal. Préférer les effets de l'harmonie à ceux de la mélodie, sous ce prétexte que l'une est le fondement de l'autre, c'est à peu près comme si on vouloit soutenir que les fondemens d'une maison sont l'endroit le plus agréable à habiter, parce que tout l'édifice porte dessus.

XXXIV.

Il se pourroit au reste que les Italiens même n'eussent pas tiré de l'harmonie tout le parti qu'ils auroient dû. Ces grands Artistes font à la vérité un usage assez fréquent de quelques accords peu connus à nos Musiciens ; mais est-il bien certain qu'on n'en puisse pas encore employer d'autres ? L'oreille est ici le vrai juge, ou plutôt le seul ; tout ce qu'elle approuve pourra dans l'occasion être mis en usage avec succès ; ce sera ensuite à la théorie à chercher l'origine des nouveaux accords, ou si elle n'y

Digitized by Google

réussit pas, à ne leur point donner d'autre origine qu'eux-mêmes. Je crains que la plupart des Musiciens, soit François, soit étrangers, les uns prévenus par des systêmes, les autres aveuglés par la routine, n'ayent exclu de l'harmonie plusieurs accords, qui peut-être en certaines circonstances produiroient des effets inattendus. Je m'en rapporte là-dessus à des oreilles plus sensibles, plus exercées, & plus savantes que les miennes. Mais je le répete, je les voudrois sans prévention ; & c'est peut-être ce qui sera le plus difficile à trouver.

X X X V.

Nous ne dirons qu'un mot de la mesure, qui est d'une nécessité indispensable dans la Musique. Ce n'est pourtant pas par l'exactitude de la mesure que nos Opéras se distinguent ; elle y est à tout moment estropiée ; aussi les Italiens renoncent-ils à accompagner nos airs. La mesure manque à notre Musique par plusieurs raisons, par l'incapacité de la plupart de nos Acteurs ; par la nature de notre chant ; par celle des prétendus agrémens dont nous le

chargeons, & qui ne servent qu'à en troubler la marche ; enfin par le peu de soin que nous avons de donner aux mouvemens lents une mesure marquée. Nous avons sur ce dernier genre de mouvemens un préjugé bien étrange. Nous ne saurions nous persuader, grace à la finesse de notre tact en Musique, qu'une mesure vive & rapide puisse exprimer un autre sentiment que la joie ; comme si une douleur vive & furieuse parloit lentement. C'est en conséquence de cette persuasion, que les morceaux vifs du *Stabat*, exécutés gaiement au Concert spirituel, ont paru des contre-sens à plusieurs de ceux qui les ont entendus. Nous pensons sur ce point à peu près comme nous faisions il y a très peu de tems sur l'usage des cors de chasse. On sait, pour peu qu'on ait entendu de beaux airs Italiens pathétiques, l'effet admirable que cet instrument y produit ; avant ce tems nous n'aurions pas cru qu'il peut être placé ailleurs que dans une fête de Diane.

XXXVI.

Il nous reste à examiner si l'on peut transporter à la langue Françoise les

Digitized by Google

beautés de la Musique Italienne chantante. Les étrangers le nient, mais on peut les récuser pour juges; plusieurs François en doutent, & il faut leur avouer du moins que la langue Italienne sera toujours infinement plus propre au chant que la nôtre. Mais enfin devons-nous désespérer si légérement de pouvoir accommoder le chant Italien à notre langue? Il ne s'agit peut-être que d'y accoutumer nos oreilles. Si on peut en venir à bout, c'est par la route qu'on a prise depuis assez peu de tems, en ajustant à d'excellens airs Italiens des paroles Françoises, & en commençant cet essai par le genre comique, qui trouve toujours le spectateur moins sévere contre les innovations qu'on lui présente. Cette petite supercherie a très bien réussi au Théatre Italien; on ne s'étoit pas précautionné contre le plaisir, & on en a eu; on a cru entendre de la Musique Françoise, parce qu'on n'entendoit plus les paroles Italiennes. C'est aussi par ce même genre comique qu'il faudra commencer, pour essayer si on le juge à propos le nouveau genre de récitatif que nous avons proposé. *Le Devin du village*, dont le récitatif est très

Digitized by Google

bien fait & très propre au débit, feroit fufceptible, fi je ne me trompe, de l'épreuve dont il eft queftion ; & il y a lieu de croire qu'elle y réuffiroit. Ainfi, en gagnant du terrein peu à peu, en ne faifant pas tout à coup des innovations trop hardies, en ne hazardant une tentative qu'après une autre, on fe mettra à portée de prononcer fans partialité & fans précipitation fur une des trois propofitions avancées par M. Rouffeau, *que nous ne pouvons avoir de Mufique*; car pour les deux autres elles me paroiffent très décidées. Je crois très fermement avec lui, *que nous n'avons point de Mufique*, ou du moins que nous en avons trop peu pour nous en glorifier; mais je ne puis être de fon avis dans ce qu'il ajoute, *que fi jamais nous en avons une, ce fera tant pis pour nous*, puifque nous n'en aurons, felon lui, que quand nous aurons changé la nôtre. Je dois à cette occafion une forte d'excufe au Lecteur fur le langage que j'ai employé dans tout le cours de cet écrit. J'ai toujours parlé de la Mufique Italienne & de la Françoife, comme s'il y avoit deux Mufiques, & comme fi la premiere n'étoit pas en effet la feule qui

méritât ce nom. C'est uniquement pour me conformer à l'usage que je me suis exprimé d'une autre maniere; & j'avoue qu'au lieu d'employer le terme de *Musique Françoise*, j'aurois dû dire, *ce que nous appellons de la musique & qui n'en est pas.*

XXXVII.

Nous avons beaucoup moins à réformer dans nos symphonies que dans nos chants. Plusieurs de celles de M. Rameau ne nous laissent rien à desirer. Parmi un grand nombre d'exemples que j'en pourrois rappeller ici, je me bornerai au Ballet des Fleurs dans les Indes galantes, dont les airs de danse si bien dialogués & si pittoresques forment la scene muette la plus expressive. Sur cette partie les Italiens même sont moins riches que nous. Car je compte pour rien la quantité prodigieuse de Sonates que nous avons d'eux. Toute cette Musique purement instrumentale, sans dessein & sans objet, ne parle ni à l'esprit ni à l'ame, & mérite qu'on lui demande avec M. de Fontenelle, *Sonate que me veux-tu?* Les Auteurs qui composent de la Musique instrumentale, ne feront qu'un vain bruit, tant qu'ils n'au-

Digitized by Google

ront pas dans la tête, (à l'exemple, dit-on, du célebre Tartini), une action ou une expression à peindre. Quelques Sonates, mais en assez petit nombre, ont cet avantage si desirable, & si nécessaire pour les rendre agréables aux gens de goût. Nous en citerons une qui a pour titre *Didone abbandonata.* C'est un très beau monologue ; on y voit se succéder rapidement & d'une maniere très-marquée, la douleur, l'espérance, le désespoir, avec des degrés & suivant des nuances différentes ; & on pourroit de cette Sonate faire aisément une scene très animée & très pathétique. Mais de pareils morceaux sont rares. Il faut même avouer qu'en général on ne sent toute l'expression de la Musique, que lorsqu'elle est liée à des paroles ou à des danses. La Musique est une langue sans voyelles ; c'est à l'action à les y mettre. Il seroit donc à souhaiter qu'il n'y eût dans nos Opéras que des symphonies expressives, c'est-à-dire dont le sens & l'esprit fussent toujours indiqués en détail, ou par la scene, ou par l'action, ou par le spectacle ; que les airs de danse toujours liés au sujet, toujours caractérisés, & par conséquent toujours pantomimes,

Digitized by Google

pantomimes, fussent dessinés par le Musicien, de maniere qu'il fût en état d'en donner pour ainsi dire la traduction d'un bout à l'autre, & que la danse fût exactement conforme à cette traduction ; qu'une symphonie qui auroit à peindre quelque grand objet, par exemple, le mélange & la séparation des élémens, fût expliquée & développée au spectateur par une décoration convenable, dont le jeu & les mouvemens répondissent aux mouvemens analogues de la symphonie ; en un mot que les yeux, toujours d'accord avec les oreilles, servissent continuellement d'interpretes à la Musique instrumentale.

XXXVIII.

Il est dans nos Opéras un genre de symphonie sur lequel nous nous arrêterons un moment ; ce sont les ouvertures. Celles de Lulli, toutes insipides, & jettées d'ailleurs au même moule, ont été pendant plus de soixante ans le modele invariable de celles qui les ont suivies ; durant tout ce tems, il n'y a eu qu'une ouverture à l'Opéra, si même on peut dire qu'il y en eût une. M. Rameau a le premier secoué le joug,

Digitized by Google

& osé tenter une autre route. Que d'objections ne fit-on pas d'abord contre cette nouveauté ? Ce ne sont pas là des ouvertures, disoit-on; comme s'il étoit décidé qu'une ouverture dût essentiellement commencer par un morceau grave, toujours composé à la façon de Lulli, de croches & de noires pointées. Enfin nous avons adopté depuis peu le genre d'ouverture des Opéras Italiens; & s'il m'est permis de le dire, ce n'est pas en cela que nous aurions dû les imiter. Car qu'est-ce qu'une ouverture ? C'est la piece de Musique qui commence un Opéra, & qui doit préparer l'Auditeur à ce qu'il va entendre. Le caractere de cette piece doit donc être différent suivant le genre de situation qu'on va mettre sous les yeux du spectateur. Pourquoi donc faut-il qu'une ouverture soit toujours formée, comme le pratiquent les Italiens, d'un allegro, d'un adagio, & d'un passe-pied ? Le passe-pied surtout, qui n'est par sa nature qu'un air de danse, & de danse vive & legere, est bien déplacé dans ce genre de symphonie. Je ne prétends point cependant, avec quelques Ecrivains modernes, qu'une ouverture doive

être la *préface* & comme l'analyse de l'Opéra qui doit suivre ; cette analyse & cette préface ne me paroissent pas plus intelligibles ni plus praticables que la prétendue récapitulation des points d'orgue dans les airs Italiens. Mais le caractere naturel & nécessaire d'une ouverture, c'est d'être l'annonce de la premiere scene, la ritournelle convenable au tableau que cette scene doit présenter. Prenons pour exemple l'Opéra de Thétis. La nuit qui descend sur son char ouvre le prologue, & chante ces vers ;

Achevons notre cours paisible,
Achevons de verser nos tranquilles pavots ;
Mortels, dans votre sort pénible,
Le plus grand bien est le repos.

Que doit faire l'ouverture ? Une symphonie bruyante & variée annoncera d'abord & peindra les différens mouvemens qui agitent les hommes ; cette symphonie se calmant peu à peu, & s'adoucissant par degrés, dégénérera enfin, à la levée de la toile, en un sommeil qui servira de prélude & d'accompagnement au chant de la nuit. L'ouverture d'Amadis doit présenter un

Digitized by Google

tableau tout oppofé. Alquif & Urgande endormis, brufquement réveillés par un coup de tonnerre, forment la premiere fcene du prologue. L'ouverture doit donc commencer par un fommeil, fur lequel la toile fe levera à la premiere mefure; & ce fommeil devenant toujours plus profond & plus lent, finira tout à coup & fans gradation par une fymphonie bruyante.

XXXIX.

M. Rameau a fuivi ce plan dans plufieurs de fes ouvertures, & en a fait des tableaux. L'ouverture de Zaïs peint le débrouillement du cahos, celle de Naïs le combat des Titans, celle de Platée l'arrivée de la folie, celle de Pigmalion les coups de cifeau d'un Sculpteur. Defirons pour le progrès de l'Art que ce modele foit imité. Mais il faut pour cela que le Muficien & le Décorateur s'entendent, que l'Orcheftre & le Machinifte agiffent de concert, & que le fpectacle foit toujours le tableau détaillé de la fymphonie; fans quoi l'image muficale fera imparfaite & manquée. Il faut de plus (& c'eft là l'effentiel) des Muficiens de génie, qui fentent

Digitized by Google

toute l'énergie & la variété des peintures dont la Musique est capable, & qui soient en état de les exécuter dans toute leur étendue. Nous disons dans toute leur étendue; car en matiere d'expression, rien ne prouve davantage le défaut de génie, que de rester à moitié chemin; c'est une marque qu'on a entrevû le but, & qu'on n'a pas eu la force d'y arriver; un Compositeur qui ne rend son idée qu'à moitié ou foiblement, ressemble à un Écrivain qui n'a pu trouver le mot propre; la Musique est manquée quand elle ne produit pas tout l'effet qu'on a droit d'en attendre, quand l'Auditeur voit au-delà de ce que lui présente l'Artiste. Nous pourrions donner des exemples frappans de ce défaut dans plusieurs morceaux de Musique, qui ont néanmoins de la réputation parmi nous; mais les Auteurs sont vivans, & nous n'écrivons pas pour offenser.

X L.

Voilà bien des réflexions qu'on trouvera peut-être hazardées, mais qui, bonnes ou mauvaises, ne valent pas à coup sûr un bel air de Musique. L'Ar-

Digitized by Google

tiste qui crée & qui réussit est bien préférable au Philosophe qui raisonne ; aussi ne songe-t-on guere à donner des préceptes, quand on est en état de fournir des modeles. Raphaël n'a point fait de dissertations, mais des tableaux. En Musique nous écrivons, & les Italiens exécutent. Les deux Nations à cet égard sont l'image de ces deux Architectes qui se présenterent aux Athéniens pour un monument que la République vouloit faire élever. L'un d'eux parla longtems & fort éloquemment sur son Art ; l'autre après l'avoir écouté ne prononça que ces mots ; *ce qu'il a dit, je le ferai.*

Fin du quatrieme Volume.

Digitized by Google

TABLE

De ce qui eſt contenu dans ce quatrieme Volume.

Essai ſur les Élémens de Philoſophie, ou ſur les principes des connoiſſances humaines, page 1
I. *Tableau de l'eſprit humain au milieu du XVIII^e. ſiecle,* ibid.
II. *Deſſein de cet ouvrage,* 7
III. *Objet & plan général,* 15
IV. *Méthode générale qu'on doit ſuivre dans les Élémens de Philoſophie,* 23
V. *Logique,* 37
VI. *Métaphyſique,* 45
VII. *Morale,* 77
VIII. *Diviſion de la Morale. Morale de l'homme,* 85
IX. *Morale des Légiſlateurs,* 101
X. *Morale des États,* 122
XI. *Morale du Citoyen,* 123
XII. *Morale du Philoſophe,* 134

Digitized by Google

tiste qui crée & qui réussit est bien pré
férable au Philosophe qui raisonne,
aussi ne songe-t-on guere à donner de
préceptes, quand on est en état de *fourn*
nir des modeles. Raphaël n'a point fai
de dissertations, mais des tableaux. *E*
Musique nous écrivons, & les Italien
exécutent. Les deux Nations à cet *éga*
font l'image de ces deux Architect
qui se présenterent aux Athéniens *p*
un monument que la République v
loit faire élever. L'un d'eux parla lo
tems & fort éloquemment sur son A
l'autre après l'avoir écouté ne *prono*
que ces mots; *ce qu'il a dit, je le f*

Fin du quatrième Volume.

Digitized by Google

BLE

t contenu dans ce
ne Volume.

Élémens de Philosophie,
cipes des connoissances
page 1
rit humain au milieu du
ibid.
ouvrage,
général, 7
rale qu'on doit suivre dans
Philosophie, 15
23
, 37
45
le la Morale. Morale de 77
égislateurs, 85
ats, 101
toyen, 122
Philosophe, 123
134

Google

XIII. *Grammaire*, 143
XIV. *Mathématiques*, *Algebre*, 152
XV. *Géométrie*, 158
XVI. *Méchanique*, 182
XVII. *Astronomie*, 220
XVIII. *Optique*, 250
XIX. *Hydrostatique & Hydraulique*, 255
XX. *Physique générale*, 269
XXI. *Conclusion*, 294
Réflexions sur l'usage & sur l'abus de la Philosophie dans les matieres de goût, 301
De l'abus de la critique en matiere de Religion, 323
De la liberté de la Musique, 383

Fin de la Table.

78792209

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

5 vols
H. D. Lyon
5. 3. 79
£65.00

Digitized by Google

Digitized by Google